

ANTICIPATION  
G.-J. ARNAUD  
**LE GNOME HALLUCINÉ**

Le fils de Lien Rag le glaciologue, le petit Jdrien né d'une femme Rousse, est adopté par le Gnome qui décide de ne pas le rendre à son père. Parce que Lien Rag se taille une part de pouvoir au sein de la Panaméricaine, le Gnome envisage de créer une nouvelle Compagnie, un empire fantastique.

Déjà parus dans la série: «La Compagnie des Glaces»

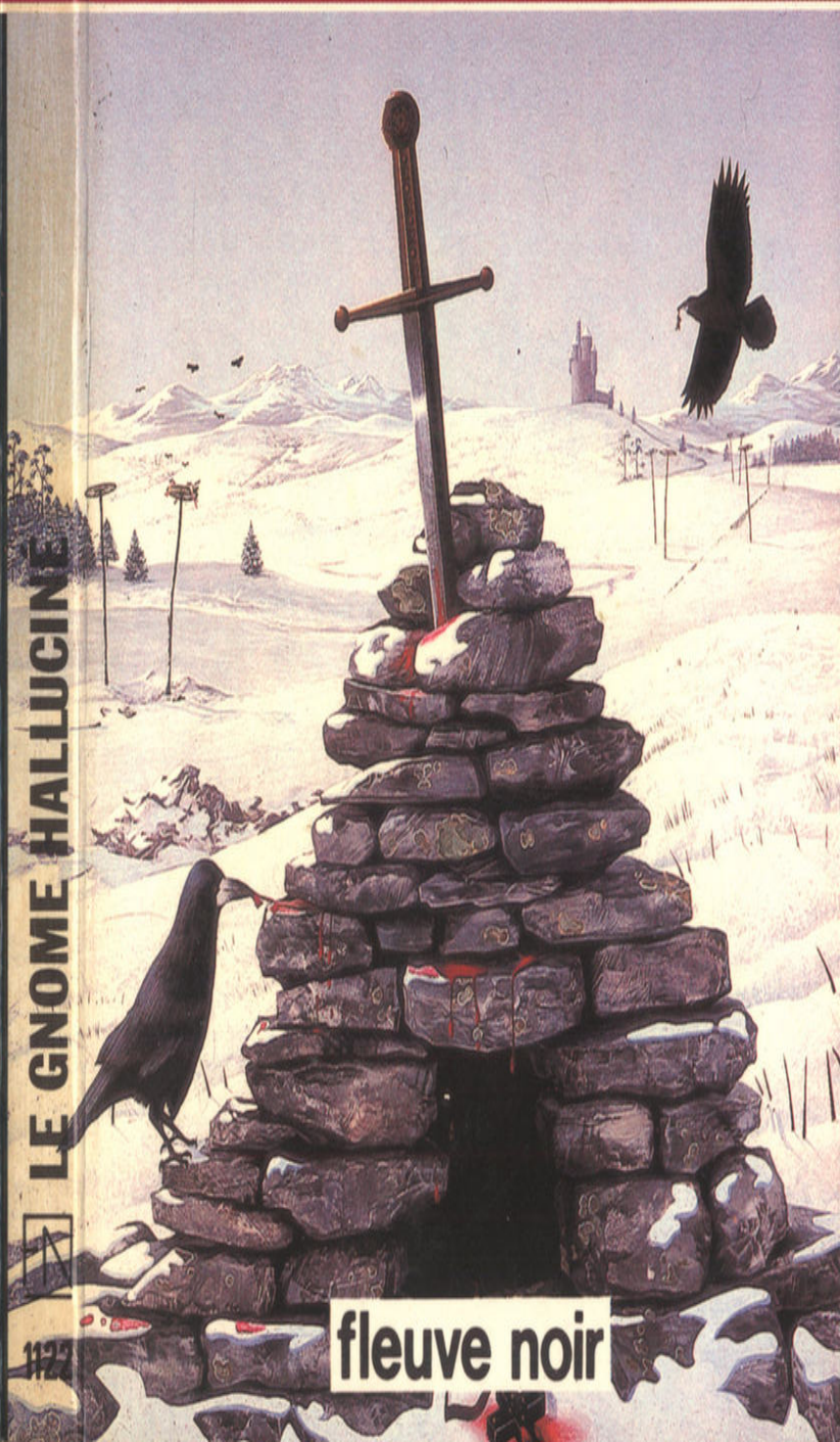
- 997 - La Compagnie des Glaces
- 1038 - Le sanctuaire des Glaces
- 1056 - Le peuple des Glaces
- 1077 - Les chasseurs des Glaces
- 1104 - L'enfant des Glaces
- 1116 - Les otages des Glaces

ANTICIPATION

ANTICIPATION  
G.-J. ARNAUD

G.-J.  
ARNAUD

**LE GNOME HALLUCINÉ**  
La Compagnie des Glaces



LE GNOME HALLUCINÉ

fleuve noir



G.-J. ARNAUD

# LE GNOME HALLUCINÉ

*La Compagnie des Glaces*

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI<sup>e</sup>

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 325 et suivants du Code pénal.

© 1982, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-01851-1



## CHAPITRE PREMIER

Lorsque le Gnome se rendit compte que le chef de train allait les abandonner sur cette voie perdue, il se mit à courir de toute la vigueur de ses petites jambes, ce qui amusa énormément les voyageurs aux visages asiatiques de l'omnibus. Le Gnome portait une combinaison isotherme retailée mais qui formait des plis et accroissait la lourdeur de sa démarche. Il essayait d'attirer l'attention du chef de train en agitant quelques billets crasseux. Mais ce fut le mécanicien de la loco qui l'aperçut le premier et qui se pencha par le sas de sa machine pour lui demander ce qu'il voulait.

— Tamponnez notre wagon, supplia le Gnome, tamponnez-le que nous puissions au moins atteindre la petite station là-bas.

— Ce n'est pas prévu par le règlement, dit le mécanicien aux yeux bridés. Vous pouvez trouver un remorqueur ou encore louer des volontaires.

Puis il aperçut vraiment les billets, sortit de son sas les yeux exorbités :

— Ce sont des dollars transeuro ? Ce sont bien des transeuro ?

— Oui, dit le Gnome désolé ; tout ce qui me reste.



— Donnez ça et remontez vite dans votre wagon, attention à la secousse, hé ?

Lorsqu'il vit le Gnome revenir, Jdrien échappa aux bras de Miele et se mit à courir vers son père adoptif. Il se déplaçait à une vitesse ahurissante et le Gnome dut lui tendre les bras, le jucher sur son cou pour poursuivre vers le wagon immobilisé après l'aiguillage. Le train omnibus manœuvrait par saccades avec des grincements et des coups de tampons terribles.

— Vite, haleta le petit homme, embarquez, embarquez.

Ils n'étaient plus que six survivants du cabaret Miki. Sans compter Jdrien l'enfant métis, fils de Lien Rag le glaciologue et de Jdrou Femme Rousse. Le wagon était une très vieille voiture transformée en chariot de Thespis par l'ingéniosité du Gnome. Ils erraient dans les immensités sibériennes, donnant des spectacles dans les *voksali* où n'existaient pas des récepteurs télé.

En hâte ils embarquèrent et se cramponnèrent. Il était temps. Le mécanicien venait tamponner le wagon pour l'expédier vers la station perdue dans les congères de glace. Kapousta Voksal, la « station du chou ». On y cultivait du chou que l'on transformait en choucroute sur place. Les champs étaient sous igloos de glace immenses, avait-on dit à la troupe. Les gens qui travaillaient là ne voyaient jamais rien, ne sortaient pas souvent, ne connaissaient pas la télévision. On leur avait promis un succès et ils y avaient cru à moitié.

Le choc fut si rude que le wagon faillit sortir des rails et se renverser dans une congère. Il bascula à plusieurs reprises.

— Saleté de mécanicien, hurla le Gnome qui tenait Jdrien contre lui en se cramponnant de l'autre



main à son siège. Il se moque de nous. Ça nous ôtera de la vitesse et nous n'atteindrons pas la cité.

Le wagon finit par retrouver son équilibre et par rouler normalement mais bientôt sa vitesse faiblit. Une première butte fut franchie dans un silence général angoissé, une seconde faillit arrêter la course mais il ne franchit jamais la troisième et repartit en arrière, le temps que Lalio le fildefériste bloque les freins.

— Chiens de Sibériens, hurla le gros Tonguy qui suçait une couenne de renne ; ils finiront pourris dans la glace !

Ce qui était une injure très grave dans cette concession. Le Gnome descendit et regarda la voie secondaire qui disparaissait derrière une congère sans dévoiler le dôme ou la verrière de la station.

— Ça pue la choucroute, dit Miele en le rejoignant.

Elle empestait la graisse rance. Depuis une semaine ils ne se nourrissaient que de couennes de renne achetées à bas prix dans une station d'élevage. Un tonneau plein. Tous puaient. Même Jdrien qui lui avait droit à des vivres plus rares, du soja par exemple ou de la viande quelquefois.

— Un remorqueur va nous prendre notre dernier argent, dit le Gnome. Il faudrait des Roux. On les paierait en couennes de renne.

L'enfant lui fit sentir sa réprobation. Mentalement.

— Excuse-moi, dit le Gnome confus, mais eux seuls accepteront un si maigre salaire. Nous ne pouvons rester sur ce réseau sans encourir une amende. Le chef de station va nous découvrir et gare à nous !

— Tu ne trouves pas que ça pue la choucroute, dit Miele. Malgré ce froid atroce... Je ne sais pas si je



pourrai supporter cette odeur plus d'une soirée. Tu as signé pour huit représentations ?

— C'était ça ou rien. Qui se dévoue pour aller chercher des Roux ?

Lalio hocha la tête :

— Je veux bien y aller mais ce sera deux doigts de vodka au retour, le Gnome.

— Comme tu voudras, mais fais vite. Il faut au moins vingt Roux.

Lalio s'en fut en équilibre sur un rail. Il paraissait glisser. Ils remontèrent dans le wagon en conservant leur combinaison. Seul l'enfant ne redoutait pas ce froid moyen et dehors n'avait besoin que d'une fourrure. Sa mère Rousse lui avait transmis une partie de sa résistance thermique mais d'où pouvaient bien venir ses possibilités de télépathe ?

Sur l'autre voie — il y en avait quatre en tout — passa une draisine fermière chargée de choux congelés. Le conducteur, gros, rouge avec des yeux réduits à deux traits obliques se retourna longuement pour regarder le wagon décoré de peintures maladroitement phosphorescentes.

— Choucroute à volonté ce soir, annonça le Gnome. Porc également. On bouffera toujours à défaut de toucher quelques tael.

— Hé, dit Miele, tu avais pourtant dit que nous aurions l'équivalent de deux cents dollars.

— Les paysans sont les paysans... Ici c'est une ferme collective qui appartient au général Chekarine. En récompense de services rendus à la Compagnie sibérienne.

— Un village collectif donné à un seul homme, comment est-ce possible ? dit Margane qui avait des dons de magicienne depuis la fin du cabaret Miki.

Les autres avaient fini par mourir du scorbut dans ces contrées hostiles. On ne les avait jamais internés



vraiment mais on les maintenait à l'est de la concession, dans les zones les plus glacées, les plus pauvres. Ils espéraient toujours descendre vers le sud, retrouver l'Austrasienne, première étape avant de revenir chez eux en Transeuropéenne.

— Encore un de ces bouffeurs de choux, dit le gros Tonguy.

Enfouie dans les toiles du décor, Inis dormait. C'était la plus âgée des trois femmes, la plus frêle, la plus fragile. Mais le soir, sur scène, elle se transformait en ingénue, en belle au bois dormant, en princesse des Mille et Une nuits. Le Gnome leur faisait jouer de très vieilles histoires qu'il lisait dans deux ou trois livres datant d'avant l'ère glaciaire.

Le paysan ralentit et ils espérèrent stupidement qu'il allait leur proposer son aide. Mais il continua en se retournant. Lui aussi transportait des choux, une montagne de choux congelés.

— Voici une draine de service, dit le Gnome.

Le chef de la petite station en personne qui venait les prier de dégager ses voies. Un petit homme au front têtu qui ne voulait rien entendre. Il n'admettait pas que leur wagon ne soit pas automoteur. Il n'admettait pas qu'ils soient en train d'attendre un moyen de traction, il n'admettait rien.

— Un ami est allé chercher les Roux de votre station.

— Ils doivent déblayer la glace de la verrière, ne sont pas faits pour tirer des wagons. Je vous envoie un remorqueur.

— Mais pour combien ? s'affola le Gnome.

— Cinquante tells.

— Je refuse, je ne peux pas payer. Les Roux ne demanderont que des couennes de renne.

Du moins il l'espérait. A nouveau il perçut la



désapprobation de Jdrien, pourtant installé dans le wagon. Comme une chiquenaude dans la nuque.

— Une heure pour venir ici, deux pour pousser le wagon. Vous encombreriez trop longtemps le réseau.

— Combien de convois par jour, demanda le Gnome furieux, dix ?

— Douze, et même quinze quand le général va à la chasse avec sa suite.

— Donc je ne dérange pas, dit le Gnome, et je préfère attendre les Roux qui pousseront mon wagon pour pas grand-chose. Jdrien je t'en prie, je m'efforce de régler cette affaire au mieux. Les Roux recevront autant de couennes de renne que nous pourrons leur en donner.

— Trop contents de leur refiler cette saleté, grogna Tonguy qui pourtant n'arrêtait pas d'en sucer.

Il descendit du wagon et sa corpulence impressionna le Mongol chef de station, de petite taille.

— Un peu de vodka peut-être, proposa le gros, ça améliorerait les relations.

Margane sans attendre dénicha la bouteille entamée et la leur tendit par le sas. Le chef de station secoua la tête mais bientôt prit une longue gorgée, toussa, cracha mais recommença.

— Hé ! regardez, c'est Lalio qui revient avec des Roux.

— Pas possible, dit le Gnome. Il n'aurait jamais pu faire aussi vite.

Le chef de Station trouvait ça très bizarre lui aussi et regardait les comédiens, le wagon puis la file de Roux qui approchaient, avec la même réprobation.

— Je les ai trouvés qui venaient, annonça joyeusement Lalio. J'ai compris qu'ils savaient que nous les attendions. Un miracle de plus.



Ils commençaient à se douter que Jdrien possédait d'étranges facultés mais pour l'instant acceptaient le fait sans trop compliquer la vie de l'enfant. Le Gnome craignait qu'un jour ils n'exigent de lui d'autres services.

Les Roux se répartissaient de chaque côté du wagon tandis que le Gnome jetait des aussières. En silence les Hommes et les Femmes du Froid nouèrent leur remorque et se tinrent prêts. Le chef de station en restait muet de surprise. Il dut remonter dans sa draisine de service pour précéder le convoi. Les Roux tiraient avec une sorte d'allégresse qui contrastait avec leur habituelle apathie lorsqu'ils raclaient la neige sur les dômes et verrières des villes.

Le Gnome s'approcha du gosse et lui caressa la tête. Pas deux ans et déjà tant d'idées, c'était assez stupéfiant tout de même.

— Dis, le Gnome, chuchota Margane à son oreille... S'il était sorcier, le petit ?

Depuis qu'elle faisait des tours de magie, elle commençait à croire au surnaturel, celle-là.

— Tu es folle... Juste de la transmission de pensée, rien de plus.

— Justement, pour le spectacle... Tu imagines ?

— Si tu fourres cette idée dans ta tête et dans celle des autres, moi je vous laisse tous tomber, menaça le nain.

Le wagon roulait à une petite vitesse assez surprenante. Les Roux couraient en tirant et le faisaient avec entrain. Devant, le chef de station se retournait sans arrêt pour marquer sa stupeur.

Au détour d'un chaos de congères, la station apparut. Une antiquité vraiment. Une verrière en forme de tunnel qui protégeait les maisons mobiles et, à perte de vue, des serres en forme d'igloo,



construites en glace transparente mais dure, chauffées par le sol par des conduites de vapeur. Une grosse installation thermique se trouvait en bout du tunnel et son halètement emplissait la petite cité d'un bruit de soufflet de forge.

— Ça pue, mais qu'est-ce que ça pue, s'esclaffait Miele qui à bout de nerfs ne pouvait plus que rire.

L'odeur aigre de la choucroute devenait vite obsédante mais peut-être pour quelques heures seulement. Par contre la station était très bien chauffée.

— Kapousta Kislaiia Voksal je t'aime, s'écria le gros Tonguy en sautant sur le quai. Il fait bon chez toi, mère de la choucroute.

Le vieux quai écarté où on les avait relégués grouillait de curieux de tous âges et des deux sexes. Ils portaient de merveilleux vêtements capitonnés et brodés. Le gros Tonguy se mit à bondir, à faire des sauts périlleux, des roues, et c'était stupéfiant chez un homme de ce poids.

Le Gnome se hâta de payer les Roux qui ne pouvaient supporter ces quatorze degrés plus de quelques minutes. Ils haletaient et leurs rares sudoripares étaient en train de s'enflammer tant elles étaient surmenées.

Ils emportèrent des pleines mains de couennes de renne et Jdrien les accompagna jusqu'au bout du quai avant que Miele alertée n'aille le récupérer.

Tout d'abord il fallait préparer la scène, puis se maquiller. Le Gnome voulait que ce soir-là ils jouent de petites scènes, fassent des numéros.

— Demain nous monterons un spectacle plus long.

Une draisine particulière, neuve et silencieuse, s'immobilisa à leur hauteur. Un couple de paysans en descendit avec des marmites.



— De la part du général Chekarine, directement de ses cuisines, annoncèrent-ils.

Ce n'était pas de la choucroute mais des viandes en sauce, des volailles et des poissons. Rien que des mets rares et d'un prix fabuleux pour les paysans de Kapousta Voksal.

— Je dois allèr lui présenter mes salutations, dit le Gnome qui embarqua dans la draisine particulière.

Il pensait que le général maître du pays habitait un palais comme aimaient s'en faire construire les notables de la Compagnie Transeuropéenne. Des palais mobiles bien entendu, mais qui roulaient sur des dizaines de voies, à des vitesses réduites. Certains imitaient les châteaux de jadis, Versailles, ou bien les palais arabes, les temples anciens.

Le général, lui, habitait une yourte en véritable feutre. Une yourte immense qui abritait la maisonnée du général, soit une centaine de personnes. Une yourte qui, à l'intérieur, possédait deux étages, des couloirs, toute une organisation en bois huilé.

Chekarine était en train de dîner dans une salle à manger immense où brûlait du feu dans une cheminée. Le feutre de la yourte ne servait que d'enveloppe isolante mais tout l'intérieur était bâti.

— Tiens, voilà le directeur du théâtre ambulant ! s'exclama le gros homme aux sourcils énormes.

Ce n'était pas un Mongol mais un Sibérien de l'ouest, avec la peau blanche et des yeux très bleus, non bridés.

Il lui fit servir une vodka et une assiette de petits beignets salés.

— Je n'irai pas vous voir ce soir mais demain. Je chasse demain.

— Quelle chasse, Son Excellence ?



— Le loup et le tigre des glaces. Il en reste quelques-uns encore.

— Je les croyais disparus.

— J'en tue deux par an. Mais seulement moi. Les autres peuvent se multiplier. Je chasse aussi les Roux sauvages. Nous avons besoin de main-d'œuvre. Dans le sous-sol nous exploitons une mine de lignite pour notre centrale d'énergie. La Compagnie ne peut fournir de l'électricité dans ces régions éloignées. C'est très difficile de vivre si loin mais c'est mon destin et je ne m'en plains pas.

Le Gnome se rendit compte que le général était amputé des deux jambes et utilisait un fauteuil à roues.

— Il y a vingt ans quand j'ai maté la rébellion des provinces du Nord-Est. Je suis tombé dans un piège et ils m'ont attaché dans un puits de glace. Les deux jambes sont parties en lambeaux avant qu'on ne me délivre. La gangrène s'est arrêtée aux portes de mon tronc et par bonheur a épargné ma virilité, si bien que j'ai pu encore procréer mes six enfants. Il y en a quatre ici. Tous des garçons, les filles sont avec les femmes, comme de bien entendu.

— Nous donnons un spectacle dès ce soir, Excellence. Nous avons grand besoin de vivre.

— Est-ce vrai que vous avez connu le colonel Sofi, le roi des cavaliers ?

— Oui, Excellence, c'était sur le front. Notre théâtre était encore plus grand. C'était tout un train.

— Un train ? s'exclama le général en puisant dans un plat un gros pilon d'une volaille inconnue. Un train ? Et vous voilà amputés vous aussi à un seul wagon pourri ?

— Les autres sont morts du scorbut et de bien d'autre chose, Excellence. J'ai réussi à sauver un



wagon, quelques décors, quelques comédiens et nous voici.

— Et cet enfant dont on me parle, à qui est-il ?

— Il est le fils d'une comédienne arrêtée pour le meurtre d'un officier qui tentait d'abuser d'elle. Cette femme qui se nomme Yeuse se trouve depuis des mois dans un train-bagne. J'ignore où.

Le général cessa de mordre dans sa cuisse de volaille pour fixer le gnome. Il attendait de ce dernier un supplément d'explication que le nouveau directeur de la petite troupe lui donna.

— A la suite de ce drame, nous fûmes envoyés dans ces régions. On nous abandonna sur les quais d'une minuscule station sans ressources où nous ne pouvions plus donner de représentation. Les gens en avaient assez de nous. Alors beaucoup des nôtres sont morts du scorbut et des maladies diverses. Un jour on nous a laissés repartir.

— Ici on aime le théâtre, décréta le général en jetant son os à moitié rongé. Oui, on aime. Il y aura des fermiers de partout pour assister aux séances. Huit jours. Vous repartirez avec des vivres et de l'argent. Mais vous n'avez pas de loco, même pas un wagon automoteur ?

— Nous dépendons du bon vouloir des chefs de station, des entrepreneurs, des particuliers. On nous abandonne souvent à notre triste sort en pleine campagne...

— On dit que les Roux sont venus vous tirer de votre position, comment cela s'est-il fait ? Je ne comprends pas. Ces lourdauds qui besognent sur nos têtes ne veulent jamais comprendre rien à rien. Et les voilà qui quittent la verrière pour aller vers nous. Que s'est-il passé ?

— Je l'ignore, dit le Gnome soutenant le regard bleu du général.



Curieusement on ne voyait plus guère de regards de ce type depuis que l'ère glaciaire régnait sur la Terre à la suite de l'explosion de la Lune. La Lune qui formait une épaisse toile de poussière autour de la planète, comme une toile d'araignée du temps jadis.

— Vous pouvez rejoindre les vôtres. On vous fournira ce que vous demandez. J'enverrai quelqu'un demain matin.

Il dut rentrer à pied le long de l'immense verrière en tunnel. Il sautillait d'un quai à l'autre, longeait des maisons coquettes, peintes de couleurs vives, fleuries artificiellement. Au-dessus de lui, c'était la nuit profonde et il ne distinguait aucune silhouette de Roux. On finirait par trouver bizarre qu'ils soient venus sur une simple intuition. Pourvu que ceux de la troupe ne boivent pas trop et ne parlent à tort et à travers des pouvoirs de l'enfant.

La foule était toujours agglutinée devant la scène que constituait le wagon quand on ouvrait le côté. Mais il y avait un grand rideau rouge rapiécé. Les membres de la troupe dévoraient la nourriture du général derrière ce rideau. Dans la foule, une grosse femme faisait des beignets, un homme vendait une boisson chaude qui paraissait être du thé, et des enfants vendaient également des sucreries. L'accueil était le plus encourageant depuis des semaines. Kapousta Station était vraiment une aubaine, un lieu si éloigné que les gens devenaient curieux de rien. Ils allaient leur en donner pour leur argent.

Les autres paraissaient repus, un peu ivres. Il y avait des bouteilles de vodka vides, des yeux qui brillaient trop.

— Nous allons leur faire plaisir, annonça-t-il. Vous devez vous surpasser. Désormais nous irons dans des stations comme celle-ci, aux confins de la



concession, en essayant de nous rapprocher du sud, de l'Australasienne. De là nous pourrions demander à être reconduits chez nous.

— Chez nous, s'écria Margane, puis elle fondit soudain en larmes et Miele dut se lever pour la consoler.

Le gros Tonguy s'en mêla aussi, en profita pour les caresser un peu trop attentivement et elles finirent par en rire en essayant de lui barbouiller le visage avec un tube de fard.

— Il faut se préparer, disait le Gnome, mais il savait qu'ils seraient tous fin prêts à l'heure.

Malgré leur déchéance, leur pauvreté de décor et de texte, ils étaient tous des professionnels de la scène.

Lorsque Lalio apparut sur son fil de fer accroupi et déguisé en oiseau féérique, une sorte d'autruche de jadis avec une crête énorme sur la tête, il y eut un moment de stupéfaction parmi les spectateurs, puis Lalio se releva et commença à danser.

Morgane devait lui succéder avec ses tours de magie. Elle devenait très forte, savait faire apparaître et disparaître une foule de choses et Jdrien faisait partie de son spectacle. Il se glissait dans des espaces réduits, n'importe où pour réapparaître à volonté.

— Demain je veux un chou, un gros chou, dit Margane lorsqu'elle eut salué les spectateurs. Je le creuserai, je le remplirai d'eau et puis ensuite c'est Jdrien qui apparaîtra à la place de la flotte. Donc il me faut deux choux.

— Tu les auras, promit le Gnome qui jouait du violon de façon très émouvante et dans n'importe quelle position, même la tête en bas, même dans son dos.

Il faisait des tas de gesticulations sans que jamais la musique ne cessât.



Ils avaient pu se brancher sur le réseau électrique local et désormais leurs cabines sises de chaque côté de la scène furent très chaudes lorsqu'ils allèrent se coucher et le Gnome en profita pour faire la toilette de Jdrien. Il fallait entretenir cette fourrure qu'il avait sur le ventre et les cuisses sinon le port des vêtements et la chaleur la rendaient terne et provoquaient une chute des poils. Le Gnome voulait que Jdrien reste toujours le beau métis d'Homme et de Roux qu'il était.

— Ceux de la race de ta mère ont de belles fourrures fauves, cuivrées. Ils sont magnifiques et je comprends ton père Lien qui a aimé ta mère à la folie. Mais tu sais ce n'était pas facile entre un Homme du Chaud et une Femme du Froid. Imagine un peu... Lui ne pouvait pas affronter les moins trente, les moins cinquante, et elle défaillait à zéro degré. C'était un amour impossible, une provocation, un pari fantastique et pourtant tu es là et Lien s'est occupé de toi longtemps, puis Yeuse, et maintenant c'est moi.

Miele aussi s'en occupait, mais parfois elle somnait dans de longues rêveries dépressives et oubliait ses devoirs envers l'enfant. Alors le Gnome préférait veiller lui-même à ce qu'il soit propre, bien nourri et en sécurité. Il aimait cet enfant comme jamais il n'avait aimé personne et se refusait d'envisager qu'un jour il devrait le rendre à son père Lien Rag. Ou que Yeuse, qui était sa mère adoptive, pourrait aussi le lui réclamer.

— Il faut que tu sois prudent. Lorsque tu as demandé à tes frères Roux de descendre de la verrière pour venir nous aider, tu as commis une imprudence. Les gens se demandent comment ils ont su que nous avions besoin d'eux. Je t'en prie, petit



velu, tâche de ne pas recommencer tant que nous sommes dans cette station.

Il crut comprendre que Jdrien le promettait. C'était difficile à expliquer, mais il éprouvait une sorte d'apaisement que lui communiquait Jdrien lorsqu'il était en harmonie avec lui.

— Je vais voir si tout est en ordre et je reviens dormir avec toi.

La scène était refermée pour former un volant thermique. Dans les cabines on dormait ou on jouait aux cartes. Il semblait que le gros Tonguy ne soit pas en train de ronfler.

— Il y a une sorte de taverne non loin d'ici, dit Margane qui distribuait les cartes en fumant un cigare infect. Il a dû aller faire un tour.

— Il va s'enivrer et je n'aime pas ça, dit le Gnome.

Tous savaient pourquoi. Tous protégeaient l'enfant de Yeuse sans arrière-pensée. Même Tonguy. Mais lorsqu'il buvait, il n'était plus le même homme.

— Ne t'inquiète pas, murmura Miele, il ne commettra pas d'imprudence mais c'est notre première soirée de bonheur depuis longtemps. Le public a été si sympathique. Ils doivent le remplir de vodka sans le laisser parler et d'ailleurs il ne connaît que quelques mots de leur langue.

— Je n'aime quand même pas ça, dit le Gnome, mais je ne suis pas un dictateur et c'est vrai que les gens d'ici ont l'air si gentils.



## CHAPITRE II

Le départ pour la chasse du général Chekarine fut annoncé à grands coups de trompes de béliet. Le premier, le Gnome se réveilla en sursaut et courut au sas. Il s'habilla tout en regardant le défilé de l'équipage. Le spectacle ne manquait pas d'insolite. En tête venaient des draisines tirées par des chevaux, puis celle du général, découverte pour l'instant mais munie d'une bulle transparente pour affronter le froid de la toundra. Le général était assis en hauteur de façon à laisser croire qu'il était debout sur ses jambes. Il tenait les rênes d'une main, la gauche, un fouet de l'autre et le faisait claquer. Ses chevaux avaient tendance à se cabrer, à glisser sur les rails et la glace fondante de la station.

Au passage, le général fit claquer son fouet pour saluer le Gnome dont il apercevait la petite silhouette à travers le sas transparent. Derrière venaient trois draisines à moteur qui roulaient au même rythme, conduites par des domestiques recouverts de fourrures.

— Il va chasser le tigre des glaces, murmura le gros Tonguy qui soufflait dans le cou du Gnome une haleine chargée. Hier soir j'ai appris bien des choses sur cet homme que l'on appelle le plus souvent le



Seigneur de la Guerre. Il fait construire tout un réseau de voies uniques sur des espaces immenses, uniquement pour la chasse. Les draisines à moteur rabattent le gibier. Des loups le plus souvent, mais aujourd'hui c'est le tigre. Des animaux fabuleux mais rares, avec des dents en forme de sabre.

Mais le Gnome n'écoutait plus. Il montrait du doigt ces gens qui installaient de petits éventaires sur les quais voisins et jusque sur le leur :

— Un marché. Un marché assez important et dans un marché il faut des bateleurs. Nous serons ces bateleurs. Viens, Tonguy. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Ils réveillèrent les autres et jamais le marché quotidien de Kapousta Voksal ne connut pareille gaieté, pareille affluence. Tonguy pirouettait dans tous les sens, puis crachait du feu tandis que Lelio faisait du trapèze dans les cintres sous la verrière. Il utilisait la dentelle des charpentes en fer pour voltiger. Les têtes se levaient pour suivre ses envolées, les bouches laissaient échapper des cris, des soupirs. Margane faisait couler de l'eau des nez rouges des paysans et soutiraient des œufs frais de leurs bouches en cul de poule. Les petits revendeurs et marchands forains, d'abord réticents, finissaient par les encourager, car jamais ils n'avaient vu autant de monde sur ces quais délabrés.

La quête fut copieuse et le Gnome entrevit l'avenir sous un autre éclairage. Et puis il vit des Roux qui étaient tous rassemblés juste au-dessus de leur wagon. Ils étaient au moins trente et avaient raclé la glace jusqu'au plexiglas, nettoyé celui-ci avec patience, et maintenant ils regardaient les saltimbanques et surtout le petit Jdrien qui faisait lui aussi des tours d'adresse en jonglant avec une demi-douzaine d'œufs.



Les habitants finirent par se rendre compte de l'intérêt des Roux pour le spectacle et se les désignèrent avec des mines stupéfaites. D'ordinaire, les Roux ne s'intéressaient jamais aux activités des gens d'en dessous, de ceux du Chaud. Que se passait-il donc avec ces étrangers surgis d'on ne sait où ? Le Gnome comprit le danger et entraîna le gosse dans le wagon, demanda à Miele de le garder auprès d'elle.

— Nous finirons par avoir des ennuis sérieux s'il continue à entretenir des relations mentales avec les Roux. Les gens finiront par nous prendre pour des démons ou des sorciers et ça risque d'être très désagréable.

Suite à la disparition du gosse, les Hommes Roux cessèrent de regarder vers le bas et se dispersèrent sur la verrière pour poursuivre leur travail. Sur le marché les gens finirent par oublier l'incident mais le Gnome restait sur la défensive. Il suffisait que l'un d'eux réfléchisse un peu plus, fasse certains rapprochements pour que leur séjour à Kapousta Voksal devienne très difficile.

Dans l'après-midi, le Seigneur de la Guerre, général Chekarine, rentra de la chasse. La dépouille du tigre des glaces était exposée sur sa draisine. Les chevaux terrorisés par l'odeur du fauve et fatigués par la rude journée titubaient sur la voie, mais le général était toujours installé de la même façon, donnait l'apparence d'être debout et dans sa main le fouet claquait toujours aussi sèchement.

Le Gnome fut assez proche pour voir les dents de sabre de l'animal. Elles devaient avoir près de cinquante centimètres de long. Et sur pied le tigre aurait atteint deux fois sa taille. Le convoi défilait lentement entre des haies d'habitants frappés de stupeur.



Plus tard le majordome du général vint inviter la troupe pour le repas du soir sous la yourte.

— Nous ne ferons que des tours d'adresse, dit le Gnome. Ce soir, Lalio, tu jongleras avec des torches et Margane dira la bonne aventure.

— Que faisons-nous de Jdrien ? demanda Miele inquiète.

Le Gnome hésita :

— Le général m'a parlé de lui. Il voulait connaître son histoire. Si nous ne l'emmenons pas, il s'étonnera et deviendra soupçonneux.

Pour cette fête du soir on avait entièrement dégarni le bas de la yourte de ses cloisons et toute la maisonnée était présente, même les filles et les femmes du général. Au centre brûlait un énorme feu de bois dans une vasque en cuivre immense. La fumée montait vers le haut de la yourte que l'on avait ouvert pour la circonstance. Et sur ce feu tournaient des broches mues par des jeunes garçons. Des moutons, des porcs étaient en train de griller ainsi que des dizaines de volailles énormes, peut-être des oies, ou alors des chapons obtenus par des sélections opiniâtres. Le général était assis sur une sorte de trône, l'absence de ses jambes dissimulée par une fourrure de tigre. Le tigre tué le jour même gisait à ses pieds et on lui avait fourré un bout de bois dans la gueule pour qu'elle restât ouverte.

— Mes amis, faites-nous voir ce que vous savez faire, mais que cela ne vous empêche ni de boire ni de manger. Viens ici, toi, dit-il à l'enfant en lui tendant une coupe. Bois c'est du sirop de miel parfumé avec des baies que nous récoltons sous les serres-igloos.

Jdrien but d'un trait, rendit la coupe en métal doré. Le général éclata de rire et lui fourra dans les mains une cuisse de chapon dans laquelle Jdrien



mordit avec vigueur sans cesser de regarder le général au fond des yeux, si bien que le Seigneur de la Guerre parut soudain se renfrogner et fit signe au Gnome d'approcher. Les autres comédiens se multipliaient et enchantaient l'assistance de leurs tours.

— Vous m'avez dit la vérité au sujet de cet enfant ?

— Oui, Excellence. Je n'en connais pas d'autre.

— Il est étrange. J'ai l'impression qu'il essaye de faire pénétrer son regard dans mon crâne et jamais je n'ai subi rien de tel.

— C'est une apparence, Excellence.

— Vous avez vu des médecins ?

— Il est normal, Excellence. C'est son air grave qui vous donne cette impression. Nous l'avons tous ressentie au début, mais désormais nous n'y prêtons plus attention.

Lorsqu'il put s'éloigner, il s'approcha de Miele qui avait suivi la scène avec inquiétude.

— Tu vas rentrer avec l'enfant. Il est normal qu'il se couche de bonne heure.

— Je préfère, dit-elle, je ne suis pas à l'aise dans cet endroit. Ces gens-là m'impressionnent et cette abondance de viandes me fait un drôle d'effet. Ce général est le maître absolu de ce pays et nous avons peut-être eu tort de venir ici. Ne va-t-il pas avoir la lubie de nous adopter comme bouffons ? Je ne veux pas finir mes jours dans cette odeur de choucroute.

Elle attendit que l'enfant revienne auprès d'elle pour s'éclipser discrètement. Plus tard, alors que le général portait des toasts à différentes personnes, il parut soudain chercher autour de lui et fit venir le Gnome pour lui demander ce qu'était devenu l'enfant.

— Il était fatigué et il est rentré, Excellence.

— Quel est son nom ?



— Jdrien.

— C'est quand même un drôle de nom. Tiens, bois, c'est de l'alcool que nous faisons ici avec des fruits et du blé germé.

C'était horriblement fort mais parfumé. Le Gnome ne pouvait pas trop boire d'alcool, son système respiratoire ne pouvant épurer son sang comme pour un être normal. Il aurait une nuit difficile, le cœur qui battrait plus vite. Mais il ne pouvait refuser.

La fête se poursuivit jusqu'au petit jour sous la yourte et le Seigneur de la Guerre resta sur son trône à boire, à manger, à plaisanter sans le moindre signe de fatigue. Mais lorsque le Gnome s'approcha pour prendre congé, il respira une odeur fade de pourriture et baissant le regard vit des traces suspectes sur le plancher de la yourte, là où la peau du tigre s'était soulevée. Il comprit que les moignons continuaient à suppurer, que le général se détruisait la vie en voulant poursuivre ses folies, la chasse, les festins, les apparitions altières sur son socle.

— Vous reviendrez avec l'enfant demain, murmura le général d'une voix plaintive.

— Bien, Excellence.

— Je suis sûr qu'il peut m'apporter du bien-être.

Son regard lorsqu'il se posait là où devraient être mes jambes semblait distiller du miel.

Le général s'imaginait cela mais le Gnome ne pouvait refuser. Il inclina la tête et partit avec les autres. Le jour se levait, le marché s'installait, mais il ne trouvait aucune solution. Même seul avec l'enfant, il n'irait pas loin dans cette toundra hostile.

Dans l'après-midi, il dut se rendre dans la yourte avec Jdrien. Il avait essayé de mettre en garde l'enfant.

— Ce général c'est un ogre. Tu sais ce qu'est un



ogre ? Il peut te dévorer cru si tu ne fais pas attention. Il faut éviter de le regarder et ne fais pas attention à ses moignons qui suppurent. Nous ne pouvons passer notre vie ici pour rester au service de ce potentat. Tu me comprends, Jdrien ?

C'était absurde d'un sens de parler ainsi à un si jeune enfant, pas même deux ans, tout juste un an et demi. Il aurait dû être dans l'impossibilité de comprendre un seul mot, mais le Gnome ne doutait pas de ses facultés. Ce qu'il venait de dire à voix haute il le pensa sous une forme plus simple et estima que Jdrien avait mieux saisi l'importance de cette visite.

Le général était encore couché et paraissait à bout de force. Il chassa ceux qui l'entouraient, ses fils, ses serviteurs et ôta le drap qui recouvrait le bas de son corps. Les moignons étaient gros et ficelés comme des morceaux de porc salé, garnis de linges mais ceux-ci étaient gluants de sanie.

L'enfant s'approcha instinctivement de cette pourriture et n'en parut pas incommodé.

— Oui, dit le général, regarde. Vous, le Nain, défaites-moi mes bandages.

— Excellence. Vous allez prendre de gros risques.

— Faites ce que je dis, grogna le général.

Le Gnome dut prendre un poignard accroché au feutre de la yourte pour trancher les liens des pansements.

— Arrache.

— Je ne peux pas.

— D'un coup.

Il obéit. Le général mordit ses lèvres. C'était effroyable, ce tas de viande avariée d'où s'échappaient des filets de liquide rosâtre. Mais l'enfant



continuait de regarder et le général poussa un soupir.

— Il me fait du bien.

Cette scène révoltait le Gnome qui la trouvait obscène, comme si le général était en train d'utiliser l'enfant pour satisfaire un besoin sexuel. Il aurait voulu emporter Jdrien sous son bras, loin, très loin, et ne pas se retourner.

— Oui, c'est ça, mon petit, c'est ça. Ton regard est comme une caresse de femme, comme un pinceau qui me badigeonnerait de baume analgésique. Je ne sens déjà plus la même douleur alors que cette nuit je devais me retenir pour ne pas me tordre et hurler. La douleur décroît, elle glisse, elle s'en va avec ce liquide infect.

Le Gnome n'y croyait pas, pensait que le général faisait de l'autosuggestion. Mais il était en même temps fasciné par Jdrien qui debout sur la pointe des pieds, accroché au rebord de la couche plongeait son regard dans la putréfaction des chairs.

— Excellence, on soigne très bien ce genre de mal. Depuis que le froid est maître de la Terre, les médecins luttent contre ça...

— Dites le nom, la gangrène.

— Oui, général... On a des remèdes efficaces...

— Pas ici, pas en Compagnie Sibérienne. Nous avons dû réduire les importations pour les besoins de la guerre. Moi le premier j'ai demandé que ces médicaments importés de la Panaméricaine ne le soient plus. Nous dépendions trop de cette puissante Compagnie, même pour notre santé. Il fallait choisir. Nos laboratoires ne sont pas parvenus à trouver un produit de remplacement efficace... Mais l'enfant me soulage... Je ne souffre plus du tout.

Le Gnome voyait toujours les plaies boursouflées suinter sans signe de tarissement. Jdrien n'avait



qu'une influence morale, rien d'autre. Il fallut attendre encore une heure mais l'enfant ne parut pas s'impatiser. Le général finit par appeler et son médecin poussa des cris de fureur en découvrant les moignons dénudés. Mais Chekarine le fit taire avec vigueur.

— Refaites les pansements et laissez-moi... Je veux dormir. Ah, que l'on donne à l'enfant ce qu'il désire.

L'enfant ne désirait qu'une chose : un cheval. Le Gnome essaya de l'en dissuader mais il alla le choisir lui-même dans les écuries du Seigneur de la Guerre. C'étaient de ces chevaux que l'on avait réussi à nourrir avec de la viande, des débris de viande. Les mêmes chevaux qui sur le front de la Sibérienne se nourrissaient de cadavres. Jdrien revint juché sur un petit cheval blanc aux taches noires que l'on dut attacher devant le wagon.

La troupe écouta le récit du Gnome avec consternation. Seule Margane eut le courage de dire qu'elle avait toujours pensé que l'enfant était un sorcier.

— Tais-toi, dit Miele, ou je t'arrache les yeux. Je ne veux pas entendre de telles sottises.

— Le général va nous garder auprès de lui, dit le Gnome. Je sens venir cette éventualité. Nous serons rivés à lui comme un bagnard à sa chaîne, sans espoir de retrouver jamais notre concession. Mais nous ne pouvons fuir pour l'instant. Si nous entrons au service de Chekarine, nous avons des chances de préparer notre évasion. Voilà où nous en sommes.

Le soir ils donnèrent une représentation maussade mais qui parut satisfaire les cinquante à soixante spectateurs qui y assistèrent. C'était une suite de tableaux mélangeant plusieurs histoires très anciennes avec des fées, des princesses et des ogres effrayants. Le Gnome avait spécialement choisi ce



spectacle comme une réponse déguisée au général Chekarine.

Le lendemain matin il fallut que Jdrien soit conduit auprès du général qui souffrait à nouveau horriblement. Cette fois ce fut le médecin qui défit lui-même les pansements d'un air désapprobateur. Le Gnome réussit à le suivre à l'extérieur de la chambre et le docteur accepta de regarder en dessous de lui ce visage d'homme grave sur un corps d'enfant.

— Je suis médecin des armées et j'ai suivi le général après sa double amputation. Moi-même j'ai une blessure au ventre qui m'empêche de vivre normalement. Vous êtes quoi, un charlatan ? Vous pensez que vous allez vivre comme des parasites auprès de Chekarine ?

— Justement nous ne le désirons pas. J'ai tout essayé pour qu'il renonce à cette idée.

— Qui est cet enfant ?

— Je l'ai déjà dit. Il a un père quelque part en Transeuropéenne et j'ai fait serment de le reconduire auprès de lui.

— Je crois que le général ne guérira pas. Il n'en a pas pour un an.

— Sauf si vous aviez les médicaments nécessaires.

— Nous n'en importons plus et nous n'en fabriquons pas encore, mais de toute façon ce serait trop tard.

Le Gnome retourna dans la chambre, resta près de l'entrée qui consistait en deux plaques de feutre se superposant. Le général murmurait en caressant la tête de Jdrien :

— Tu es un bon petit mais tes cheveux sont comme de la laine de mouton. Tu es un petit chevreau d'or. Tu as une couleur qui me rappelle celle de certains loups. Ou bien encore...



Craignant qu'il ne songe aux Hommes du Froid, le Gnome se fit remarquer. Le général tourna vers lui un visage moins torturé par la souffrance :

— Je me sens mieux. Vous savez, je crois que le regard de ce gosse me soulage pour douze heures. Il faut que vous vous installiez ici.

— Toute la troupe, Excellence ?

— Pourquoi pas ?

— Mais que feront-ils ? Ils vont devenir oisifs, s'ennuyer, perdre le goût du spectacle.

— Je veux que vous veniez ici. Nous verrons par la suite comment vous occuper.

Le Gnome commença de discuter et obtint que le wagon soit simplement tracté jusqu'aux abords de la grande Yourte. Il préférerait continuer à vivre dans le petit théâtre. Le général qui commençait à s'assoupir accepta et dans l'après-midi un remorqueur vint tirer le vieux wagon qui désormais stationna à l'arrière de la grande tente sur un quai désert. On leur brancha l'eau, le chauffage, l'électricité et l'enfant dut simplement aller passer une heure auprès du général en soirée. Ce fut Miele qui l'accompagna. Curieuse de voir ce qui se passait et inquiète pour Jdrien, elle fut très impressionnée par la séance.

— Je crois qu'il a un don. Il apaise, s'il ne guérit pas.

Le soir autour des plats qui venaient de la cuisine du général, ils discutèrent de la nouvelle situation.

— La vie ne manque pas d'imprévu, disait le gros Tonguy. Une semaine durant nous avons mangé des couennes de renne et maintenant nous faisons la moue devant des mets aussi fabuleux parce qu'on nous les sert tous les jours.

— S'il n'y avait l'odeur de choucroute, disait Margane. Ils préparèrent un train de conserves pour



l'armée. Trente wagons de choucroute. Rien que d'y penser j'ai envie de vomir.

— Tu crois que nous aurons d'autres avantages ? demanda Lallo.

— Lesquels ? fit le Gnome sur ses gardes.

— Eh bien, de l'argent. La possibilité de rentrer chez nous cousus d'or. Cet enfant est une bénédiction du ciel, disait Margane.

— Je vous rappelle qu'au début lorsque Yeuse a été arrêtée par la Milice, vous n'étiez pas tellement enthousiastes, répondit Miele. Nous avons même dû insister lourdement pour que Jdrien soit admis.

— La situation était désespérée et quand le scorbut s'en est mêlé et que nous avons vu nos camarades mourir les uns après les autres..., essaya de se justifier Tonguy.

— Je vais faire un marché avec le général, dit le Gnome. J'y songe depuis ce matin.

— Quel marché ?

— Je projette de me rendre dans la Panaméricaine pour acheter les médicaments qui peuvent le sauver. Il gardera Jdrien et vous tous. En échange de ces remèdes, il facilitera notre retour en Transeuropéenne.

— C'est de la folie, dit Tonguy. Tu ne parviendras jamais jusqu'en Panaméricaine.

— Il est possible que je puisse acheter ces médicaments dans la concession australasienne, ce qui abrégerait mon absence.

Effarés, ils contemplaient cet homme de la taille d'un enfant qui depuis des mois avait pris sur eux un tel ascendant qu'ils avaient oublié son infirmité. Autrefois au cabaret Miki il servait d'aboyeur, et il avait fini par devenir leur patron.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il avec un peu d'amertume. Ma petitesse sera un facteur favorable.



— Mais tu devras parcourir des distances incroyables en un temps record. Sinon tu trouveras le général mort et nous autres dispersés aux quatre vents.

— Et l'enfant, dit Miele, l'enfant ?... Va-t-il supporter cette nouvelle séparation ? Il a successivement perdu son père Lien, sa mère adoptive Yeuse et, maintenant, tu l'abandonnes ? Pour sauver ce Seigneur de la Guerre pourrissant ?

— Si je réussis, nous aurons une chance. Le général découvrira que les remèdes sont plus efficaces que le regard d'un enfant et nous fournira de quoi rentrer chez nous par l'Australasienne.

— Tu ne réussiras pas, dit Margane.

Inis qui mangeait en silence depuis le début ouvrit de grands yeux. Son maquillage leur donnait l'éclat de deux étoiles.

— Mais si il réussira et il reviendra nous chercher, moi je le sais.

Il attendit deux jours avant d'en parler au général dont l'état ne s'améliorait pas aux dires du médecin. Parce qu'il ne souffrait plus, Chekarine estimait au contraire qu'il était sur la voie de la guérison.

— Il faudrait le réopérer, mais ce n'est guère possible, disait le médecin. Si dans un mois les médicaments arrivaient, il est possible que sa vie soit sauvée mais je ne peux rien affirmer vraiment.

Le général écouta le Gnome sans répondre. Jdrien se tenait près de lui et il paraissait s'assoupir peu à peu. Le Gnome ressortit en tenant l'enfant par la main sans avoir une certitude.

Chekarine ne parla que le lendemain matin. Il avait souffert toute la nuit, avait failli faire venir l'enfant auprès de lui mais le médecin lui avait fait remarquer qu'on ne réveille pas un bébé de moins de deux ans à trois heures du matin.



— Vous pensez trouver ces médicaments ? Comment ferez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Je pourrais envoyer n'importe qui pour cette mission.

— L'importation de ces produits est interdite. Et vous avez vous-même signé cette interdiction. Moi je suis un étranger à cette concession. Personne ne fera le lien entre vous et moi. Je pense réussir assez vite si j'en possède les moyens, c'est-à-dire un transport et de l'argent.

— Mais il vous faudra revenir.

— Il doit exister des passages, des voies ferrées abandonnées entre les deux concessions. Vous devrez vous procurer de vieilles instructions ferroviaires.

— Elles sont toutes frappées du secret militaire, dit le général mal à l'aise.

— Vous pensez que je vais ramener dans mes bagages une division transeuropéenne ?

Le général ferma les yeux, fit signe qu'il voulait rester seul. Jdrien s'écarta et le Gnome lui prit la main. Dans le wagon c'était déjà le laisser-aller, les parties de cartes, le désordre, l'alcool et les petites intrigues. Margane couchait parfois avec Tonguy mais savait se montrer gentille avec Lalio. Le Gnome ne pouvait tolérer une telle dégradation de leur troupe et il leur fit répéter une autre pièce durant toute la journée.

— Dans le fond, on n'est pas si mal, disait Tonguy. Qu'est-ce qui nous attend en Transeuropéenne ?

— Des indemnités, disait Margane. Il faudra bien que quelqu'un paye le cabaret et la mort de nos camarades. Nous avons droit à réparations pour retrouver un emploi.



— Ici on a chaud, on bouffe et on ne fait pas grand-chose. Il n'y a pas deux endroits pareils.

— Si le général meurt, tout changera très vite, dit Lelio. Il y aura des bagarres pour prendre sa place, entre ses fils, et il vaudra mieux nous trouver très loin d'ici.

— Nous sommes la troupe théâtrale officielle du général, non ? Pourquoi ne le resterions-nous pas ?

— Les fils préfèrent la chasse, les femmes et les jeux violents. Ils se foutent de la troupe et des amusements de ce genre.

Le lendemain, lorsque le Gnome ramena Jdrien auprès du général, ce dernier avait passé une très mauvaise nuit.

— Je suis d'accord pour que vous essayiez de trouver ces médicaments, dit-il, mais si vous n'êtes pas revenu d'ici un mois, ce ne sera plus la peine de le faire.

Etait-ce un diagnostic sur son propre destin ou une menace ?



## CHAPITRE III

Depuis la veille, le train spécial de l'ingénieur en chef Lien Rag traversait la Panaméricaine depuis l'ancienne côte ouest, proche de la banquise qui recouvrait désormais le Pacifique. Lien venait d'assister à l'inauguration des travaux de percement du Big Tube qui devait rejoindre sous la couche de glace l'autre partie du super-métro intercontinental. Au début, les promoteurs de ce travail gigantesque n'avaient pas voulu attaquer la glace en deux endroits opposés. Ils craignaient que des modifications structurelles de l'inlandsis n'obligent ensuite à des révisions longues et onéreuses, mais depuis que Lady Diana, principale actionnaire de la Compagnie Panaméricaine avait nommé Lien responsable unique du chantier, il avait pris cette décision qui, pensait-il, devait donner un coup de fouet aux équipes en place. L'émulation allait raccourcir les délais, faire gagner du temps et de l'argent à la Compagnie.

Il songeait qu'un jour, son train privé circulerait à quatre cents mètres sous la glace dans un tunnel énorme où trente trains au début, puis par la suite cinquante pourraient rouler de front. Mais cette pensée ne le réjouissait pas. Il se passionnait pour



son travail, ses études, ses recherches, mais le résultat le laissait indifférent. Dans le fond de lui-même, il détestait l'idée que les hommes abandonneraient la surface de cette planète glacée pour se terrer à des profondeurs faussement rassurantes.

De son salon, il apercevait ces fermes sous globe, ces exploitations industrielles, minières, qui maintenaient une vie difficile mais réelle sur cette terre hostile. Qu'en serait-il quand les hommes s'enfonceraient jusqu'à l'ancienne terre pour rafler les richesses qui s'y trouvaient bien protégées depuis le début de l'ère glaciaire ? Car le but de la Compagnie était bien là. Outre le Big Tube d'Est en Ouest, il y aurait le fantastique tunnel Nord-Sud ; un axe qui s'enfoncerait réellement jusqu'à l'ancienne Amérique et à partir de galeries perpendiculaires drainerait tout ce qui pouvait encore être utilisé ou réutilisé, depuis les anciennes mines de charbon à ciel ouvert de jadis, les puits de pétrole oubliés, les dépôts de carburants, les entassements de ferrailles dans les cimetières autos d'autrefois. Lady Diana pensait que la richesse de la Panaméricaine décuplerait mais ce projet dantesque nécessiterait l'énergie des trois quarts de la planète, apporterait la famine et la mort pour une grande part de la population. Celle-ci réduite à huit cents millions de personnes risquait de n'être plus que deux cents millions lorsque le tunnel irait du pôle Nord au pôle Sud. Le projet sous-entendait des abominations qui l'empêchaient de dormir. Des guerres avec les autres Compagnies pour s'emparer de leurs ressources énergétiques, des spoliations, des endoctrinements pour transformer les hommes en travailleurs volontaires sinon en esclaves. Il y avait le problème du Peuple Roux qui, exploité comme du bétail commençait à se rebeller, le danger que représentait



cette secte des Adorateurs du Soleil dont les savants préméditaient de provoquer des trouées dans la couche qui opacifiait les rayons du soleil depuis près de trois cents ans.

On frappa à la porte de son salon et un valet entra avec un plateau.

— Le chef de train vous fait dire que nous effectuerons une halte d'une heure à Fountain Station, d'ici un quart d'heure environ.

— Merci.

Le train particulier commença de ralentir effectivement. Lien disposait d'une priorité presque absolue sur les lignes. Grâce à la grosse Lady Diana qui le protégeait.

A Fountain Station, il descendit faire quelques pas sur le quai et aperçut tout un train de wagons-cages qui emmenaient des centaines de Roux. Cette image lui en rappela d'autres, Jdrou la Femme Rousse qu'il avait aimée, qui lui avait donné un fils, Jdrien. Yeuse qui s'était chargée de l'enfant et qui pourrissait quelque part dans un train-bagne sibérien.

— Où vont-ils ? demanda-t-il au chef de station reconnaissable à son uniforme.

— Qui ? Ah, ces Roux ? fit l'autre du haut de son importance. On les dirige vers le Nord.

— Pour en faire quoi ?

— Mais que voulez-vous que j'en sache ?

Chaque jour il devenait un peu plus complice du système des Compagnies. Naguère, mais pour lui c'était si loin, il avait lutté contre la Transeuropéenne, combattu pour que l'on reconnaisse aux Roux leur identité humaine, mais en vain. Il était l'ami de ces peuples, leur agent même puisqu'il renseignait ces Roux qui essayaient de se construire une terre d'accueil quelque part entre la Panaméricaine et la Transeuropéenne, la Zone Occidentale



approximativement à l'aplomb de l'ancienne Angleterre. Mais ses fonctions nouvelles, le pouvoir presque absolu dont il disposait désormais le pourrissaient lentement, filtraient ces images révoltantes, embuaient sa pensée, ses sentiments. Puissant mais incapable de retrouver Yeuse, et surtout Jdrien son fils. La nuit s'il rêvait de l'enfant, il sanglotait sans se réveiller. Il retourna à son wagon luxueux, faillit tout casser dans un accès de rage enfantine puis forma le numéro de Lady Diana, apprit qu'elle n'était pas dans ses bureaux de Grand Central Station.

— Essayez de la toucher, qu'elle me contacte au plus vite.

On le gavait d'honneurs, de biens, de compliments, d'articles de presse, d'interviews radio et télé, on le modelait à l'image que les gens attendaient de lui. On le transformait en un être complètement différent et il n'avait que de piètres révoltes.

Le train particulier repartit lentement, doucement. Il avait connu des convois épouvantables, des wagons où les voyageurs transis passaient des heures, des journées pour franchir une cinquantaine de kilomètres. C'était en Transeuropéenne qui épuisait ses ressources dans une guerre violente avec la Sibérienne et une autre guerre larvée avec la Panaméricaine. Sur le front de l'ancienne Manche et mer du Nord, des unités formidables attendaient l'ordre d'attaquer, mais il ne viendrait jamais, à cause de la fragilité de la banquise à ces endroits-là. Ces unités énormes, certaines atteignaient cent mille tonnes et nécessitaient des dizaines de rails pour se déplacer, devenaient dérisoires de gigantisme et de prétention.

Le téléphone émit sa musiquette et il décrocha,



hargneux. C'était Lady Diana onctueuse et fine mouche.

— Je viens de faire livrer tout un train de nourriture à vos amis de la Zone Occidentale, vos chers amis Roux. Vous êtes content ?

— Pendant ce temps un convoi de wagons-cages avec des centaines de Roux, femmes, enfants est en gare de Fountain Station et se dirige vers le Nord.

— J'ignore. Je vous rappelle que nous sommes dans un pays libre et qu'un entrepreneur peut expédier sa main-d'œuvre à l'autre bout de la concession s'il le juge utile. Vous m'appeliez pour cette raison ?

— Ecoutez-moi, Lady Diana, je ne rejoins pas mon poste tant que Yeuse et Jdrien ne sont pas à mes côtés. Cette fois c'est catégorique.

Combien de fois avait-il prononcé cette menace ? Il comprit qu'elle devait provoquer une moue d'ironie sur la bouche exagérément fardée de la femme d'affaires.

— Vous savez que je fais le maximum. Une équipe travaille uniquement sur ces deux cas. Les résultats sont maigres. Nous savons que le train-bagne porte le numéro...

— Je le sais, hurla-t-il, il roule quelque part dans le Nord-Est de la Sibérienne mais dans des régions impossibles... Je sais que le cabaret Miki a mystérieusement disparu depuis que le front a été enfoncé par les Transeuropéens puis en partie repris par les Sibériens. Je sais tout ça, je ne sais même que ça. Mais il faut faire plus. Je finirai par partir seul à leur recherche.

Ce silence en réponse évaluait cruellement ses menaces velléitaires.

— Reprenez votre sang-froid, Lien, finit-elle par dire. On finira bien par les retrouver. Nous allons



fournir une aide militaire à la Sibérie et je vous promets que nous exigerons que des précisions nous soient données en échange.

— Avez-vous des précisions sur ce train-bagne ?

— On doit m'en fournir.

Son train privé finit par atteindre la nouvelle station en construction qui communiquait avec le Tube par ascenseurs énormes. Le convoi fut emporté à quatre cents mètres sous la glace, roula ensuite dans l'immense tunnel vers le point 2000 où Lien avait son quartier général. Tout au long de son voyage, il avait reçu toutes les informations utiles sur les travaux et sur les à-côtés, mais dès son arrivée on lui parla de la psychose des spectres qui affectait une partie du personnel.

— Ça a commencé avec les Roux, lui expliqua un chef de chantier. Ils croyaient voir des hommes dans la glace. Des hommes vêtus de combinaisons blanches et de cagoules. Ils ne voulaient plus travailler. Je me suis rendu sur place.

— Pourquoi vous taisez-vous ?

— J'ai cru voir quelque chose, une vague silhouette. Par réfraction certainement. Mais je ne suis pas sûr. Vous savez que les Roux ont une vision différente de la nôtre. Ils perçoivent des couleurs qui nous échappent.

— Vous parliez de psychose.

— Des ouvriers sur les haveuses ont cru voir des formes également. Les travaux sont au ralenti.

Lien embarqua sur une draisine de chantier pour se rendre sur place. Le rythme était tombé au plus bas, deux kilomètres par jour de glace traitée, à moitié fondue, pulsée dans le pipe-line vers l'ancien Atlantique.

Les conducteurs de machines paraissaient maussades et inquiets.



— Mirage ? demanda un ingénieur. Est-ce possible ?

— Nous ne savons rien. La glace recèle des mystères, c'est certain, mais aucun être ne peut y vivre.

— Les Roux communiquent leurs superstitions, c'est tout, dit un chef d'équipe qui passait. Moi je les connais assez pour ne pas marcher.

Dans la nuit, Lien fut réveillé et dut partir sur le chantier, les Roux ne voulant plus travailler. Plusieurs avaient réussi à s'enfuir, une dizaine. Le chef des Roux entraîna Lien dans un recoin, là où l'énorme glacier avait été taillé comme une pointe de diamant, et il désigna une facette mais Lien ne vit rien.

— Hommes. Plusieurs hommes blancs.

— Vous avez trois mille calories, dit Lien sèchement, que vous faut-il encore ?

— Nous partir maintenant pour la Zone Occidentale. Tu nous as promis.

— A la fin du contrat.

— Non, maintenant.

Il aurait fallu faire appel à la force de sécurité, bloquer le tunnel.

— Si tu sors, moi je ne serai plus le maître, dit-il. Dehors ils s'empareront de vous et vous conduiront ailleurs. Il y a des trains de wagons-cages en route vers le Nord. Les pêcheries, les entreprises de là-bas réclament de la main-d'œuvre. Moi je ne ferai rien pour vous retenir.

— La radioactivité semble augmenter depuis quelque temps, lui dit un des responsables des instruments de mesure. Rien de bien grave encore, mais tout de même.

— Vous avez une monographie archivée de la région ?



— Il n'y a rien de particulier à signaler. D'anciennes mines abandonnées. Plomb argentifère, taries depuis quatre cents ans. Vous pouvez puiser dans les mémoires pour en savoir plus.

Revenu à son Q.G. c'est ce qu'il fit et il s'endormit devant l'écran. Il n'avait rien noté de spécial. Il avait une pile d'imprimantes énorme sur son bureau lorsqu'il se réveilla, se fit du café pour reprendre son travail.

— La radioactivité ne cesse de croître et les ouvriers ont décidé une grève d'avertissement. Ils ne peuvent pas travailler dans ces conditions.

Lady Diana lui téléphona au petit matin.

— On me dit que ça débraye à nouveau ?

— Il y a des ennuis, en effet. Radioactivité, psychose des spectres.

— Quoi ?

— Il y aurait des fantômes blancs dans les glaces. Des gens les auraient vus.

— Ils sont fous ?

— Non, mais on ne peut redescendre vers un passé fabuleux sans risques pour l'équilibre psychique. Nous plongeons dans un tombeau immense, mais un tombeau tout de même. La dernière fois nous avons trouvé quatre cent cinquante-trois cadavres dans une poche d'air. Comment étaient-ils venus là ? Mystère. Nous ne le saurons jamais. Il y a eu aussi ces deux autobus remplis d'enfants. Des écoliers de l'an 2010.

— Les Roux n'ont pas de passé. Et on me dit qu'ils font grève aussi.

— Ils veulent partir et je ne les retiens pas. Mais dehors ce sera une autre affaire pour eux avec tous ces hommes-loups qui veulent en capturer.

— Que décidez-vous ?

— Il faut trouver la raison de cette radioactivité.



Je suis en train d'éplucher les mémoires mais je crois qu'il faudra chercher ailleurs. Vous n'avez pas d'autres archives sur la région ?

— Peut-être. Branchez-vous sur les archives du conseil d'administration.

Un technicien s'en occupa tandis qu'il allait effectuer d'autres inspections. Les haveuses avaient cessé de fonctionner. Au début, elles concassaient quinze kilomètres de glace chaque jour, la réduisaient en grenaille qu'une eau réchauffée entraînait vers l'océan. Mais le rythme avait fortement baissé. Il y avait eu tous ces cadavres. On raclait le vieux fond de l'humanité, on retrouvait des fermes, des villages et c'était impressionnant. Lady Diana ne se rendait pas compte, elle dont le cœur était froid depuis si longtemps, mais Lien comprenait ses ouvriers, ses ingénieurs. Et l'autre projet, fou, atroce qui serait encore pire. Une artère qui redécouvrirait le monde ancien.

— On ne peut plus travailler dans ces conditions, dit l'ingénieur électricien. Il faudrait une super-protection. Il doit y avoir un vieux réacteur nucléaire dans le coin.

— Pas signalé, dit Lien. Nous savons où étaient les centrales atomiques. Toutes sont répertoriées.

— Un engin fonctionnant avec un cœur nucléaire alors. Au début de l'ère glaciaire on a fait n'importe quoi. Des locos dont la chaudière était alimentée par des déchets. Un blindage de plomb et de ciment. Des morts par centaines le plus souvent.

Lien se souvenait d'avoir rencontré un tel engin dans un gouffre glaciaire, une crevasse de la Trans-européenne. Une locomotive dont le cœur atomique continuait à chauffer et qu'il avait dû affronter.

— Nous aurons besoin de combinaisons spéciales et d'un matériel léger, décréta-t-il.



On le regardait avec surprise.

— Nous allons forer en direction de cette source de radiations. Nous devons savoir. Sinon le Tube devra amorcer un détour énorme de plusieurs dizaines de kilomètres, soit une semaine ou deux de travail supplémentaire et encore je suis optimiste, car sur cette direction sud nous rencontrerons des roches.

On apporta une haveuse plus petite mais personne ne voulut s'installer aux commandes et Lien décida que ce serait lui. Il avait endossé une combinaison spéciale et en suivant les indications des compteurs il commença d'attaquer la paroi glacée en biais.

Mais la radioactivité ne cessait d'augmenter et à ce rythme il devrait plus tard sacrifier la machine, la faire décontaminer ou détruire. Un ingénieur le relaya et il put retourner à son Q.G.

— Le train-bagne serait une fabrique de fourrures synthétiques. Il circulerait à vitesse constante de trente kilomètres à l'heure, ne s'arrêtant que pour de longs séjours sur des voies de garage ou des réseaux secondaires.

C'était un message de Lady Diana. Elle commençait à se démener un peu mais allait lui donner des instructions au compte-gouttes.

Elle le rappela en fin de soirée :

— Qu'avez-vous découvert ?

— Nous forons une galerie de mine vers la source de radioactivité. Je pense que nous l'atteindrons d'ici demain soir. Il nous faut un important matériel de décontamination, un wagon étanche de préférence.

— Vous aurez tout ça. Vous avez écouté le discours du professeur Reynold à la télévision ?

— Si vous croyez que j'en ai le temps ?

— Il a dit cet imbécile que le soleil pourrait



réapparaître d'ici une dizaine d'années si on sacrifiait à ces recherches le quart de ce que nous investissons dans le Big Tube.

— Quel sacrilège ! dit Lien.

Lady Diana s'inquiéta :

— Vous persiflez ?

— Pas du tout. Il est fou ou quoi ? Vous allez vous occuper de lui, je suppose ?

— Il doit appartenir aux Rénovateurs du Soleil. D'ailleurs il s'occupe d'une œuvre charitable qui se préoccupe du sort des Roux.

— De plus en plus suspect.

— Taisez-vous, hurla-t-elle et il crut voir ses bajoues et ses triples mentons trembler comme de la gélatine. Vous m'avez promis fidélité au sujet du Big Tube. Vous n'avez pas le droit de remettre en question...

— Je suis serein, sans arrière-pensée. Reynold est fou de faire de telles déclarations imprudentes. Il va perdre son poste d'ici peu. Vous savez, nul besoin d'appartenir aux Rénovateurs du Soleil pour estimer que la réapparition du soleil reste du domaine des choses possibles.

Brusquement il imaginait l'effondrement du supermétro, l'écroulement de la voûte, non pas exactement. Ce serait une fonte lente, une bouillasse infecte. Les rails disparaîtraient et le pouvoir des Compagnies ferroviaires qui se partageaient le monde.

— Nous pourrions commander aux Sibériens un millier de fourrures du modèle fabriqué par les prisonnières du train-bagne.

— Et alors ? dit Lien sans comprendre.

— On leur fournirait la matière première. A condition de visiter la fabrique. Ils accepteront. Si le marché est d'importance. Mille pour les appâter.



Vous méritez bien que nous sacrifiions cet argent. Nous ferons miroiter une autre commande de cent mille. Nous finirons par trouver le train. Vous pourriez aller là-bas comme chef de la mission commerciale.

Un espoir fou s'empara de Lien Rag. Oui, c'était encore possible.

— Mon fils ? demanda-t-il.

— Ne soyez pas trop exigeant. Le train-cabaret n'existe plus. La plupart des comédiens sont morts. Sauf une poignée mais on ignore tout de leur sort.

— Jdrien a désormais un an et huit mois. Il y aura bientôt un an que je ne l'ai pas vu. Vous comprenez ce que cela signifie pour moi ? Je devrais demander au pirate Kurts d'aller le chercher. Il réussirait mieux que vous.

— Le pirate Kurts serait mort. Les Transeuropéens auraient bombardé sa locomotive pirate aux dernières nouvelles.

— Vous mentez, dit Lien ; je sais quand vous mentez.

Il repartit sur le chantier, s'installa aux commandes de la petite haveuse qui désormais s'enfonçait dans un tunnel large de deux mètres, de la hauteur d'un homme. Déjà cinq cents mètres creusés et il y avait le problème pour évacuer la glace concassée. Un pipe-line venait d'être installé mais il ne suffisait pas.

Au bout de quatre heures, alors qu'il était épuisé par les vibrations et le bruit de la machine, il eut une hallucination. Il forait une couche de glace tendre, très transparente. En général sous cette formidable épaisseur elle était compressée mais il existait des endroits protégés, des poches d'air. Et il voyait deux hommes en combinaison blanche, cagoule, arme archaïque à l'épaule. Il se frotta les yeux, fit reculer



la haveuse, se coula entre la muraille de glace et la machine pour s'approcher de cette glace qui faisait miroir. Les deux apparitions disparurent.

— Décidément, je dois aller me reposer. Je vais faire une demi-heure et puis...

Mais une fois aux commandes, il revit les deux hommes.

— Marvel, pouvez-vous venir ?

C'était l'ingénieur électricien qui devait le remplacer. L'homme dut parcourir le tunnel avec sa combinaison spéciale et mit un quart d'heure pour l'atteindre. Il monta à bord de l'engin et les vit.

— Bon sang, murmura-t-il.

— Ils ne bougent pas. Ils sont dans un sarcophage de glace quelque part par là. Tout se passe comme dans un périscope grâce aux couches de glace tendre et transparente. Les phares de la machine envoient une lumière qui se réfracte puis revient avec cette double image.

— Que font-ils ?

— Je ne sais pas. On dirait...

— Deux sentinelles, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça, deux sentinelles.

— Qui gardent quoi ? Un panthéon quelconque ? Un bâtiment considéré à l'époque comme ultra-secret.

— Je rentre me reposer. Si jamais il y a du nouveau... La radioactivité ne cesse de monter. Soyez prudent, mon vieux.

A bord de sa draisine conduite par un chauffeur il essaya de réfléchir au problème mais il voyait Yeuse avec ses mains enflées en train de coudre des fourrures synthétiques, de les assembler pour en faire des manteaux, des vestes, des tuniques. Un travail très dur. Les coups d'aiguille infectaient les doigts qui refusaient tout service. Il savait ce que



c'était, avait vu des femmes travailler à des combinaisons étanches.

Il but un grand verre de vodsky avant de se jeter sur sa couchette. Mais une heure plus tard on l'appelait depuis le fond du tunnel.

— Cette fois on les voit sans réfraction, disait Marvel d'une voix très lasse, et ils ne sont pas que deux. J'en ai compté dix-sept. Il y a autre chose, des chevaux de frise. Vous savez ce que c'était ?

— Je crois.

Il se souvint qu'on l'avait branché sur l'ordinateur du conseil d'administration de la Compagnie et il le sollicita selon un code précis, attendit l'arrivée des informations en avalant un café très noir et un peu d'alcool. Lorsqu'il retourna auprès de l'appareil, il y avait un flot d'imprimantes et il le prit pour le lire dans la draisine qui l'emportait.

Il y avait du monde au fond de cette petite galerie, des gens silencieux qui regardaient les témoins d'un autre passé.

— Dix-sept, répéta Marvel. Tous armés. Ils devaient loger dans cette casemate là-bas.

— Des puits de mine de plomb argentifère, dit Lien Rag en agitant son imprimante. Mais l'affaire avait été tenue secrète pour-les populations.

— Que gardent-ils ? demanda-t-on autour de lui.

— Des déchets nucléaires. Et nous allons devoir prendre la relève je crois. Ces types sont morts à leur poste, de froid. Ils avaient la consigne de ne pas bouger et la glace a dû les figer sur place, les coller au sol puis ensuite ils ont été recouverts, engloutis, mais ils avaient décidé qu'ils ne partiraient pas.

— Des déchets nucléaires ?

— De plusieurs centrales. Un dépôt discret. On disait aux gens d'alentour que c'était un stock d'archives militaires.



— Alors ?

— On rebouche et on fait faire un détour au Big Tube. On reprendra à moins vingt d'ici pour plus de prudence.

— Un mois de travail en plus.

— On laissera des détecteurs pour la radioactivité. La glace a pénétré dans les mines, il est possible que les déchets voyagent à travers. Nous devons rester sur nos gardes.

Machinalement il les compta. Ils n'avaient trouvé que cette solution-là, ces pauvres dix-sept gardiens, sortir pour former une sorte de rempart dérisoire au Froid Universel.



## CHAPITRE IV

Il semblait y avoir une volonté de la part de la Compagnie Sibérienne de recruter comme hôtesses à bord de ses trains de voyageurs de grosses femmes d'un âge mûr, maternelles mais vigilantes, aimables mais autoritaires. Elles avaient l'œil à tout, paraissaient prêtes à rendre n'importe quel service. Certes, il fallait de la poigne pour saisir un homme pris de boisson par le col de sa fourrure et le pousser vers la cabine spéciale où il pouvait cuver tout à son aise. Il fallait de l'expérience pour aider les mères à langer et nourrir les enfants, de la vertu pour foudroyer ou même gifler les impertinents à la main trop hardie, de la mémoire pour reconnaître les habitués ou les indésirables.

Depuis deux jours le Gnome était dans ce compartiment de l'Express Poiezd 117 qui en principe se dirigeait vers l'Australasienne, mais personne n'en était absolument certain et le terminus du convoi ressemblait fort à un secret militaire.

Il partageait le compartiment avec trois autres personnes. Sa couchette se situait en hauteur. Il y accédait par une échelle, mais une fois là-haut pouvait tirer un rideau et se sentir chez lui. Sinon il y avait le compartiment salon affecté à chaque voiture



où il pouvait lire, discuter, boire du thé à volonté. La *baba* de service veillait à tout et son thé n'était pas plus mauvais qu'un autre. Entre les repas elle vendait une sorte de massepain assez indigeste qui paraissait avoir du succès. Elle vendait aussi des petits pots de miel synthétique et de confiture. Et de la vodka.

Les trois compagnons du Gnome, tous des hommes, étaient des réformés qui allaient passer huit jours de vacances dans une station méridionale. Le Gnome ne comprenait pas très bien la raison de leur voyage. Huit jours pour aller, huit jours de retour et huit jours de séjour, mais eux trouvaient cela naturel, ne s'inquiétaient pas du temps. Ils vivaient déjà en vacances dans le train, mangeaient bien, buvaient et riaient.

Le Gnome se faisait appeler Melkian, disait qu'il appartenait à une ethnie de l'Australasie centrale, qu'il était un marchand achetant et vendant n'importe quoi. Il y avait très souvent des gens de la sorte dans les convois sibériens. Son passeport extérieur et son passeport intérieur fournis par le général Chekarine satisfaisaient les fonctionnaires pointilleux des milices et des douanes interrégions.

— Le train restera certainement trois jours à la prochaine station, lui annonça son voisin de couchette, un certain Houlan.

— Mais pour quelles raisons ? s'inquiéta le Gnome.

— Il y a des réparations sur les réseaux plus au sud et nous avons aussi la semaine d'austérité. Toute l'électricité fournie ces huit prochains jours sera uniquement réservée à la guerre contre l'envahisseur transeuropéen et à nos vaillants combattants. Ma foi, j'en suis bien heureux pour eux. Moi j'ai passé un an sur le front avant d'être blessé au poumon et il



y avait des jours sans électricité. Les grosses unités pompaient tout le courant. Nous devions passer tout ce temps-là dans nos combinaisons spéciales.

— Quelle est la prochaine station ?

— Stanovoï Voksal. Rassurez-vous, la ville est chauffée par géothermie et nous ne souffrirons pas trop du froid. Vous verrez des montagnes. Elles sont encore telles qu'il y a trois cents ans. La glace ne les recouvre pas entièrement et c'est un site réputé.

— Mais cette semaine d'austérité risque de nous bloquer encore plus que trois jours, fit remarquer le Gnome inquiet.

— La Compagnie mettra des vapeurs à la place des loco électriques, vous verrez.

Le Gnome remarquait une chose. Tous ces gens-là gardaient une confiance éperdue envers la Compagnie et il ne rencontrait que très rarement des personnes plus lucides, plus critiques. Dans ce train ils ne pensaient qu'à se gaver de nourriture, toujours la même, une sorte de pot-au-feu, de la choucroute avec des saucisses, des pommes de terre, des beignets sucrés et salés qu'on pouvait se procurer pour un prix modique aux cuisines. Il fallait parcourir tout le train pour atteindre l'avant-dernier wagon où se tenaient les fourneaux. Une odeur de graisse frite prenait à la gorge, une buée grasse collait aux vitres mais il régnait là une ambiance joyeuse et bon enfant. Les *babas* houspillaient tout le monde, veillaient à la discipline et aux bonnes mœurs, mais ne parvenaient pas à altérer la bonne humeur générale. Le Gnome s'y rendait pour obtenir autre chose que le menu habituel. Mais il lui fallait ensuite avec son plateau remonter jusqu'au compartiment-salon de son wagon.

Le général lui avait donné de l'or, des pièces qu'il cachait dans une ceinture à même la peau ainsi que



la liste des médicaments nécessaires. Il emportait aussi des indications qui lui permettraient de passer la frontière en différents endroits.

Quand il revenait des cuisines, il passait près de la nursery où une vingtaine d'enfants étaient surveillés par des infirmières au visage masqué par précaution hygiénique. Jusqu'à trois ans, les enfants des voyageurs devaient obligatoirement séjourner dans ce compartiment-là, mais les parents pouvaient venir à heures régulières. Le Gnome qui arrivait tout juste à hauteur de la vitre protectrice regardait les enfants avec mélancolie en songeant à Jdrien resté auprès de ce général moribond. Miele avait promis de ne jamais le quitter, mais il restait tout de même inquiet.

Le train s'immobilisa sur une voie de garage à deux heures environ de Stanovoï Voksal. L'électricité venait d'être coupée pour ce genre de convoi et sur ses propres réserves l'express put seulement gagner une voie de garage et attendre un éventuel remorqueur.

— Pas de chance, lui dit Houlan. On aurait pu arriver là-bas, maintenant on risque d'avoir un peu froid.

Déjà la température baissait considérablement et la *baba* conseilla de rester dans les couchettes, bien couvert. Elle apporterait du thé et de la nourriture à heures régulières.

— Ils enverront un vapeur, mais il y a des trains prioritaires. Nous devons faire ce sacrifice pour la victoire de notre Compagnie sur les envahisseurs transeuropéens.

Le Gnome veillait à ne pas trahir ses origines. Ces gens-là étaient très sévères pour les ennemis. Ils ne lui auraient pas fait de mal mais l'auraient désigné au chef de train. Malgré ses passeports.



Sous ses couvertures, il commença à vraiment sentir le froid, dut s'envelopper dans la pelisse de fourrure de lièvre arctique que le général lui avait offerte. La *baba* apporta du thé, lui vendit une petite cruche de vodka. Il la but en compagnie de Houlan qui ne paraissait pas avoir beaucoup d'argent à sa disposition. Le réformé lui parla des combats sur le front, des exploits des Sibériens et en vint à raconter des histoires sur les cavaliers mongols et leur chef le colonel Sofi. Le Gnome tendit l'oreille, apprit que le colonel avait été grièvement blessé et qu'il était retourné dans son village natal pour élever des chevaux pour l'armée.

— Mais, dit-il, ces chevaux ne sont-ils pas contraires à l'accord de N.Y. Station ?

— Quel accord ? fit l'ex-soldat étonné.

— Ces accords interdisent tout autre mode de transports que les véhicules circulant sur des rails.

— D'où sortez-vous cela ?

— Votre compagnie l'a signé il y a fort longtemps ainsi que toutes les autres et s'est engagée à le respecter.

Houlan parut très mécontent de ce qu'il apprenait et grommela avant de se tourner vers la cloison. Le Gnome acheva sa vodka et s'endormit profondément. Lorsqu'on le secoua il pensa que c'était pour le repas mais au lieu du visage épais et souriant de la *baba* c'était celui d'un homme coiffé de la toque de chef de train. Deux bandes argentées en travers de la fourrure synthétique.

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à mon bureau ?

— Bien sûr, dit le Gnome.

Il emporta ses passeports que le chef de train examina avec attention, durant de longues minutes. Puis il fit signe au Gnome de s'asseoir.



— Vous savez que vous circulez dans une concession qui mène une lutte acharnée contre des ennemis venus de l'Ouest ?

— Bien sûr, dit le Gnome, et j'admire l'effort de guerre que soutiennent les Sibériens.

Ce compliment n'eut aucun effet sur le visage sévère du chef de train.

— Vous avez les papiers vous autorisant à voyager chez nous pour vos affaires mais vous n'avez pas le droit de répandre de faux bruits.

— Je ne comprends pas, dit sincèrement le Gnome qui avait oublié sa discussion nocturne avec Houlan.

Dans ce bureau il ne faisait pas aussi froid que dans le reste du train toujours immobilisé sur sa voie de garage. Il devait y avoir un système de chauffage privé.

— Vous avez parlé de soi-disant accords qui interdiraient l'utilisation de chevaux dans l'armée.

— Vous voulez parler des accords de N.Y. Station ? Mais ce n'est un secret pour personne que...

Soudain il se rendit compte qu'il faisait une erreur monumentale. Ce chef de train ignorait tout des accords de N.Y. Station. Comme la plus grande majorité des Sibériens. Seuls les membres du conseil d'administration de la Compagnie devaient les connaître, et pour cause, puisqu'ils les avaient signés. Mais la population n'en savait rien.

— Dans le fond, dit le Gnome, j'ai dû me tromper.

Il était désespéré. Jusqu'ici tout avait si bien marché. Une petite gaffe, un bavardage stupide dû à l'alcool et il venait de se rendre suspect. Le chef de train n'en resterait certainement pas là et avertirait les Miliciens de Stanovoï Voksal.

— Pourquoi avez-vous inventé cette histoire ?



— Je ne sais pas. J'ai dû lire ça dans ma concession et je l'aurai mal interprété.

— Vous n'aviez pas le droit de répéter n'importe quoi dans le but de démoraliser nos populations. Vous avez commis une très grande infraction et vous allez encourir une peine sévère, peut-être votre exclusion de la Sibérienne.

Le Gnome faillit sourire. Tout ce qu'il souhaitait en fait c'était se retrouver de l'autre côté de la frontière. Mais l'arrêté d'expulsion pouvait lui nuire lorsqu'il essaierait de revenir avec les médicaments.

— Je suis désolé. Je ne suis qu'un marchand et j'ai besoin de gagner ma vie en faisant du commerce avec votre concession. Je n'ai agi que par stupidité, non pour vous nuire. J'admire votre concession et j'aime les gens que j'y rencontre. Oui, je le reconnais j'ai été stupide. C'était une conversation d'ivrogne que j'ai tenue hier au soir. Je ne suis pas habitué à l'alcool et comme j'avais un peu froid j'ai bu de la vodka, ce qui ne m'arrive jamais. Ne pouvez-vous en tenir compte ?

— Votre compagnon de couchette est un héros de la guerre, un grand blessé et il était justement indigné que vous puissiez prétendre que nous agissions en infraction avec de prétendues lois inter-Compagnies. Rien ne nous lie aux autres Compagnies. Nous sommes indépendants et fiers de l'être. Nous ne sacrifierons jamais notre honneur à un quelconque traité. Notre Conseil d'administration est le plus intègre, le plus soucieux du bien-être général qui soit. L'intérêt ne guide pas ses actions, ni le souci du profit. La Concession est l'affaire de tous.

— C'est pourquoi je vous admire, dit le Gnome. Je n'ai rencontré nulle part ailleurs une telle volonté d'observer une stricte moralité.



Le chef de train parut sensible à cette réponse et son visage perdit un peu de sa sévérité. Il examina à nouveau les passeports, faisant frémir le Gnome qui ignorait jusqu'à quel point ils étaient authentiques. Le général lui avait certifié qu'ils lui ouvriraient toutes les portes mais il commençait d'en douter.

— Je sais que vous avez été agréé par l'Association des Officiers généraux et je ne pense pas que ce soit une erreur.

Le Gnome laissa échapper un soupir. Il y avait donc une marque qui prouvait qu'il avait de hauts protecteurs mais il n'avait pas été capable de la déceler.

— Je vous demanderai donc d'être plus prudent à l'avenir. Et de ne pas abuser de la vodka.

— Ne vous inquiétez pas. Je serai irréprochable.

Lorsque il retourna dans sa cabine on le regarda avec surprise, comme un revenant et Houlan parut abasourdi. Le Gnome lui sourit sans rancune et remonta dans sa couchette.

De nombreux convois circulaient au-delà de la voie de garage, tous tractés par des vapeurs. Convois de marchandises principalement, quelques convois militaires, quelques unités moyennes comme des contre-torpilleurs et des avisos. Mais aucun train de voyageurs ne roulait. Combien de temps devraient-ils patienter avant d'être tirés de cette solitude glacée ? Les réserves en électricité commençaient à faiblir, les batteries du train ne pouvant plus fournir qu'une très faible lumière dans le petit matin qui se levait. D'ailleurs elle s'éteignit peu après.

La *baba* apporta du thé bouillant, du lait de renne, des beignets très gras, du jambon, enfin une viande qui avait l'apparence de jambon, et de la confiture synthétique.



— Si vous voulez autre chose, je suis à votre disposition, *gaspodin*.

Il était le seul à avoir droit à ce titre et ses compagnons de train durent en prendre note. Houlan vint lui apporter un cigare qu'il avait acheté et se confondit en excuses.

— J'ignorais que vous étiez vraiment un ami sincère de notre Concession et je vous ai pris pour un espion.

— Laissons cela, je ne savais pas ce que je disais hier. Je crois que je rêvais. J'ai dû inventer des tas de sottises pour me rendre intéressant.

Mais l'alerte avait été chaude. Il aurait pu être expulsé, un moindre mal, mais il voulait ne venir sans trop avoir à ruser dans cette Concession, revoir Kapousta Voksal et surtout Jdrien.

La pensée de cet enfant ne le quittait jamais et dès qu'il évoquait son image son affection le bouleversait. L'enfant lui communiquait mentalement un tel attachement qu'il en était parfois ému aux larmes. Il n'imaginait que très rarement une séparation possible. Il estimait que Lien Rag n'avait pas fait grand-chose pour retrouver le gosse et que peut-être il n'était pas mécontent d'en être débarrassé. Un métis de Femme Rousse posait des problèmes délicats pour ceux qui voulaient s'en occuper. Il espérait que Miele veillerait à ce que son origine ne soit pas découverte par les gens de l'entourage du général. Ce dernier ne l'inquiétait pas trop. Il était si impressionné par l'enfant qu'il ne se soucierait pas qu'il ait du sang de Roux dans les veines si jamais il devait s'en rendre compte.

Toute la journée se passa dans l'attente d'un vapeur, chacun grelottant dans sa couchette. On réservait le reste d'électricité à la nursery et à la maintenance des installations. La *baba* arrivait dans



une combinaison isotherme pour servir le thé et les repas. Il ne fallait plus exiger d'elle les petits services habituels. La nourriture n'était pas très bien cuite, faute de courant, et c'était désormais du *chtchi*, un pot-au-feu dans lequel baignaient des petits morceaux de viande et des légumes. Au lieu de crème aigre, il y avait une sorte de beurre fondu assez rance, mais les autres voyageurs avalaient le tout sans se plaindre, avec de grandes rasades de thé à la vodka.

Lorsqu'il dut aller aux toilettes, le Gnome crut mourir de froid. Même durant la grande débâcle sur le front, il n'avait jamais rien enduré de tel. Le circuit d'eau commençait à geler et l'endroit était terriblement sale et empuanti. Lentement le train se transformait en une sorte de camp de concentration et, peu à peu, les voyageurs perdaient l'habitude d'aller et venir dans les couloirs. Jusqu'aux conversations qui se tarissaient, comme si les lèvres qui se gerçaient devenaient trop douloureuses pour prononcer des mots.

Dans la nuit, bien abrité sous ses couvertures et utilisant une minuscule lampe de poche, il situa Stanovoï Voksal sur une carte. Cette ville était encore très éloignée de la frontière.



## CHAPITRE V

L'enfant avait disparu depuis deux heures et Miele croyait devenir folle. Elle le cherchait dans la yourte et sur les quais avoisinants. Le général, dès qu'il apprit la nouvelle, demanda que tout le trafic cesse dans la station et que tous les employés de la Compagnie se mettent en quête de l'enfant. On diffusa des messages dans tous les recoins. Kapousta Voksal n'était pas une ville bien grande et n'abritait aucun quartier dangereux, mais aux confins vivaient les gens les plus pauvres dont on se méfiait toujours un peu, bien que la délinquance n'y fût pas plus élevée qu'ailleurs.

Ce fut un domestique du général qui trouva Jdrien sur les quais du marché, au sein d'une foule de cinquante personnes au moins. Mais ce n'était pas là le plus surprenant. Jdrien était assis et levait la tête vers la verrière et, juste à l'aplomb, la tribu de Roux qui travaillaient à gratter la glace sur le tunnel avait cessé son activité et s'était installée en rond. Les femmes, les hommes, les enfants étaient tous assis et penchaient leur tête entre leurs jambes pour fixer le petit garçon. Ce spectacle avait attiré les gens qui ne cessaient de regarder en haut puis en bas sans comprendre. L'enfant ne disait rien mais paraissait



fredonner une vague plainte. Mais c'était à peine audible et certainement insuffisant pour que là-haut, trente mètres au-dessus, les Hommes du Froid puissent entendre.

Le domestique, très excité par sa découverte et la perspective de la récompense promise, saisit l'enfant d'un coup, craignant que d'autres ne le fassent avant lui, et l'emporta en courant vers la yourte du général. Tout le long des quais qu'il empruntait se forma une haie silencieuse. Là-bas les Roux avaient cessé de former un cercle, venaient de reprendre leur travail et les habitués du marché échangeaient quelques commentaires sur ce qu'ils venaient de voir. Le mot de chaman commençait à circuler, prudemment, timidement. On savait que l'enfant était le protégé du général et on n'osait pas en parler de crainte de s'attirer sa colère.

Le domestique courut sans s'arrêter et déposa son précieux fardeau au pied du lit de son maître. L'enfant resta immobile mais sans marquer ni crainte ni arrogance.

— Où étais-tu ? Qui t'a laissé partir ? demanda doucement le général.

Miele, malgré les serviteurs, réussit à pénétrer dans la chambre et saisit Jdrien dans ses bras, se mit à sangloter.

— Je devrais te punir, dit le général, te faire donner du knout. Si tu es incapable de veiller sur lui, je formerai une suite d'hommes et de femmes qui le feront pour toi.

— Excellence, je vous en prie. Il a trompé ma surveillance alors que je prenais un bain. Je n'ai pas pu sortir sans vêtements.

— On l'a trouvé sur le marché, assis et les yeux levés vers les Roux. Pourquoi fait-il cela ? Déjà il y a eu quelque chose avec les Roux alors que vous étiez



dans votre wagon à distance de cette cité. Peux-tu m'expliquer ce mystère ?

— Non, Excellence, je ne sais rien, absolument rien. Mais l'enfant est attiré par tout ce qui nous paraît sans intérêt. Les animaux des fermes, par exemple, ou des étoffes...

Miele ne savait qu'inventer pour détourner les soupçons de Chekarine.

— Bon, emporte-le maintenant, je vais dormir. Mais n'oublie pas de le ramener vers le milieu de l'après-midi.

Dans le wagon ce fut l'explosion après la consternation. Si par malheur Jdrien avait disparu, c'en aurait été fini de la belle vie pour tous, la chaleur, la bonne nourriture, le repos prolongé. Tous commençaient d'apprécier la situation et n'avaient aucun scrupule de la devoir à un enfant de moins de deux ans, ce qui irritait Miele et à moindre titre Inis.

— Quelle chance, disait Tonguy qui avait encore grossi. Je nous voyais déjà entassés dans notre wagon à la remorque d'un train de choucroute en route pour je ne sais où. Je n'ai pas envie de connaître tout ce que nous avons déjà vécu. Ah non !

Miele alla avec l'enfant dans sa propre cabine et essaya de lui faire la morale. Avec tristesse, elle lui expliqua qu'il avait failli la rendre folle de douleur et qu'il ne devait pas paraître intéressé par les Roux installés sur la verrière.

— Tu dois t'efforcer de ne pas les regarder. Les gens vont se douter de quelque chose. S'ils te déshabillent et voient ta belle fourrure, nous serons perdus. Tu les connais. Ils iront t'exposer sur les glaces et tu y périras de froid. Tu n'as pas la résistance de ta mère, même si tu peux allégrement supporter quelques degrés en dessous de zéro.

Jdrien l'écoutait avec cet air grave qu'il prenait



lorsqu'il montrait son intérêt. Elle finit par le serrer contre sa poitrine en l'embrassant tendrement.

— Ne recommence jamais.

Mais il y eut un autre incident. Le lendemain matin une femme se présenta au wagon-théâtre. Elle tenait par la main un enfant de huit ans agité de tremblements nerveux et qui serrait les dents comme s'il souffrait terriblement. De la bave s'échappait de sa bouche molle. Elle expliqua aux comédiens que son fils souffrait d'une maladie congénitale. Il avait de grands frissons et parfois se roulait sur le sol en hurlant.

— Le petit chaman pourrait certainement apaiser sa souffrance et peut-être le guérir.

Les comédiens parurent fort ennuyés, sauf Margane qui resta un peu à l'écart avec un petit air rêveur.

— L'enfant est chez le général. Il ne va pas tarder. Sa mère adoptive prendra une décision, déclara Inis.

— Si jamais nous laissons Jdrien s'occuper de ce malheureux, nous en aurons fini avec la tranquillité, et le général sera furieux. Ce sera un défilé de tous les malades de la ville, vous comprenez ?

— Un instant, dit Margane. Si chaque malade donne dix tael ? Vous imaginez le joli tas en fin de journée ? Dix tael c'est très peu. Mais multiplié par trente ou quarante fois, c'est une très jolie somme.

— Tu deviens horrible, dit Inis.

— Oui, c'est vrai, dit Lallo avec indifférence. Ce n'est pas très moral.

Miele revint en tenant Jdrien par la main et ce dernier l'entraîna directement vers la mère et l'enfant qui se tenaient près du sas du wagon dans une attitude un peu craintive.

Le garçon était agité de tremblements et grimaçait



mais lorsque Jdrien l'eut regardé pendant deux minutes il commença de se calmer et cessa de baver. Sa mère se mit à rire nerveusement. Miele ne savait que dire, ni que faire, pressentait que cette histoire allait leur attirer bon nombre d'ennuis. Des gens du général regardaient ce qui se passait et allaient certainement lui rapporter la scène.

Lorsque la femme partit avec l'enfant, il paraissait en meilleur état et sa mère avait laissé douze œufs frais pour Jdrien.

Dans le wagon, ce fut presque une empoignade au sujet de ce qui venait de se passer et Miele dut intervenir avec force car ils faisaient tous, sauf Inis, des projets effarants sur l'avenir.

— On pourra faire la nique au général, louer un remorqueur qui nous emmènera ailleurs.

— Vous n'avez rien compris, dit-elle. Le général est le maître absolu de cette station. Il possède plus de pouvoirs que vous ne le pensez. Rien que pour aller chasser, il mobilise des dizaines de gens, occupe des voies, use de l'énergie. Tout à l'heure, quand nous recherchions Jdrien, il a ordonné la paralysie totale du trafic. Avez-vous déjà connu quelque chose de semblable chez nous ? Je vous le dis, Chekarine est un véritable despote et il est inutile de songer à le quitter. D'autre part je ne veux pas que Jdrien devienne une sorte de mage, de demi-dieu auquel on apportera des offrandes pour s'attirer ses faveurs, des guérisons miraculeuses.

— Tu oublies, fit sournoisement Margane, son origine. Si par malheur on devait l'apprendre ailleurs que dans notre petit groupe...

Les autres toussèrent faussement gênés en détournant la tête mais dans le fond ils paraissaient proches de Margane lorsqu'elle formulait cette menace indirecte.



— Il peut nous aider à survivre, continua la comédienne. Et tu le sais bien, Miele.

— Comment nous feras-tu sortir de ce pays ? questionna Miele ironique.

— Le général crèvera avant le retour du Gnome. On nous chassera.

— Pas si le gosse passe pour un petit chaman, intervint Tonguy. Si sa réputation devait devenir trop grande, nous ne serions plus les maîtres de son destin ni du nôtre, ne perdez pas cela de vue.

Miele comprit que plutôt que de les affronter avec rage et mépris, elle devait faire la part des choses.

— Tonguy parle d'or. L'enfant a des dons mais nous devons être prudents et le général n'est pas encore mort. Je suis certaine que le Gnome reviendra très vite.

— Qui peut le dire, murmura hypocritement Tonguy. Il a tant d'obstacles à affronter.

— Souhaites-tu qu'il ne revienne jamais ?

— L'ai-je dit ? Non. Mais nous ne sommes pas si mal ici et pour ma part la perspective de retourner en Transeuropéenne n'est pas aussi réjouissante que vous pourriez le penser. Qu'aurai-je là-bas ? Il me faudra courir les engagements, supplier, et n'oubliez pas que l'Armée, la Sécurité, nous feront la vie dure, nous forceront à de longs interrogatoires. Que croyez-vous ? Qu'on nous attend pour nous porter en triomphe ?

Ils finirent par quitter le wagon mais un serviteur arriva qui convoquait Miele et l'enfant.

— Cette fois ce sera encore plus dur qu'hier lorsque Jdrien a fait sa fugue.

En proie à une colère froide, le Seigneur de la Guerre était encore plus impressionnant. Il foudroya Miele du regard :

— Je ne veux pas que le reste de la population



bénéficie des soins de l'enfant... Je suis le seul maître de cette cité à décider ce qu'il convient de faire. D'ailleurs Jdrien va désormais habiter ici.

— Je vous en prie, ne m'en séparez pas.

— Tu retourneras au wagon et je déciderai dans quelques jours ce qu'il convient de faire. Tu es peut-être sotte et cupide pour avoir accepté les présents de cette femme. Tous les miséreux de Kapousta Voksal vont défiler devant votre wagon.

— Cela s'est fait à mon insu.

— L'enfant n'est fait que pour me guérir moi... J'ai déjà éloigné le Gnome, tu ne penses pas que c'est pour que les autres en profitent ?

Miele fut bouleversée par cet aveu. Ainsi le Gnome s'était-il fait rouler dans la farine par ce despote rusé. Il aurait dû y songer.

— Il sortira de la Concession Sibérienne, pour ça, oui, mais jamais, jamais, tu m'entends, il ne pourra y retourner. On le guettera dans tous les points qu'il croira sûrs. On le repoussera ou on l'abattra comme espion.

— Sans les médicaments...

— Je ne crois pas à ces médicaments étrangers. Seul Jdrien peut me guérir puisqu'il soulage la douleur.

— Seulement ça. Il soulage, Excellence...

— Et puis ? Je peux vivre des années pourvu que je ne souffre pas.

Elle fut sur le point de tomber à genoux.

— Il faut que je reste auprès de lui, que je le soigne. C'est absolument nécessaire.

— Le Gnome avait déjà trop d'emprise sur lui et tu crois pouvoir le remplacer. Désormais Jdrien ne sera qu'à mon seul service. Il aura le meilleur de tout, pourra choisir en toute liberté. Je saurai l'aimer autant que toi et il y a des femmes qui



saurent le soigner. Tu vas rentrer dans ton wagon et sois heureuse que je ne vous envoie pas dans une des fermes-igloos à l'extrémité du pays. On y a besoin de gens solides pour y cultiver les choux que nous vendons sous forme de choucroute.

Miele tomba à genoux, faisant fi de sa dignité et du ridicule.

— Excellence, je ne veux pas que vous nous sépariez... Je vous en supplie...

Mais rien n'y fit et elle se retrouva, éperdue et en larmes, dans le wagon au milieu des autres bateleurs consternés.

— Vous avez failli terminer votre vie dans une ferme-igloo, leur dit-elle pour qu'à leur tour ils connaissent l'inquiétude.

Dans la nuit, alors qu'elle cherchait en vain le sommeil, on vint frapper au sas du wagon. Il y avait là un serviteur et le médecin du général qui souriait avec une certaine gêne.

— Venez.

— Que se passe-t-il ?

— Depuis votre départ l'enfant refuse de manger, de se coucher et surtout de soulager le général qui souffre d'une façon terrible.

— Je viens.

Elle s'habilla avec un sourire tremblant. Ce merveilleux Jdrien qui comprenait parfaitement tout et qui avait trouvé, seul, le moyen de décriper la situation. Le général se tordait sur un lit de douleur parce que l'enfant boudait tranquillement dans son coin.

— Vous savez, chuchota-t-elle au médecin en se dirigeant vers la yourte, que le Gnome est tombé dans un piège. Il ne reviendra jamais avec les médicaments.

— Je m'en doutais. Le général appartient à une



ethnie issue du chamanisme. Il croit plus au surnaturel qu'aux remèdes efficaces.

Miele trouva Jdrien dans une petite pièce, assis sur le plancher, les mains sur ses genoux. Il sourit lorsqu'il la vit entrer.

— Maintenant, dit-elle, nous allons chez le général. Tu dois lui ôter la douleur pour qu'il puisse dormir.

Elle le prit par la main et alla dans la chambre de l'officier. Il y régnait une odeur horrible de pourriture. On appliquait des morceaux de glace sur ses moignons et le médecin était en train de l'ausculter. Il était nu sur son lit et ressemblait à une grosse chenille de jadis. Miele fut choquée par cette nudité d'homme mutilé mais Jdrien ne parut même pas étonné. Il s'approcha du lit et prit la main énorme du général.

— Ah, fit ce dernier, tu es revenu, petit.

Miele restait dans l'ombre et le docteur la rejoignit, se pencha vers elle :

— Je lui avais pourtant fait deux piqûres d'un analgésique puissant à une demi-heure d'intervalle, mais rien n'y faisait. Je crois que la fin est plus proche que nous ne le pensions.

Le visage de la jeune femme se creusa et marqua son effroi. Si le général mourait, ils seraient renvoyés, pire, envoyés dans une ferme-igloo. A moins de profiter de la terrible pagaïe qui suivrait le décès. Les fils issus de femmes différentes se livreraient à une guerre sans merci.

— Qu'allons-nous devenir ? murmura-t-elle.

— Nous pouvons tous nous poser la question, répondit le médecin soucieux. Les fils sont des loups. Ils ne sont pas partis à la guerre à cause de cette éventualité. De toute façon les hommes de ce pays n'y vont qu'en tant que volontaires. La Sibé-



rienne est un réservoir d'hommes. Ce qui manque, c'est le matériel et surtout l'énergie. Cette semaine sera la semaine sans électricité et, heureusement que notre centrale est autonome, sinon nous crèverions de froid.

— Je vais pouvoir rester près de l'enfant, dit-elle.

— J'en profiterai pour l'examiner. Son don me fascine et je voudrais savoir si son anatomie est vraiment identique à la nôtre.

Une nouvelle raison de trembler ? Pourrait-elle longtemps éviter cette consultation ?

Dans le fond de la chambre, le malade s'apaisait et une infirmière le recouvrait avec douceur d'une couverture. Mais l'odeur terrible de pourriture stagnait et les blocs de glace achevaient de fondre sur les moignons pour essayer d'arrêter l'inflammation.

Cette nuit-là elle dormit en serrant Jdrien sur ses seins et cette présence lui redonna de l'espoir et lui procura un sommeil très profond. Elle se réveilla reposée et pleine de désir de vivre et de triompher de tous les obstacles. Elle baigna Jdrien en s'enfermant discrètement, l'habilla comme un enfant du pays avec des vêtements molletonnés et brodés. Il était magnifique et sa chevelure ne cessait de pousser. Il était beau et elle ne se lassait pas de le contempler, avec même un trouble presque amoureux, imaginait fugacement et avec un peu de gêne qu'il serait un homme splendide, qu'elle aurait aimé avoir un âge moins grand au moment de sa maturité sexuelle. Lorsqu'elle baisait son ventre en le séchant elle éprouvait une sensualité dont elle ne pouvait se défendre entièrement.

Elle le conduisit auprès du général qui paraissait en meilleur état et qui déjeunait plantureusement. Il découpa lui-même avec son couteau de chasse de



petites aiguillettes d'un volatile inconnu dont il gava l'enfant :

— C'est du pigeon. On les élève spécialement pour moi dans de toutes petites cages où ils engrais-sent parce qu'ils ne peuvent plus bouger.

Il claqua des mains, demanda qu'on apporte du vin sucré pour Jdrien. C'était un vin à faible teneur d'alcool mais très agréable. Il lui en versa deux doigts et les lui fit boire :

— Tu deviendras grand et fort et j'aimerais te voir grandir encore quinze ans.

Il agita sa main :

— Va t'amuser maintenant. Si tu veux sortir avec la draisine attelée à quatre chevaux, tu n'as qu'à dire à Miele qu'elle l'exige.

Mais ce jour-là elle préféra se promener avec lui dans la petite cité. Il lui obéit en ce sens que pas une fois il ne leva la tête vers la verrière, mais Miele se rendit compte que les Roux les suivaient là-haut sur les plaques transparentes qui claquaient lorsqu'elles étaient dessoudées. Toute l'armature en fer vibrait parfois lorsque la tribu entière se déplaçait pour ne pas les perdre de vue. Pour l'instant personne n'y faisait attention mais c'était très gênant. Peut-être devrait-elle renoncer à ces promenades.

L'usine à choucroute se trouvait sur leur parcours mais son odeur était vraiment intolérable. On chargeait des barils sur des wagons, des boîtes de conserve de toutes les tailles.

Sur les quais de la traction il n'y avait guère de trafic, une dizaine de convois par jour et le personnel ferroviaire se réduisait à une demi-douzaine de personnes. C'était une bourgade qui vivait à l'écart d'un grand réseau et où, chose très curieuse, le chef de station n'était pas le personnage le plus impor-



tant. Il n'avait qu'une fonction précise, s'occuper du trafic sans intervenir dans la vie de la cité.

Dans une boutique elle acheta un grand châle en dentelles qu'on lui assura avoir été entièrement fait à la main par une *babouchka* de quatre-vingt-dix ans. Et puis soudain la vendeuse un peu nerveuse leur proposa de boire le thé dans son arrière-boutique.

— J'ai des gâteaux que je fais moi-même, dit-elle, vous allez voir.

Le wagon-boutique était très vieux, très délabré, certainement incapable de rouler au-delà de quelques kilomètres. Les Compagnies exigeaient que chaque maison, chaque immeuble, chaque construction soit en état de rouler dans les délais les plus brefs. Mais dans un endroit aussi reculé cette disposition paraissait peu observée et les roues devaient être soudées aux rails par la rouille. Miele savait que certaines villes, notamment en Transeuropéenne, avaient été déportées du jour au lendemain sur des milliers de kilomètres et c'était un spectacle désolant que de voir ces fausses maisons, arrachées à la continuité d'un ensemble, rouler dans le désert glacé avec leurs fausses façades de pierres, leur faux crépi, leurs faux colombages.

— Tenez, asseyez-vous.

Elle disposait un napperon en dentelles, et un samovar en cuivre, une pièce rare, sauvée de la Grande Panique, qui devait valoir une fortune.

— Je crois que c'est un aïeul qui a fui devant l'invasion des glaces en tenant d'une main son samovar et de l'autre une machine à coudre à main. Il a pu se réinstaller ensuite comme tailleur. Ces deux objets valaient une fortune à cette époque où les gens avaient tout perdu.

Elle prépara le thé avec de petits gestes précis et



un sourire un peu trop obséquieux. Soudain Miele regretta d'avoir accepté aussi facilement cette invitation, mais dans la yourte du général elle ne supportait pas l'absence de relations sociales. Ici c'était une vie paisible, une ambiance comme on pouvait en trouver jadis et qu'elle aimait lire dans certains vieux romans. On pouvait oublier les rails, les trains, la glace, les contraintes d'une vie effroyable que trois siècles ou presque n'avaient pu vraiment rendre acceptable.

Au mur il y avait des imitations d'icônes, avec des saints, un visage de femme. Jdrien alla les regarder et parut perplexe. Alors la marchande lui expliqua qu'il s'agissait de la Vierge Marie, des apôtres, et que le Christ était là-bas sur cette croix en faux bois. Miele se sentait de plus en plus mal à son aise.

— J'appartiens encore à la religion, confessa cette femme. Ici c'est difficile puisque la Compagnie interdit toutes les religions. Mais qu'importe ! Nous sommes une dizaine de Néo-Catholiques.

— Vraiment ? Et vous vous confiez à moi ? dit Miele avec surprise. Je pourrais vous trahir.

— Je ne pense pas, dit cette femme avec un sourire un peu trop appuyé, non je ne pense pas. Il y a longtemps que j'espérais votre visite mais je ne voulais pas attirer l'attention sur moi en la provoquant.

— Je ne suis pas Néo-Catholique, je ne crois en rien, dit Miele agacée.

— Comme c'est triste. Vous savez nous vous connaissons. Il y a à travers la Compagnie tout un réseau de bonnes volontés. Vous apparteniez au Cabaret Miki et vous vous y produisiez dans des numéros très spéciaux.

Elle rougit violemment et Miele regarda en direc-



tion de la porte. Elle ne comprenait pas ce que lui voulait cette femme.

— Nous aurions besoin d'un peu de gloire. Oui, c'est cela, un peu de gloire, du moins une certaine réputation... J'ai appris que votre enfant pouvait réaliser... C'est peut-être un bien grand mot... On parle de miracle, mais je pense qu'il doit avoir un don, sinon le général, Son Excellence, pardonnez-moi, ne le conserverait pas jalousement auprès de lui comme il le fait. C'est un homme autoritaire qui n'a jamais songé aux autres. La vie ici n'est pas facile et nous sommes quelques-uns à nous consacrer à la nouvelle religion qui nous apporte l'espérance, la foi, la charité et la volonté de considérer que ces épreuves finiront un jour. Nous devons avoir très prochainement une réunion d'initiation, avec deux baptêmes et un cours de catéchèse. Nous pensions réunir au moins vingt-cinq personnes mais parmi elles une bonne moitié sont très sceptiques vis-à-vis de notre religion et je pense que vous pourriez... L'une d'elles par exemple souffre d'une maladie aux deux yeux. Cela lui donne de très violents maux de tête.

— Je vois, dit Miele qui rassemblait ses affaires pour s'enfuir au plus vite.

Cette boutique lui faisait l'effet d'un piège sournois et cette femme ne pouvait être aussi bonne que le demandait sa foi nouvelle.

— Vous partez, mais je n'ai pas fini ! s'exclama la marchande avec un dépit furieux.

— Cet enfant n'est pas un futur saint ou un petit chaman ou je ne sais quoi. Nous n'avons plus rien à faire chez vous. Merci pour le thé et les gâteaux.

— Un instant, vous ne pouvez pas partir ainsi sans savoir la suite. Je vous l'ai dit, nous vous connaissons. L'information circule vite dans notre



milieu malgré les difficultés et notre isolement. Cet enfant n'est peut-être ni un saint ni un sorcier, mais vous ne pouvez nier qu'il soit né d'une démonsse, c'est-à-dire d'une Femme Rousse.



## CHAPITRE VI

Au bout de deux jours, un vapeur était venu remorquer leur train jusqu'à Stanovoï Voksal. Le Poiezd 117 n'était plus qu'un bloc de glace et dans la station il fallut débloquer les portes des sas avec des chalumeaux. On débarqua les cadavres de quatre personnes mortes de froid. On leur rendit les honneurs et un sous-chef de station proclama devant les voyageurs claquant de froid que les victimes étaient mortes pour la victoire de la Compagnie sur les envahisseurs occidentaux, que leurs noms figureraient sur la liste des héros. Ce fut assez long, assez pompeux. Un orchestre joua quelques marches guerrières et enfin chacun put se précipiter vers l'immense buffet où on leur servit des boissons chaudes et de la nourriture fumante. Le Gnome, installé à un comptoir, dévora comme un ogre. Il n'avait jamais eu aussi faim de sa vie. A la fin les cuisines du train ne fonctionnaient plus et la nourriture gelée ne pouvait plus être consommée. De plus elle glaçait l'intérieur du corps.

Il apprit ensuite que l'express 117 ne repartirait pas à la fin de la semaine sans électricité, mais qu'il y avait un train de marchandises avec deux wagons de voyageurs qui quittaient Stanovoï Voksal le lende-



main matin, peut-être même dans la nuit. Il acheta une couchette un prix ahurissant, transporta son bagage jusqu'à un quai lointain puisque aucun service public ne fonctionnait. Pas plus les tramways que les draisines. Il coupa à travers les voies, des centaines et des centaines de rails. La ville avait été construite en forme de roue. Un grand tunnel transparent en formait le plus grand cercle et d'autres tunnels figurant les rayons partaient du centre, le moyeu, une coupole surélevée qui servait de tour de contrôle, non seulement pour le trafic mais pour l'administration de la grande cité qui devait compter près de quatre cent mille habitants. C'était la plus forte concentration de Sibériens que le Gnome ait jamais vue sur cette Concession.

Lorsqu'il aperçut le train en question, il s'immobilisa de stupeur. Une cinquantaine de wagons-plates-formes s'alignaient en face de lui, surchargés de charbon. On avait arrosé celui-ci d'eau et la marchandise était déjà immobilisée par une couche de glace transparente. Au milieu il y avait les deux wagons de voyageurs, mais d'un modèle ahurissant. C'étaient deux anciens wagons-citernes dans lesquels on avait pratiqué quelques ouvertures. Sur chacun dépassait le tuyau d'un poêle qui fumait. Il y avait déjà une file d'attente devant chaque issue, et il constata que ce n'étaient pas des sas mais de simples portes.

— Si vous voulez une place près du poêle central il faut les aligner, lui dit son voisin, un Australasien à la peau couleur de safran. On peut aussi s'installer sur le poêle, mais c'est hors de prix.

Il paya tout ce qu'on lui demandait et se trouva dans une sorte de niche directement au-dessus du poêle. Il y faisait chaud, très chaud même et il peut enfin quitter sa fourrure après huit jours de port



constant. Le poêle était construit en pierres réfractaires et on l'alimentait en bois. Il servait aussi à faire la cuisine. Une *baba* rougeaude et dépeignée faisait frire de la viande, griller des sortes de brochettes.

Lorsqu'il sut qu'elles étaient à la couenne de renne, il les refusa et prit une sorte de ragoût au soja et à la viande. Il s'endormit dans l'étuve de sa niche mais se sentait capable de supporter une chaleur encore plus forte. Le train démarra en pleine nuit et sans prévenir. Mais en Transeuropéenne c'était souvent la même chose et il pensait qu'avec la guerre la situation avait dû encore se dégrader. La vie ne devait pas y être plus agréable qu'ici.

Le train de marchandises se traîna durant des jours. Parfois il donnait même l'impression de remonter vers le nord, puis de rouler vers l'ouest ou l'est. Il suivait des sortes de spirales, s'arrêtait dans des stations minuscules pour des heures, repartait sans qu'aucun signal n'ait été donné.

— Tous les réseaux sont dans un état épouvantable, lui disaient ses voisins de couchette. L'électricité n'arrive même plus dans certains endroits, faute de matériel et faute de techniciens pour réparer. Il y a des courts-circuits un peu partout. Mais en Australasienne c'est à peu près la même chose. Le Nord est sous l'influence sibérienne et le Sud sous celle des Panaméricains ce qui n'arrange rien. Vous verrez, c'est encore pire qu'ici et pourtant nous ne sommes pas en guerre, nous.

— Les Panaméricains nous pillent. Ils nous fournissent des marchandises de piètre valeur et nous prennent notre énergie, nos matières premières. Nous avons la plus importante colonie de phoques terrestres dans le Sud. Nous avons commis l'erreur de leur donner une base là-bas et ils en tuent des



milliers par jour. Ils ont construit des circuits ferroviaires qui encerclent les animaux dans des réserves où ils les abattent systématiquement. Avec l'huile obtenue ils négocient des marchés fructueux avec les Africaniens. Leur besoin d'énergie devient monstrueux.

— Surtout depuis qu'ils ont entrepris la construction de leur métro intercontinental, sous la glace. Un métro qui aura près de cinq mille kilomètres de long.

— Mais ce n'est pas tout. Ils ont un autre projet encore plus fabuleux, réunir le pôle Nord et le pôle Sud sous la glace, en installant les réseaux sur l'ancien sol de la planète. Ce sera comme une vertèbre d'où s'élanceront d'autres voies souterraines qui rejoindront les anciens centres miniers, industriels... Une folie...

Ses interlocuteurs baissèrent la voix pour lui donner d'autres précisions. On disait dans les autres Concessions que l'énergie nécessaire serait énorme, représenterait les deux tiers ou les trois quarts de la production mondiale actuelle.

— Que nous arrivera-t-il à nous autres, je vous le demande ? Nous allons périr de froid et seuls les nantis s'en tireront une fois de plus.

— C'est une des actionnaires de la Panaméricaine qui dirige ces projets fantastiques. Une grosse femme qui a des diamants incrustés dans les dents et dans les doigts. Et elle a trouvé un ingénieur qui est devenu son âme damnée. Un glaciologue qui lui est entièrement dévoué.

Durant son séjour dans la Compagnie Australasienne, le Gnome devait entendre parler à plusieurs reprises de ce projet, jusqu'au jour où sur un journal il découvrit la photographie de l'ingénieur glaciologue en question.



Le passage de la frontière se compliqua si bien que le train charbonnier repartit sans les deux wagons de voyageurs que l'on fouilla de fond en comble. Les miliciens firent même éteindre les poêles pour fouiller les cendres et ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient, d'anciens bijoux provenant d'un musée d'autrefois qui avait été pillé par des aventuriers. Les bijoux étaient cachés dans le ciment réfractaire si bien que les deux wagons purent repartir, après arrestation du personnel de cuisine, mais sans chauffage. Mais de l'autre côté de la frontière, le Gnome et ses compagnons purent louer un loco-car de fabrication américaine, déjà ancien mais confortable et bien chauffé. On avait dit au Gnome qu'il trouverait des médicaments dans la prochaine cité : China Voksal.

L'Australasienne était une fédération d'une douzaine de petites Compagnies ferroviaires aux motivations très diverses. On y trouvait trois sociétés anonymes avec des actionnaires qui recevaient des dividendes et veillaient à ce que leurs intérêts soient sauvegardés. Quatre coopératives de travailleurs du rail qui exploitaient leurs réseaux selon des normes précises de rentabilité, mais où chaque habitant dépendait étroitement du conseil d'administration. Deux autres petites sociétés appartenaient l'une à une famille depuis dix générations, l'autre à un seul personnage que l'on appelait le Mikado. D'ailleurs ses trains portaient une marque spéciale, un M et un K. Les autres compagnies étaient elles-mêmes des fédérations d'une nuée de petites sociétés dont la plus pauvre ne possédait que quelques kilomètres de rails et la plus riche des milliers.

L'Australasienne régnait mais ne gouvernait pas, si bien que la plus grande fantaisie sévissait un peu partout et principalement dans les horaires.



China Voksal subissait l'influence sibérienne. Elle appartenait à une coopérative ferroviaire qui utilisait du matériel sibérien, des conseillers sibériens mais qui réussissait à dominer sinon toute l'économie mais du moins la distribution de chaleur et de nourriture. Il faisait moyennement chaud sous sa verrière, incroyable mélange de modernisme et d'archaïsme, on y trouvait une nourriture quelconque et sans attrait. Mais par contre il lui fut au début impossible d'obtenir les médicaments dans les pharmacies de la Compagnie et il finit par apprendre qu'il existait un marché parallèle pour n'importe quelles denrées. Marché qui était souvent alimenté par la Compagnie du Mikado qui, sans scrupules, faisait argent de tout.

On lui proposa n'importe quoi. Des prostitués des deux sexes et même des Roux, une cargaison de pétrole ou un appareil dentaire. Et même on lui donna des tuyaux pour racheter une petite Compagnie ferroviaire du Sud-Est qui menaçait de tomber en faillite. Elle était à vendre pour un prix symbolique à condition d'être assez sûr de soi pour rembourser les dettes en cinq ans. Cette proposition fit rêver le Gnome. Il aurait aimé prendre ce risque, s'installer dans cette région avec Miele et Jdrien. Il était certain qu'il aurait des idées révolutionnaires pour que ses trains soient rapidement préférés par les voyageurs. Quand il était seul, il se prenait à rêver d'un avenir sillonné de rails à perte de vue.

Un jour il découvrit la photographie de Lien Rag sur un journal édité par la Coopérative ferroviaire. Un journal très satirique. On décorait Lien Rag du titre d'Empereur des Glaces, de Titan du Subglaciaire. Mais l'article était d'une virulence incroyable. Le Gnome ne comprenait pas comment le père de Jdrien, qui d'après Yeuse était sur le point de mourir



lorsqu'elle avait fui avec l'enfant, pouvait se retrouver moins d'une année plus tard aux plus hauts sommets de la réussite et des honneurs. Une très grande amertume l'envahit. Pendant que Yeuse risquait sa vie pour protéger Jdrien, le père de ce dernier, oubliant ses vieilles options humanitaires, prenait du service chez les plus dangereux des ennemis de l'humanité. Le Gnome haïssait la société panaméricaine et ne comprenait pas comment Lien Rag avait pu se laisser gangrener à ce point. Il faillit froisser le journal, le jeter avec colère mais il préféra découper l'article et le cacher dans sa ceinture spéciale avec ses pièces d'or. Mais peu à peu il sentit une sorte de soulagement l'envahir. Désormais il avait une excellente raison pour ne pas rendre l'enfant au glaciologue. Ce dernier s'était désintéressé de lui, pire avait pactisé avec ses anciens ennemis. Donc il ne se sentait plus lié par sa promesse à Yeuse de remettre un jour Jdrien entre les bras de son géniteur. Cette pensée lui redonna tout son courage et désormais on put voir ce nain vêtu d'une fourrure très belle arpenter les quais les plus excentriques, les plus dangereux de China Voksal, là où vivaient les marginaux les plus étranges, les plus fous, les plus inquiétants quelquefois. Avec surprise il y découvrit des métis de Roux en grand nombre. Personne n'y faisait attention sauf pour cracher quelquefois dans leur direction ou montrer le poing.

Son premier métis de Roux lui apparut à la sortie d'un bar. Il était torse nu, vêtu d'un simple short. De son origine rousse il gardait un pelage jaunâtre sur le torse et les jambes. Il était sale, couvert de croûtes et rongé par l'alcoolisme. Mais il y en avait d'autres magnifiques, des femmes d'une beauté extraordinaire qui racolaient les passants à moitié dénudées.



Il fut fasciné par l'une d'elles qui cachait en partie ses seins ronds et fermes sous une douce fourrure rougeâtre aux reflets de feu. Un instant en souvenir de Jdrien il hésita puis s'approcha d'elle. Elle le toisa avec un air moqueur mais lorsqu'il fit apparaître comme par magie une pièce d'or entre ses mains épaisses, elle cessa de le narguer.

— Viens, dit-elle en pénétrant dans un compartiment d'un wagon très haut sur roues. (Elle tira les rideaux, alluma l'électricité et commença d'ôter la jupe fendue qui cachait le bas de son corps. Le Gnome jura soudain en découvrant le pénis tout à fait normal de cette fausse femme et sortit humilié.)

Un soir enfin il eut rendez-vous avec un gros trafiquant qui détenait des stocks de médicaments de toutes les origines, même des médicaments magiques venus d'Africana, même des onguents, des baumes anciens conservés dans la glace et qui se vendaient encore plus cher que des antiquités.

— Comment puis-je être certain que ces boîtes contiennent vraiment ce que je cherche ? Je n'ai pas confiance.

— J'ai ma réputation, lui dit le trafiquant qui avait l'allure d'un Panaméricain du Nord. Les médicaments pour la gangrène sont les plus demandés et je réalise quarante pour cent de mon chiffre d'affaires avec eux. Il n'y a aucune raison pour que je trompe ma clientèle. Ça se saurait très vite et il y aurait des dizaines de couteaux qui m'attendraient au coin des quais. Je ne prends jamais de risque.

Le Gnome en acheta quatre fois plus que nécessaire et emporta le tout à sa chambre d'hôtel, un petit établissement qui comportait trois étages de wagons entassés les uns sur les autres, confortables mais chers.

Dès lors il lui fallut réfléchir à son retour. Il avait



longuement discuté avec les uns et avec les autres et en avait retiré une certitude. Il était déjà très difficile de sortir de la Concession sibérienne, mais y rentrer était encore plus compliqué.

— Si vous n'avez pas une raison valable, surtout une raison économique, vous n'avez aucune chance. Même avec vos deux passeports.

Le général n'avait quand même pas pu le tromper. Il avait besoin de ces médicaments. Il fallait qu'en moins d'une semaine il soit à son chevet pour que commence le traitement, sinon le Seigneur de la Guerre était irrémédiablement condamné à mourir.

Il pouvait acheter un stock de marchandises rares en Sibérienne et obtenir ainsi un visa, mais c'était risqué. Il aurait dû engager toutes ses pièces d'or pour obtenir ce droit de passage. Par exemple du matériel électronique que l'on pouvait transporter dans une grosse caisse simplement et qui en Sibérienne décuplerait de prix.

Il y avait les passages clandestins, mais ils étaient assez rares, et le fait d'exilés qui voulaient retourner auprès de leur famille après des années de séparation. Les tarifs étaient énormes et les risques élevés.

Le contrôleur de la Compagnie Mikado, les agents de cette société privée passaient pour les plus vénaux, accepta de le cacher dans un recoin sous une couchette. Il y passa près de douze heures mais alors que le train était immobilisé dans une petite station frontalière, l'une de celles recommandées par le général pour son retour, il entendit un hennissement de cheval et peu après il était extirpé de son repaire par les miliciens, interrogé pendant des heures avant d'être expulsé vers l'Australasienne. Il avait dépensé dix pièces d'or en vain et dut attendre trois jours une autre occasion. Sur la liste fournie par Chekarine, il restait encore quatre postes frontières « sûrs ». Il



prit le train pour l'ouest durant une journée entière et à l'aide d'une combinaison isotherme essaya de se cacher dans un chargement de sacs de blés. Le wagon était chauffé pour préserver les grains. Le Gnome avait en outre sa fourrure sur lui. Et le même scénario se renouvela. Comme la première fois il y eut un hennissement de cheval et les miliciens firent décharger les sacs sur les quais. Il finit par se rendre avec le maximum de dignité. On le menaça de l'interner pour le reste de ses jours s'il récidivait et on l'embarqua dans un omnibus qui passait la frontière.

Il retourna à China Voksal pour réfléchir et essayer de trouver autre chose. Il ne restait plus que trois endroits certifiés sans danger par le général Chekarine. Le Gnome était certain que ces trois points seraient étroitement surveillés. Mais il y avait autre chose qui le tracassait. Le hennissement de cheval chaque fois que les miliciens prenaient l'idée de fouiller le train.



## CHAPITRE VII

Ni les détenues ni les gardiennes ne savaient pourquoi depuis bientôt quatre jours le train-bagne roulait vers l'est sans discontinuer, ne s'arrêtant que pour quelques instants dans des stations perdues du grand nord-est.

— A ce train-là, disait Ligath avec humour, nous serons bientôt sur la banquise.

Ligath travaillait avec Yeuse à la machine à coudre. A tour de rôle l'une la faisait tourner et l'autre piquait. Elles changeaient toutes les heures, bien que la surveillante Kapo exigeât que ce soit toutes les deux heures, mais Yeuse lui avait fait remarquer que la fatigue étant moins grande le rendement s'améliorait et c'était un argument irrésistible. La jeune actrice de cabaret avait découvert une vérité première : le train-bagne était une usine avant d'être un lieu de détention. Il s'agissait de fournir des vêtements de fourrures en grand nombre, lesquels étaient destinés à l'exportation.

— Vous fabriquez la monnaie de notre victoire, leur répétait-on. Avec ces pelisses, ces manteaux, ces toques, nous achetons des armes, des unités blindées pour nos vaillants soldats qui maintiennent le flot des envahisseurs sur le front occidental.



Curieusement, les Sibériens affirmaient toujours rester sur la défensive, ne jamais attaquer, vouloir préserver uniquement les limites de la Concession. Or la jeune femme avait été faite prisonnière lors d'une attaque victorieuse qui avait enfoncé le front transeuropéen sur des dizaines de kilomètres.

Ligath était d'origine sibérienne mais du Sud-Ouest et avait plus le type européen qu'asiatique. Elle avait fini par avouer à Yeuse la raison de sa condamnation :

— J'appartiens à une secte.

— Les Néo-Catholiques ?

— Non, les Rénovateurs du Soleil. Mais ce n'est pas une secte. Ça, c'est l'accusation qui le dit. Je suis une scientifique, physicienne spécialisée dans les fluides et je sais qu'il serait possible de dissiper la couche de poussière qui entoure notre globe depuis que la Lune, notre ancien satellite, a explosé. Il suffirait de consacrer aux recherches le dixième de l'énergie produite dans le monde pour dévoiler progressivement le Soleil.

— Mais la glace fondrait, fit Yeuse effrayée. Tu te rends compte ?

— Une fusion progressive, sur des dizaines d'années. Nous devrions maîtriser nos travaux, mais personne ne veut en entendre parler. La glace est devenue notre seconde nature, et les Compagnies ne veulent pas que le statu quo soit modifié, sinon sur quoi feraient-elles reposer leurs réseaux ? Sur de la boue ?

— L'évaporation provoquera des brouillards si épais que le Soleil sera caché à nouveau.

— On peut résoudre ce problème également.

— A combien es-tu condamnée ?

— Vingt ans, avec possibilité de prolongation. Nous sommes considérés comme de dangereux ter-



roristes parce que nous étudions les couches de poussières lunaires, les ultra-sons et les bombes à implosion. Si l'on faisait exploser une bombe pareille à des milliers de kilomètres, il y aurait, par phénomène d'aspiration d'électricité statique, une ruée de poussières vers le lieu de l'implosion. Mais nous ne maîtrisons pas encore ces techniques.

Le plus étrange était que Ligath continuait de travailler sur des notes accumulées depuis sa détention. Elle utilisait des bouts de papier, de tissu, n'importe quoi, même le dessous de sa couchette dans la cellule qu'elle partageait avec Yeuse et deux autres femmes. C'était elle qui, lorsque Yeuse était arrivée, l'avait aidée à se défendre contre l'agression sexuelle des deux autres, qui voulaient la violer avec le manche d'un poinçon servant à percer le cuir synthétique. Depuis elles étaient toujours ensemble et Yeuse, de tempérament plus sensuel, regrettait quelquefois que Ligath ne soit qu'une intellectuelle pure.

Un matin elles découvrirent que le réseau s'était encore réduit et à certains signes, Ligath put affirmer qu'elles roulaient sur la banquise.

— Mais inutile d'en parler, sinon ce sera l'affolement. Il y a eu tellement d'accidents ces dernières années. On parle de trains entiers engloutis dans l'ancien détroit de Behring, mais peut-être que ce n'est qu'une légende. De toute façon, l'épaisseur des glaces dans cette zone n'est pas très importante.

— Mais nous allons vers la frontière avec la Panaméricaine ?

— Il semble que oui.

— Pour quelles raisons ?

La surveillante s'approcha et elles s'appliquèrent à coudre une pelisse. Depuis quelques jours le rythme



du travail avait augmenté d'une heure le matin et d'une autre heure après le repas du soir.

— Nous avons une commande de mille pièces. Et si ça fait le contentement de nos acheteurs, nous aurons une commande encore plus fantastique. Mais vous recevrez des machines plus perfectionnées dans ce cas.

Lorsqu'elle fut certaine que la surveillante ne pouvait l'entendre, Yeuse murmura :

— L'acheteur ne serait pas panaméricain par exemple ? Nous irions à la frontière sur la banquise pour lui montrer notre production ?

— C'est possible.

Ce même jour le train-bagne dut stopper pendant des heures pour laisser passer un grand troupeau de baleines terrestres qui rampaient en direction du sud. Il y avait aussi une horde de tigres des mers qui les harcelaient ainsi que des orques d'une cruauté constante. Des baleineaux étaient dévorés vivants tandis qu'ils essayaient de se réfugier auprès des mères.

— Parfois elles creusent un trou, rejoignent la mer et naviguent ainsi sous la glace, mais vient un moment où elles doivent faire surface.

— Peut-être forent-elles des trous juste sous les réseaux, ce qui explique les catastrophes, dit Yeuse.

Les détenues commençaient de s'agiter en découvrant que leur train roulait sur la banquise et il fallut que les surveillantes en frappent quelques-unes avec férocité pour ramener le calme. C'était la première fois que Yeuse assistait à une scène aussi barbare depuis son arrestation. Les gardiennes paraissaient vraiment y prendre une grande satisfaction. Depuis que le train-bagne devait produire des marchandises pour l'exportation, elles devaient se sentir frustrées.



Elles ne pouvaient obtenir du rendement qu'au prix de concessions et de traitements plus humains.

Mais le silence revint, l'angoisse demeura et le travail fut perturbé. Le moindre mouvement suspect, le moindre bruit insolite ne pouvaient provenir que de fissures dans la glace, et chacune se tenait prête à périr noyée dans les profondeurs glauques du détroit.

— Jamais l'homme n'a autant craint l'eau que depuis que celle-ci est gelée, fit remarquer Ligath. Les gens répugnent à se laver, à fréquenter les piscines quand il en existe. Est-ce la même chose chez toi ?

— Oui, je crois.

A bord du train-bagne, les détenus n'avaient droit qu'à une douche toutes les trois semaines et, parfois, pour des raisons d'économie d'énergie, la séance était même supprimée. Yeuse se sentait très sale, avait l'impression de sentir mauvais, d'autant plus que les vêtements de détenus, en matière synthétique, paraissaient garder les mauvaises odeurs.

— Nous ne devons pas être très éloignés de la frontière maintenant.

Le train s'immobilisa à proximité d'une station de pêche constituée de multiples igloos de bonne taille.

— Ce doit être la frontière, dit Ligath. Dans le lointain j'aperçois des véhicules étranges, d'une forme inconnue. Tu ne crois pas que ce sont des Panaméricains ?

Yeuse en avait souvent rencontré sur les réseaux de la Transeuropéenne avant le début des hostilités entre les deux Compagnies.

— On dirait des loco-cars particuliers. Ou un train privé.

— A la douche ! hurlèrent les surveillantes. Vite, les dernières seront punies.



Incroyable, alors que le travail ne faisait que commencer. Elles trouvèrent de l'eau très chaude, du savon et, une fois séchées, des vêtements sortis tout droit de la laverie du bord.

— Que se passe-t-il donc ? fit Ligath. C'est la première fois depuis mon internement que je vois ça. Même pour la visite d'un membre du conseil d'administration on n'avait pas eu droit à tout ça.

Puis on les reconduisit dans les ateliers et on leur ordonna de travailler dur. Le train repartit, passa entre les igloos de la station sans pénétrer dans le principal qui servait de gare. Plus loin, en travers des voies, il y avait des sortes de barrières et c'était la frontière.

— Des Panaméricains vont visiter un bain sibérien ? Incroyable, murmura Ligath.

— Silence, dit une voix stridente. A partir de cet instant vous n'avez plus le droit de parler. Si on vous interroge, ne parlez que de travail. La première qui parle d'autre chose passera quarante jours dans le cachot.

Trois degrés au-dessus de zéro, soupe et pain une fois par jour, une couverture. Le silence se fit et les machines à mains cliquetèrent avec ensemble. Le train avait stoppé et il semblait qu'effectivement des étrangers soient en train de visiter le convoi sans même savoir que c'était un pénitencier et non une usine itinérante.

Trois quarts d'heure plus tard, après les toasts, les visiteurs pénétrèrent dans l'atelier des pelisses. Ils étaient quatre mais l'un d'eux qui portait une combinaison blanche à parements de fourrure paraissait être le chef.

— Vos produits sont de qualité, disait-il en anglais, et nous sommes prêts à passer une



commande importante. Peut-être cent mille, peut-être deux cents.

Cette voix ! Yeuse malgré ses craintes osa relever la tête. Elle commençait à trembler. Des lèvres, des mains et maintenant de tout son corps.

— Tu es malade, souffla Ligath.

L'homme en combinaison blanche approchait de leur établi et elle savait qu'elle ne pourrait pas supporter plus longtemps cette attente.

— Mais qu'as-tu ? dit Ligath. Tu es folle, tu vas te faire sanctionner.

Yeuse venait de se lever et marchait vers l'homme dont elle apercevait enfin le visage. Il avait ôté sa cagoule pour entrer dans le convoi. Il avait grossi mais son regard avait un autre éclat, très dur, très sûr de lui.

— Lien !

Il la regarda, sourit et s'approcha d'elle à la stupéfaction générale. Les surveillantes commençaient de s'agiter mais la directrice du pénitencier leur fit un signe discret.

— Yeuse, enfin.

C'était un spectacle incroyable que cet étranger, ce Panaméricain qui serrait dans ses bras cette détenue amaigrie et qui sanglotait. Un instant chacune des prisonnières pensa que le monde venait de basculer dans l'absurde, qu'elles étaient toutes la proie d'une hallucination collective. Le couple continuait de s'étreindre sauvagement et le silence continuait. Les autorités sibériennes, la directrice, le chef de train, le responsable des frontières savaient qu'il leur fallait dire quelque chose, faire quelque chose, mais l'enjeu était énorme. Ils ne savaient pas ce qui se passait.

— Je vous présente ma femme Yeuse, dit Lien Rag, disparue depuis un an en Concession sibé-



rienne. Je la cherche depuis et je voudrais une explication. En avez-vous une à me donner ?

— Mais, fit la directrice, c'est absolument impossible... Cette dét... ouvrière est de nationalité trans-européenne...

— Mais je le suis aussi avec un passeport panaméricain. Et je suis ici pour traiter une affaire de cent mille pelisses en fourrure synthétique. L'équivalent de dix millions de dollars. Ou si vous préférez, quarante trains de blé, vingt trains de viande de bœuf, cent trains de soja...

C'était la consternation, l'affolement sournois, la directrice qui discutait à voix basse avec les autres responsables, le chef de la milice qui s'en allait en courant essayant de prévenir ses supérieurs.

— Je ne comprends pas comment ma femme peut être ici en train de travailler dans un train-usine.

Soudain la directrice sourit :

— Venez... Nous allons nous rendre dans les salons de réception pour ne pas retarder le travail. Je pense que cet incident pourra être réglé rapidement.

— Oui, dit Lien sèchement, sinon il aura des suites très graves, je ne vous le cache pas.

Ils crurent qu'il allait lâcher Yeuse mais il l'entraîna en lui donnant le bras et les détenues n'en crurent pas leurs yeux. Ligath essaya de ne pas éclater en sanglots mais ses larmes coulaient sur son visage ridé.

— Voyons, disait la directrice..., Tout peut s'arranger mais ne pensez-vous pas...

— Rien du tout. Je ne quitterai pas ma femme quoi qu'il arrive... Je vous préviens que je viens d'entrer en communication avec mon loco-car personnel et le mécanicien est en train de prévenir les gardes-frontières panaméricains.



Il montra un petit émetteur qu'il tenait dans sa main.

— C'est un coup monté ! explosa le responsable des frontières sibériennes.

— Non. Je vous apporte une commande ferme de cent mille pelisses et le contrat est dans la serviette de mon adjoint ici présent.

C'était l'ingénieur Marcel qui ne regrettait pas d'avoir participé à cet étrange voyage.

— Je suis l'ingénieur glaciologue Lien Rag chargé du chantier du super-Métro. Vous n'ignorez pas l'importance que je possède désormais au sein de la Panaméricaine. De moi peut dépendre l'approvisionnement général de votre Concession. Le conseil d'administration suivra mes conseils si par hasard nous ne parvenions pas à nous mettre d'accord. Mais sachez une chose. En guise de préalable, je ne quitterai plus ma femme Yeuse, même si je dois passer des jours et des nuits dans ce train.

Yeuse faillit ajouter le mot bague mais se retint. Le faire serait mettre les Sibériens dans l'impossibilité de négocier.

— Il n'y a pas que les pelisses en fourrure synthétique mais tout un système. Le retarder de quinze jours seulement c'est empêcher les renforts, les munitions, les véhicules blindés de parvenir sur le front occidental. Quinze jours et si les Transeuropéens sont informés de ces retards, ils en profiteront pour poursuivre leur avance.

Un silence de plomb suivit cette mise en garde et Yeuse se mit à transpirer et à avoir froid en même temps. Jamais les Sibériens ne la laisseraient partir et Lien avait tort de les provoquer comme il le faisait. D'où tirait-il cette arrogance, cette autorité ? Il ressemblait plus à un président de conseil d'administration qu'à un ingénieur glaciologue, et de quoi



voulait-il parler avec ce projet de super-Métro ? Elle ne le reconnaissait pas, l'avait laissé misérable, humilié dans le nord, en proie à l'hostilité des pêcheurs de Norv-Station.

— Nous devons discuter en buvant le thé et de la vodka. Il y a aussi des canapés avec du caviar et des beignets à la confiture.

Lien serra le bras de Yeuse et lui demanda d'une voix sans appel :

— Jdrien, qu'as-tu fait de Jdrien que je t'avais confié ? Je ne suis pas ici uniquement pour obtenir ta liberté. Je veux également mon fils.

Elle prit peur, le crut capable d'abandonner ses tractations s'il apprenait qu'elle ignorait tout du sort de Jdrien.



Lorsqu'il retourna dans ces laboratoires qui effectuaient des analyses pour les particuliers et les marchands, une jeune chimiste lui tendit un rapport détaillé.

— Votre fourrure avait été imprégnée d'urine de jument, du moins d'un des éléments que seul un cheval non coupé peut flairer à distance.

— Je comprends pourquoi tous les étalons voulaient me sauter dessus en hennissant, dit le Gnome.

La chimiste sourit :

— C'est une odeur très difficile à identifier mais nous avons parmi nous un amateur de chevaux.

Le Gnome alla revendre sa fourrure un bon prix, en acheta une autre synthétique pour plus de sécurité. Il changea également de vêtements et de bagages, à tout hasard. Il doutait encore de la culpabilité du général, pensait que quelqu'un dans son entourage avait tout manigancé pour qu'il ne puisse jamais revenir à Kapousta Voksal, la cité des choux et de la choucroute.

Le même jour il se rendit aux bureaux des Concessions ferroviaires et apprit que la petite compagnie qui était en vente avait pour près d'un million de taels de dettes. Mais que l'actif, en



convois, locos, wagons et rails dépassait largement cette somme.

— Pourquoi n'y a-t-il pas d'acquéreur ?

— Parce qu'elle n'a pas bonne réputation. On dit qu'elle ne transporte que des marchandises dangereuses, ou bien répugnantes. Elle fait une partie de son chiffre d'affaires avec le trafic des Roux qu'elle va acheter en territoire sibérien et transporte ensuite jusqu'en Africana et même Panaméricaine. C'est vraiment le genre de marchandise infecte. Mais c'est sa spécialité.

Le Gnome toisa le jeune homme élégant qui lui racontait cela. Il l'aurait volontiers frappé. Sa petite taille ne l'empêchait pas d'avoir un coup de boule très efficace dans certains cas. Il était juste à la hauteur des estomacs et des sexes de la plupart des adversaires.

— Quel est son nom ?

— La S.N.O.W. Les initiales de ses quatre fondateurs. La petite compagnie a des options et des contrats sur les lignes de toutes les compagnies de la Fédération et même sur celles d'Africana et de Panaméricaine. Ça, ça vaut de l'argent. Mais non seulement elle transporte des Roux, mais aussi du fumier de rennes. Par wagons entiers. Des nitrates, des cadavres... On a découvert dans l'est de cette fédération le plus grand cimetière du monde et la société qui l'exploite revend nos ancêtres pour différents usages. Je me demande même si on n'en fait pas des hamburgers.

On vendait de la viande fossile arrachée à la gangue de glace, des anciens parcs à bestiaux par exemple ou d'ex-entrepôts frigorifiques de jadis. Mais y avait-il aussi un trafic de chairs de cadavres ?

— Pour acheter la S.N.O.W., il faudrait avoir le cœur bien accroché.



— Je l'ai, dit le Gnome.

Le jeune élégant le regarda du haut de son mètre soixante-dix, un record en ces temps où les hommes devenaient de plus en plus rabougris.

— Vous plaisantez ?

— Non. J'ai les moyens de m'offrir une compagnie encore plus importante mais celle-là m'intéresse. Où dois-je m'adresser et d'abord à qui appartient-elle ?

— A un groupe de gens qui ne demandent que ça, vendre. Je pense que vous pouvez aller à cette adresse.

Il s'y rendit et dans un bureau miteux du central ferroviaire n'eut d'abord affaire qu'à deux employés. Mais lorsqu'il dit que l'achat de la S.N.O.W. l'intéressait il fut prié de patienter et un quart d'heure plus tard trois hommes pénétraient dans le bureau où il attendait. Trois marchands du bazar de China Voksal, avec leurs turbans et leurs longues écharpes. On apporta le thé, les gâteaux, les confiseries.

— Je veux d'abord me rendre compte si elle m'intéresse, dit le Gnome. Je veux passer une sorte d'inspection.

— Nous possédons quatre mille deux cent cinquante-sept kilomètres de voies en toute propriété, trente-quatre stations dont quatre importantes. Nous avons des options un peu partout. Avec l'Australasienne nous avons droit à un million de kilomètres-tonnes année, cent cinquante mille avec la Panaméricaine, trois cent mille avec l'Africana. Pour la Sibérienne, c'est différent, nous payons un péage mais nous ne pouvons aller n'importe où.

— La Transeuropéenne ?

— Nous étions en pourparlers mais nous devons



cesser nos activités. Certains d'entre nous pour des raisons morales.

— Moi, par exemple, dit le plus gros des trois. J'appartiens à l'église des Néo-Catholiques, et je ne dois pas tirer profit du trafic des Roux qui sont l'émanation du Démon...

Hypocrisie de la Nouvelle Eglise qui, d'un côté, envoyait des missionnaires chez le Peuple du Froid, et de l'autre jetait l'anathème sur les individus.

— Moi je ne veux plus travailler. Je vais me retirer.

— Vous avez quand même des dettes, fit remarquer le Gnome. Je veux bien les prendre en compte sur cinq ans. Mais je veux effectuer le prochain voyage... Celui qui est organisé pour acheter des Roux en Sibérienne.

— Justement, le convoi devait partir dans trois jours. Nous pouvons recontacter les revendeurs. Nous nous contentons de les transporter pour un prix fixe par tête. Nous avons d'excellents wagons-cages avec fourniture de nourriture et d'eau pour le voyage. Un de nos trains peut ainsi transporter entre deux mille et trois mille Roux sans les endommager. Ils arrivent en excellent état sur les marchés des Concessions et se revendent très bien.

— Vous disposez d'un wagon particulier si vous le désirez pour effectuer ce voyage. Et bien sûr d'un sauf-conduit. Nous connaissons très bien l'ambassadeur de la Sibérienne. Il suffit de veiller à ce qu'il ne manque jamais de vins fins et de jolies filles pour le rendre conciliant. Mais de quel crédit jouissez-vous ?

— Je viens d'hériter de plusieurs centaines de milliers de dollars. La succession doit se régler ce mois et je cherche une affaire. Ça ne veut pas dire que celle-ci m'intéresse vraiment mais j'aimerais prendre la direction d'une Compagnie ferroviaire.



— Vous êtes Transeuropéen ?

— Effectivement. Ça pose un problème ?

— Dans la Compagnie Australasienne aucun. Cette fédération, on a le tort de parler de Compagnie, c'est une mosaïque de Compagnies. On dit qu'il y en a douze, mais ce sont les plus importantes. En fait on ne sait pas au juste, peut-être une cinquantaine. La nôtre est au trentième rang environ pour le chiffre d'affaires, mais l'actif n'est quand même pas si mal.

Le Gnome put en voir une partie et comprit que cette affaire était une véritable escroquerie. Le matériel était pourri, les bâtiments mobiles en mauvais état. Le seul actif étaient les rails obligatoirement maintenus en bon état par une sorte de bureau Veritas qui assurait l'entretien et présentait ensuite la facture. Les options avaient également du prix. Mais il y avait les dettes. Pour l'instant le Gnome ne voyait que le moyen de rentrer en Sibérienne sans risque, en faisant mine d'être un acquéreur éventuel mais cette affaire commençait à l'intéresser.

Trois jours plus tard il roulait dans le fameux wagon particulier. Un confort qui datait de cent ans, des banquettes crevées, des robinets défaillants, des cloisons brinquebalantes, mais enfin c'était aussi bien qu'un train de voyageurs ordinaire. Les trafiquants de Roux se trouvaient dans l'autre partie, mais le Gnome évitait ces gens-là comme la peste. Ils ne savaient d'ailleurs que parler argent et marchandise sur pied, ce qui rendait le Gnome furieux.

Le passage de la frontière s'effectua sans le moindre ennui. Il montra son sauf-conduit et ce fut tout. Il n'interrompit même pas le dîner que lui servait un domestique d'un âge certain.

Le lendemain, alors que le convoi de la S.N.O.W.



stationnait dans une petite cité pour différentes raisons, il convoqua le chef de train et lui demanda de modifier le trajet du convoi.

— Mais c'est impossible, les Sibériens nous ont donné un schéma directeur et nous devons nous y tenir.

— Ecoutez. J'ai une affaire à régler du côté de l'est. Il y a des marchés de Roux très intéressants également là-bas, je le sais, j'y étais il n'y a guère. Nous allons faire d'excellentes affaires. Vous allez nous arranger tout ça. Moi je vous abandonnerai pour quelques jours ici, à Stanovoï Voksal. Vous me reprendrez au retour.

— Je vous assure que c'est très grave. Vous risquez d'avoir de très gros ennuis. Vous avez un sauf-conduit à condition de rester dans ce train. Il vous faudrait un passeport intérieur et...

— J'ai un passeport intérieur ! s'exclama le Gnome en allumant un cigare.

Le chef de train refusa d'en prendre un. Il considérait le Gnome avec inquiétude, ne savait qu'en penser. On lui avait dit que ce serait peut-être son nouveau patron et il ne pouvait pas l'admettre. Ce nain aurait été plus à sa place dans un cirque ou sur les foires.

— Je ne peux vous empêcher de commettre cette folie, mais vous ne vous en sortirez pas. Il faut une bonne raison pour circuler librement sur leur réseau.

— J'achète des Roux, c'est déjà bien, non ?

De sa poche il sortit une poignée de tael australasiens, des billets d'un montant élevé. Il avait échangé plusieurs pièces d'or pour cela. Le chef de train se résigna.

A Stanovoï Voksal, il prit en location un vapeur avec mécanicien et s'entretint longuement avec lui. Il lui donna de l'or et des consignes que l'autre parut



accepter sans discuter. Peut-être irait-il tout raconter à la milice si jamais il avait des soupçons, mais c'était un risque à courir.

— Vous irez à Kapousta Station mais vous resterez discret sur votre mission. Je vous rejoindrai là-bas. Il n'y a pas un gros convoi à remorquer.

— Je peux tirer quatre cents tonnes.

— Je sais.

Le Gnome avait vu grand pour ne pas attirer l'attention. Il n'y avait qu'un seul wagon à tracter mais on ne penserait jamais qu'un engin aussi puissant était uniquement destiné à une charge si faible.

Lui il reprit l'express 117, mais s'arrangea pour monter dans un autre wagon. La *baba* était aussi grosse, aussi maternelle, aussi autoritaire. Mais peut-être plus indulgente avec les ivrognes qu'elle serrait parfois trop longtemps sur ses énormes seins.

Il changea ensuite deux fois de convoi et termina dans un wagon automoteur avec à peine une demi-douzaine de passagers, tous des gens de Kapousta Voksal. Il apprit que le général était très mal en point malgré le petit chaman qui s'occupait de lui nuit et jour. Mais on ne pouvait pas faire repousser ses jambes. Peut-être arriverait-il à temps avec ses médicaments, une quantité énorme dans un de ses bagages.

Pourtant une fois sur le quai il fut pris d'une inquiétude puis aperçut le vapeur sur un quai voisin. Il prit une draisine pour une autre direction que la yourte du général, descendit à un arrêt et ployant sous le poids des bagages traversa les quais pour rejoindre le wagon-théâtre derrière la yourte.

Ils étaient en train de manger et la table était encombrée de plats à peine vidés, de cruches. Il devina leur nouvelle veulerie, leur amertume repue



chez les uns, la satisfaction de vivre sans rien faire et magnifiquement chez les autres.

Lorsqu'il entra, ils sursautèrent et leurs bouches s'arrondirent.

— Tu as réussi ? fit Margane. C'est incroyable !

— Où est Jdrien ?

— Miele et le gosse sont désormais à demeure.

— Le général ?

— En train de crever dans une infection horrible.

Il arrive qu'on le sente d'ici. Il paraît que Jdrien ne paraît pas le remarquer. Tu as les remèdes ?

— Tu arrives quand même trop tard, fit Tonguy avec un air dédaigneux.

— Faites prévenir Miele.

— Ce n'est pas facile, dit Margane.

— Moi je m'en charge, dit Inis. Il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas admise dans la yourte.

Le Gnome se tailla une tranche de viande qu'il glissa entre deux tranches de pain, se versa un verre de vin de riz fermenté, coloré par des baies rouges. Il avait très faim, très soif, ressentait toute la fatigue de cette folle équipée.

— Tu es allé jusqu'où ?

— China Voksal, proche de la frontière.

— Tu n'aurais pas dû revenir, dit soudain Lallo. Tu vois comment nous devenons ? Gras et bouffis d'alcool et de paresse, ce n'est pas normal. Je ne pourrais même plus esquisser un pas sur un fil de fer et il n'y a que trois semaines que tu es parti.

Inis revint.

— Miele te supplie de ne pas te montrer. Elle viendra dès qu'elle le pourra. On dit que le général est à l'agonie. Je ne pourrais rester sous cette yourte où ça empeste trop. On va l'installer dans le bas, abattre toutes les cloisons intérieures, les étages. Il doit mourir au centre de sa tente, entouré de sa



maisonnée. Ils ont allumé des torches odorantes mais c'est insuffisant pour chasser la puanteur.

— Jdrien ?

— Il ne quitte pas le général.

Le Gnome rejoignit sa cabine, se jeta sur sa couchette et s'endormit profondément. Il fut réveillé par le frôlement de la main de Miele qui n'avait pas allumé la lumière mais il distinguait son profil dans la clarté qui provenait de l'extérieur. On avait aussi allumé un grand feu devant la yourte.

— Pour chasser l'esprit de la Mort paraît-il. C'est un fantôme de glace qui redoute la chaleur. Le général ne va certainement pas voir le jour se lever.

— Nous devons repartir. J'ai un vapour. Si nous ne pouvons pas atteler le wagon, tant pis, nous abandonnerons un matériel sans valeur.

— Je vais quand même retourner là-bas. Tu as les médicaments, m'ont dit les autres ?

— Ils ne serviront plus à rien.

— Je dois quand même le faire.

— Pourquoi ne dois-je pas me montrer ?

— Le général avait tout organisé pour que tu sortes de la Concession mais que tu ne puisses plus jamais y revenir.

La fourrure parfumée à l'hormone sexuelle de jument, les points réputés sûrs qui se révélaient dangereux.

— Il voulait garder l'enfant. Je crois qu'il l'a richement doté mais toute la famille fait bloc et je crains le pire quand il sera mort.

— Voilà pourquoi il nous faut partir.

— Je vais apporter les médicaments au médecin qui prendra sa décision et je tâcherai de revenir avec Jdrien. Mais le général tient sa main dans la sienne et ce ne sera pas facile de le lui arracher.



— J'ai un vapeur et un train qui m'attend à Stanovoï Voksal.

Il ne précisa pas un train de wagons-cages qui serait rempli de Roux. Il lui faudrait dissimuler la cargaison à l'enfant mais ce train était la meilleure façon de retraverser la frontière sans ennuis.

— Si je ne peux pas récupérer Jdrien, je reviendrai quand même faire un tour.

— Le médecin ne me trahira pas ?

— C'est un brave homme, inquiet lui aussi sur son sort si le général meurt.

Le Gnome ne put se rendormir et alla boire du thé dans la salle à manger désertée par les autres. Sans que quiconque ait pris le soin de ranger les aliments. Il décida de les abandonner et de ne partir qu'avec Miele et Jdrien.



## CHAPITRE IX

Le train privé de Lien Rag roulait vers l'est à toute vitesse. Jamais Yeuse n'avait voyagé aussi vite. Jamais elle n'avait aperçu de réseaux aussi étendus que depuis qu'ils avaient abordé l'inlandsis américain. Sur la banquise de la mer de Béring, côté panaméricain, les voies étaient déjà plus nombreuses que côté sibérien, mais ce n'était rien en comparaison avec ce qu'elle découvrait.

Les négociations avaient duré huit jours. Huit jours pendant lesquels Lien Rag avait tenu bon, refusé de quitter le train-bagne, posé ses conditions avec la même obstination. Son attitude avait failli provoquer plus grave qu'un incident diplomatique. Des gardes-côtes panaméricains étaient venus patrouiller le long de la frontière, puis des unités plus importantes et, côté sibérien, il en avait été de même, si bien que Lady Diana était venue spécialement à bord de son train particulier pour résoudre la crise.

Yeuse acheva sa toilette dans la salle de bains en marbre qui lui était réservée, partit à la recherche de Lien Rag. Il n'était pas dans le salon pullman décoré selon des gravures à l'imitation de l'Orient-Express, et, soudain intimidée, elle n'osa aller frapper à la



porte de son bureau, attendit une bonne demi-heure avant de se décider.

Le regard de l'ingénieur glaciologue ne lui avait jamais paru aussi froid, à l'image de ces névés qu'il creusait désormais avec fièvre, poussé par une ambition rageuse qu'elle ne lui avait jamais connue. Il lui en voulait à cause de Jdrien, avait à peine écouté ses explications. Peut-être pensait-il qu'elle aurait dû accepter toutes les humiliations, pour conserver l'enfant auprès d'elle.

— Bonjour, dit-il. Nous arriverons avant midi. Tu as déjà meilleure mine.

— J'ai la mine d'une femme qui a coûté dix millions de dollars pour recouvrer sa liberté. Une femme qui a dérangé la puissante actionnaire de la Panaméricaine qu'est Lady Diana, une femme qui pourrait se croire une sorte de princesse de légende mais qui comprend qu'elle n'est qu'un être très décevant.

Lien Rag soupira. Lady Diana n'avait pas été très subtile comme toujours. L'achat pour dix millions de dollars de fourrures allait être soutenu par le conseil d'administration de la Compagnie, avalisé par les banques puissantes. Lien Rag se sentait plus que jamais engagé dans les projets faramineux de lady Diana. Dix millions de dollars. Il lui faudrait au moins dix ans pour les rembourser avec son salaire, ses primes.

— Je ne me rends même pas compte à ce niveau, disait Yeuse. Dix millions de dollars, c'est une somme inimaginable pour moi. Je me demande si je n'aurais pas dû refuser... J'ai quitté ce bain sans même un regard, une pensée pour mes compagnes de chaîne, pour Ligath la physicienne qui était ma meilleure amie, qui m'a soutenue, empêchée de sombrer dans la déchéance la plus sordide... Oui, je



n'ai pas su conserver Jdrien, ton fils... Lorsque j'ai tué ce lieutenant Oude, j'ai cru agir pour la sécurité de l'enfant. Ce Sibérien avait découvert son secret alors que je le baignais nu dans ma cabine. Il me faisait chanter. Sexuellement, ce qui n'était pas très important peut-être, mais je savais qu'un jour il se laisserait de ses caprices érotiques et parlerait à ses supérieurs. Je l'ai tué, j'ai jeté son corps en dehors du train-cabaret et j'ai commis des erreurs. On m'a accusée et j'ai confié l'enfant au Gnome et à une comédienne, Miele. Je suis certaine qu'ils ont tout fait pour préserver Jdrien, qu'ils se seront éventuellement sacrifiés...

— Le Cabaret Miki n'existe plus... Il a été impossible d'en retrouver la trace. Le train lui-même a disparu, a été démantelé, les wagons dispersés. Les acteurs se sont fondus dans l'immensité sibérienne sans que personne, tu entends, personne, ne puisse savoir ce qu'ils sont devenus. Je paye des agents secrets, des journalistes, des informateurs de toute sorte pour essayer d'obtenir un indice, un seul...

— Lorsque j'ai été arrêtée, condamnée, nous roulions vers le sud-est. Il y a là-bas des régions désertiques, avec de très petites stations, la vie y est très dure, très différente de ce que tu peux connaître.

— La vie est dure partout sauf pour ceux qui luttent comme moi, qui essaient de ne plus penser aux autres.

Devant tant de lucidité ou de cynisme, elle resta muette de surprise.

— J'ai l'argent, le pouvoir, sinon tu ne serais pas ici. Même Lady Diana a accepté le risque d'un conflit avec la Sibérienne pour me soutenir. Risque limité d'ailleurs, car la Sibérienne a déjà assez de



difficultés sur le front occidental pour céder à la tentation d'en ouvrir un autre sur la banquise.

D'autres convois encore plus rapides que le train privé les croisaient, les doublaient, et malgré l'isolation l'air se mettait à siffler et le convoi oscillait sur ses roues comme s'il avait reçu une gifle colossale. À perte de vue, elle découvrait des flottes de wagons, de machines, des aciéries, des fabriques, des ateliers de montage qui se déplaçaient sans arrêt à la recherche de matières premières, de main-d'œuvre à bon marché. « La mobilité, c'est la vie », slogan des Compagnies, était appliqué avec une sorte de paroxysme sur la Concession panaméricaine. En Transeuropéenne, les usines, les entreprises se sédentarisèrent pour de longues périodes, mais ici c'était une frénésie. Des villes entières, occupant des dizaines, des centaines de voies, roulaient sans arrêt, nuit et jour, à petite vitesse certes, mais sans jamais ralentir en dessous d'un seuil jugé non rentable. Des flottilles de loco-cars, de cargos, les ravitaillaient. Une aciérie se déplaçait selon un itinéraire étudié à l'avance par ordinateurs et recevait au passage les apports des ferrailleurs, des sociétés minières, des récupérateurs. Ils devaient accoster les quais mobiles pour décharger leurs apports, accepter certaines contraintes d'attente ce qui parfois les entraînait à des kilomètres de leur siège social, mais c'était ainsi.

Les entreprises de travail temporaire en faisaient autant avec des trains de wagons remplis de postulants qui ne pouvaient qu'accepter des conditions offertes, sinon il y avait dans un comté ou un district voisin d'autres fournisseurs de main-d'œuvre qui proposaient des tarifs en dessous.

C'était une course frénétique au travail, mais surtout à la chaleur et à la nourriture. Les aciéries



passaient pour fournir au minimum vingt degrés et trois mille calories, alors que les ateliers de confection vestimentaire par exemple ne garantissaient que dix-huit degrés et deux mille deux cents calories. Longtemps les aciéries n'avaient embauché que des célibataires, ne pouvant assumer le logement pour toute une famille, mais le conseil d'administration de la Compagnie ferroviaire s'était rendu compte de la baisse de la natalité et avait obligé les gros sidérurgistes à modifier leurs positions en les menaçant de créer elle-même ses propres forges. Ils avaient alors accepté de fournir logement, chaleur et nourriture pour quatre personnes au plus, y compris le travailleur, en général un homme. Il n'y avait qu'une femme sur dix personnes dans ces monstres industriels sur rails.

Lien Rag en avait visité plusieurs pour les besoins du projet Big Tube. Comme un simple manœuvre, il avait dû accoster aux quais des voyageurs, descendre de son convoi pour être dirigé vers les bureaux des décisions. Il se souvenait d'être arrivé en même temps qu'un convoi de deux cents travailleurs avec leur famille. Tous étaient surchargés de bagages, de colis, mais dans les limites d'un poids imposé. Les logements se trouvaient non loin des hauts fourneaux pour éviter la déperdition de chaleur et les installations trop coûteuses. Toujours des maisons sur roues évidemment, mais à étages, chaque famille avait droit à quatre mètres carrés par personne au sol. Mais pour quatre personnes, la surface ne dépassait jamais les quinze mètres carrés. Dans le quartier des logements ouvriers, il y avait des boutiques, des restaurants, des bars. On pouvait s'y amuser, danser, regarder de vieux films, lire, se distraire, mais de façon restrictive. Il n'existait aucune possibilité d'acquérir une culture d'un niveau



supérieur permettant à l'esprit de se montrer curieux, voire critique. Grâce aux sociétés de travail temporaire, les velléités de grèves ou de conflits moins durs étaient toutes arrêtées rapidement. La main-d'œuvre existait en grand nombre et de façon endémique. Pour un même travail il y avait toujours quinze postulants pour dix emplois en moyenne. Les compagnies de travail temporaire s'engageaient à fournir, à ceux qui restaient en réserve dans ses villes-convois, au minimum seize degrés et quinze cents calories. Si bien que tous n'aspiraient qu'à travailler vraiment pour les aciéries qui offraient plus. Même à la limite, pour les fabriques de textiles. Le pire restant les laboratoires où des bactéries fabriquaient, dans une atmosphère débilitante, les kilomètres de fil nécessaires aux ateliers de tissage. Puis enfin venaient les installations hydroponiques, les serres itinérantes qui fournissaient les protéines végétales. Pour les élevages, on avait dû renoncer au principe de mobilité, les animaux ne supportant pas les déplacements même très lents. La productivité pouvait baisser de cinquante pour cent mais enfin il existait toujours des villes mobiles qui continuaient d'élever des volailles, des porcs et des bovins, soutenues par une publicité qui prétendait que la viande provenant de ces élevages était meilleure, plus tendre car constamment massée par les mouvements inhérents à la vitesse.

Yeuse se doutait que l'économie florissante de la Panaméricaine ne subsistait que grâce à des classes sociales exploitées avec méthode. On ne laissait jamais les gens mourir de faim ou de froid, mais on ne leur fournissait qu'un minimum insupportable. Les marginaux qui essayaient de subsister selon ces critères de chaleur et de nourriture connaissaient vite des troubles physiques et psychosomatiques



profonds, qui finissaient par les conduire dans les trains-hôpitaux ou les trains psychiatriques. Certains parvenaient à se débrouiller avec astuce, parfois en rachetant une part de nourriture, en réduisant leur espace vital pour accumuler la chaleur, en trafiquant des denrées interdites comme les drogues, l'alcool, la prostitution. On venait d'arrêter dans un convoi de travail temporaire précisément toute une famille qui cultivait une plante ancienne hallucinogène, un champignon qu'elle faisait pousser sur des débris animaux. L'odeur avait fini par alerter les responsables de la société. D'autres distillaient du grain avec des alambics bricolés. Mais la prostitution était la plus grosse source de revenus pour toute une frange de la société. A la limite, Lien Rag se demandait si certaines sociétés de travail temporaire ne se servaient pas de cette façade pour camoufler tout une organisation clandestine du sexe.

Lien Rag comblait les ignorances de Yeuse sur ces sujets d'organisation sociale et elle demanda :

— Mais alors, qui vit dans les villes sous globe, dans les stations ?

— Les nantis. Ceux qui sont intellectuellement indispensables, ceux qui créent, ceux qui disposent d'un pouvoir. Mais eux-mêmes ne sont pas à l'abri d'un déplacement autoritaire ou d'une déportation. Même certains dômes sont mobiles. Difficile à croire, mais je m'en suis rendu compte à plusieurs reprises, et il semble que même des villes importantes aient été souvent déplacées.

— Mais les matières premières industrielles proviennent toutes du sous-sol ? Il faut donc des installations de surface permanentes ?

— Elles existent, sois-en sûre, mais provisoirement. Dès qu'un forage devient peu rentable, on



l'abandonne pour en refaire un autre plus loin. Dans la région de l'ancienne cité de Detroit...

Yeuse secoua la tête. Elle ignorait jusqu'au nom de cette ville.

— Avant la grande période glaciaire, c'était la plus grande concentration d'usines fabriquant des automobiles, ces engins qui roulaient non sur des rails mais sur des routes... On a foré cent puits pour en extraire ces antiquités. Bien entendu on les remonte en pièces détachées. Il n'est pas question que l'homme de l'ère actuelle puisse rêver sur ce moyen de transport qui pourrait évoquer pour lui, à tort, car il y avait également des contraintes aussi frustrantes, une forme de liberté disparue. Depuis cent ans on a remonté des tonnes d'acier, de métaux non ferreux, de caoutchouc, de tissus et quoi d'autre encore... Le filon est loin d'être épuisé mais on fouille ailleurs.

— Mais dans le sous-sol, les mineurs, ils habitent bien des cités immobiles ?

— Pour un temps seulement, six mois au maximum. Toujours selon le principe des sociétés de travail temporaire. Il faut un renouvellement constant pour assumer la productivité sinon c'est la récession. Lorsqu'un type a rongé son frein durant trois mois avec seize degrés et quinze cents calories à bouffer, il se précipite sans rechigner sur les 20 degrés et les trois mille calories, plus un salaire qui lui permet de se divertir, de se soûler la gueule...

— C'est effrayant.

— Tu as vu mieux, en Transeuropéenne, en Sibérienne ? Non. Peut-être que c'est pire parce que les Compagnies coiffent étroitement toutes les entreprises. Ici il y a quelques possibilités. Infimes, mais elles existent. La marginalité donc et la possibilité si tu as une idée de créer quelque chose...



— Toi tu as réussi, dit-elle sans la moindre trace d'ironie.

— Parce que j'étais spécialisé en glaciologie et en nodules glaciaires... Une science qui n'existe pratiquement pas dans cette Concession. Parce qu'on creusait verticalement pour récupérer les richesses enfouies mais le super-Métro creusé à l'horizontale sous la glace soulevait des difficultés inconnues. Et je me suis trouvé là au bon moment pour donner mon avis. C'est tout.

— Et tu as pu me racheter pour dix millions de dollars...

— Non, fit-il avec colère. Cent mille pelisses nous seront vendues en échange. Nous n'avons donné qu'un million en guise d'avance. Nous aurons une marchandise que nous pourrions vendre...

— Dans les boutiques des aciéries et des grosses sociétés capitalistes ?

— Et alors ? Nous les achèterons cent dollars et les revendrons cent cinquante. Ce sont de très jolies fourrures, non ?

— Oui, mais toi tu portes de la vraie fourrure... Qu'est-ce que c'est ?

— Du vison. Il y a des élevages sous serre dans des régions désertiques. C'est un cadeau de Diana.

— Elle te ménage, te chouchoute. Tu as couché avec elle ?

Lien la regarda avec les mêmes yeux froids qui la paralysaient. Il n'avait jamais essayé de la rejoindre dans sa belle cabine. Ni de nuit ni de jour. Il ne semblait plus avoir le moindre désir pour elle, pire pas la moindre tendresse. Leur complicité de jadis paraissait morte après un an de séparation. Lorsqu'il était tombé amoureux éperdu de Jdrou, la jolie et jeune Fille Rousse, elle avait su s'éloigner, mi-attristée mi-amusée, puis revenir auprès de lui



quand elle avait appris qu'il était le père d'un petit métis. Elle s'était occupée de Jdrien avec amour, comme s'il était vraiment son propre fils et Jdrien l'aimait. Sans faillir, elle n'avait cessé de lui parler de son père Lien et l'enfant, qui possédait des dons de télépathe, se nourrissait avidement de la moindre pensée qu'elle pouvait avoir pour Lien Rag. Cette boulimie mentale avait aidé l'enfant à se développer intellectuellement, à devenir un être très en avance sur son âge physique.

Tout cela elle ne pouvait l'expliquer à Lien Rag parce qu'elle avait beaucoup de pudeur, n'aimait pas parler d'elle-même, parce que cette disparition de leur complicité, de la tendre ironie qui les unissaient, laissait à la place un no man's land d'incompréhension.

Sans plus s'étonner de rien, elle se retrouva dans l'immense sous-terrain, mais pouvait-on encore baptiser ainsi cette caverne gigantesque qui forait l'inlandsis à perte de vue ? Dans laquelle roulaient déjà des trains rapides, des convois qui reliaient des points séparés de deux mille kilomètres en quelques heures ? Lien lui avait touché quelques mots de l'autre projet, du projet insensé de relier les deux pôles en retrouvant l'ancien sol du continent américain pour créer un nouveau continent subglaciaire. Déjà le Big Tube la laissait impressionnée, angoissée même.

— Si tu penses, dit soudain Lien Rag, que je suis complètement perdu pour mes vieilles idées généreuses, détrompe-toi. Il y a des Roux qui travaillent avec moi. Ils sont nourris, soignés, respectés. Et quand ils le désirent, je les fais transporter en Zone Occidentale selon un quota qui a été fixé par la Panaméricaine et les dirigeants de cette Zone dont le lieutenant Skoll fait partie. Je suis même venu ici



comme agent secret de Skoll, mais les événements m'ont permis d'afficher au grand jour ma sympathie pour le Peuple du Froid. On me prend pour un original à ce sujet, mais j'obtiens des avantages pour les Roux. On a déjà envoyé des trains entiers de nourriture, de matériel et la Compagnie est presque décidée à leur abandonner cette zone frontière...

— Qui servira de zone tampon avec la Transeuropéenne, fit Yeuse. Si les Transeuropéens veulent envahir, ils devront d'abord affronter les Roux.

— Ils n'envahiront plus. Ils ont retiré leurs plus grosses unités pour les envoyer sur le front de l'est, ce qui leur a permis d'enfoncer la résistance sibérienne. J'ai participé personnellement aux discussions avec les Transeuropéens. La Panaméricaine a promis de ne pas profiter de la situation.

— Tu vis désormais sous la glace la majeure partie du temps ? demanda-t-elle soudain.

— Je n'ai même pas le temps de m'en rendre compte. Nous travaillons comme des fous.



## CHAPITRE X

Dans la nuit, Miele revint. Elle apportait une nouvelle incroyable.

— Le médecin a administré les remèdes à Chekarine qui a voulu savoir d'où ils provenaient. Le médecin lui a répondu qu'il avait fini par se les procurer auprès des autorités militaires, mais le général ne l'a pas cru. Il m'a fait appeler et m'a dit en me regardant de ses yeux fiévreux : « Ainsi il a réussi à revenir ? Il est ici ? »

Le Gnome frissonna. Le général pouvait le faire arrêter, emprisonner, ou mettre à mort sans le moindre risque.

— J'ai dit que oui, murmura Miele inquiète, mais je savais que dans le fond il était plein d'admiration. Pour lui tu as prouvé que tu pouvais accomplir n'importe quelle mission...

— Comme un homme normal, dit le Gnome avec un soupçon d'amertume.

— Je n'ai pas voulu...

— Continue.

— Il veut te voir. Jdrien dort à côté de lui. Il n'y a plus que deux serviteurs. Il veut que tu viennes maintenant que le reste de sa famille dort. J'ai promis de te ramener, mais l'acceptes-tu ?



Le Gnome hésitait encore. Le fait de pénétrer dans la yourte n'était pas plus risqué que de rester dans ce wagon, mais si le général mourait et qu'on le trouve à ses côtés pourrait provoquer un phénomène de transfert et on l'accablerait de tous les maux.

— D'accord, je t'accompagne.

Elle l'entraîna vers une fente invisible dans le feutre double de l'immense yourte et tout de suite la puanteur de cette mort par gangrène le prit à la gorge et faillit le rebuter. Le mourant gisait au milieu de ce qui devenait un tombeau prestigieux. Mais où pouvait bien se trouver le reste de la famille et de la maisonnée ? Il y avait des torches odorantes qui luttaien mal contre l'odeur atroce et donnaient peu de clarté.

Le Gnome vit Jdrien endormi au pied du catafalque, dans une simple couverture, sentit le regard encore vigilant du général sur lui.

— Tu as réussi, Gnome, tu as triomphé de mes pauvres ruses ?

— La fourrure imbibée d'urine de jument. Une vieille ruse mongole, Excellence.

— Tu es digne de devenir un grand personnage. Je crois que tu le pourras. Il faut que tu partes avec l'enfant le plus vite possible. Je peux mettre une draisine à ta disposition. Ici j'ai un homme de confiance, un certain Loouan. Tu pourras exiger de lui ce que tu voudras... Ils vont se battre comme des loups dès que je serai mort. Ni l'enfant ni tes médicaments ne peuvent plus rien pour moi... Alors...

Sa main enflée, gagnée par le mal, se mit à fouiller sous la couche et il en tira un sac, puis un autre. Des sacs lourds qu'il pouvait à peine soulever.

— Il y en a quatre pleins d'or... Tu sais qu'avec de l'or on peut avoir n'importe quoi tant il est devenu



rare sur notre monde. Une pièce pourrait procurer un mois de vie fastueuse à un homme... Tu vas prendre cet or, partir avec Jdrien. Maintenant, sans attendre... Une draisine rapide...

— J'ai prévu un vapeur, murmura le Gnome.

— J'aurais dû m'en douter. Tu es vraiment un homme comme je l'ai été, rusé, attentif et réfléchi. Sais-tu où tu vas aller

— En Australasie... Je crois que je réussirai là-bas à faire une place à Jdrien.

— Je le souhaite. Partez, maintenant.

Le Gnome prit les sacs mais ils étaient si lourds que jamais il ne pourrait aller loin en les portant. Miele souleva l'enfant dans ses bras. Il sourit sans s'éveiller et ils s'éloignèrent avec leurs précieux fardeaux, se retournèrent une fois près du feutre. Le général ressemblait à une idole un peu grotesque sur son lit de mort. Les torches éclairaient son visage boursoufflé et lui donnaient l'air d'un ancien bouddha.

— Nous allons directement au vapeur, décréta le Gnome.

— Mais les autres ?

— Ils devront se débrouiller seuls, désormais... Il faut savoir choisir.

— Ils seront en péril dès la mort du général.

— Nous le serons aussi si nous traînons ces poids inutiles. Ils ont bu, mangé avec excès et n'ont pas songé que l'avenir exigeait de rester toujours affamé et frileux. Je le regrette pour eux, mais je ne peux les plaindre.

Ils durent s'arrêter à plusieurs reprises. Le poids de l'or surtout paralysait la marche du Gnome. Il était certain qu'il y en avait pour deux cent mille dollars au moins, de quoi payer les dettes de la compagnie S.N.O.W. et devenir le maître de la



petite société de transports. Une bouffée d'orgueil l'envahit et il reprit les sacs, se mit à marcher rapidement sur les quais, traversant les voies sans faire les détours obligatoires.

— Attends-moi, gémissait Miele, l'enfant est très lourd tu sais.

Il se retournait pour l'encourager mais ne pouvait ralentir. Il savait que désormais il pouvait changer sa vie, celle de Jdrien qu'il garderait toujours auprès de lui. Le sort l'avait décidé. Lien Rag devenu trop puissant pour avoir encore du cœur ne méritait pas que cet enfant lui soit rendu.

Enfin il aperçut le vapeur qui était sous pression car des fumerolles s'échappaient de sa vieille carcasse.

— Nous arrivons, dit-il à Miele pour l'encourager.

— C'est ce gros remorqueur ? Tu pouvais prendre plus petit.

— C'est une ruse. On l'imagine pour un lourd convoi, pas pour un Gnome, un enfant et une femme.

Mais lorsqu'il réussit à se hisser dans la cabine de conduite il ne reconnut pas l'homme qui lui faisait face comme étant le mécanicien et d'autres person-nages surgissaient soudain des coursives.

— Que faites-vous là ? fit Miele effrayée en reconnaissant la boutiquière néo-catholique et ses amis.

— Nous savions que ce vapeur était pour votre fuite, dit cette femme au visage désagréable. Nous savons tout, nous vous l'avons déjà dit.

— Que voulez-vous ? dit le Gnome.

— Nous voulons l'enfant, c'est être né d'une démonsse et d'un damné. Oui nous voulons l'enfant pour empêcher le mal de se répandre sur notre



monde actuel. Nous savons que cet enfant est doté de pouvoirs maléfiques et nous ne pouvons prendre la responsabilité de le laisser partir avec vous. Nous sommes certains que vous allez l'utiliser pour que les démons Roux règnent sur notre monde et détruisent la Nouvelle Rome.

— Vous vous trompez, dit le Gnome. Nous fuyons pour préserver sa vie et la nôtre.

— Ils m'ont déjà menacée, dit Miele. J'ai dû assister à une de leurs séances d'initiation. Ils voulaient que Jdrien soigne des malades pour leur propagande, mais il n'a pas voulu ou n'a pas pu.

L'enfant venait de s'éveiller dans les bras de la jeune femme et fixait la boutiquière avec son regard serein.

— Le regard du démon, s'écria celle-ci ; il a les yeux jaunes, regardez !

— Non, dit Miele, ils sont dorés, c'est différent et ce n'est pas un démon. Ces fanatiques ne comprennent rien... Ils me font peur.

— Oui, dit le Gnome. Qu'avez-vous fait du mécanicien ?

— Enfermé dans une cabine après l'avoir attaché, dit un des hommes qui paraissait assez mal à son aise de se trouver là.

— Nous allons essayer de vous expliquer une chose, dit le Gnome qui posa les quatre sacs d'or sur une tablette. Je vais d'abord vous montrer ceci.

Il défit un sac, y plongea sa main courte et la retira pleine. Les Néo-Catholiques restèrent interdits devant les pièces mais la boutiquière se mit à glapir :

— L'or de Satan ! Vous ne voyez pas ?

Mais ses compagnons passionnés, émerveillés suivaient les gestes du Gnome comme ceux d'un prêtre. Ils n'avaient pour la plupart jamais vu d'or et lorsque le Gnome s'approcha du sac pour jeter les pièces sur



les quais ils poussèrent des cris et se précipitèrent. Alors le Gnome s'approcha des commandes et fit siffler le vapeur. La boutiquière sursauta, sauta à terre tandis que le Gnome refermait le sas. Il trouva le mécanicien ficelé dans sa cabine et qui ne comprenait rien à son aventure. Il prétendait avertir les miliciens de cette attaque mais le Gnome réussit à le convaincre de démarrer.

— Il faut que je demande à la station et j'ai l'impression qu'ils roupillent à cette heure. C'est vous qui avez actionné le sifflet ? Ils ne vont pas être très contents.

— Téléphonnez et demandez la ligne. Nous devons être à Stanovoï Voksal dans la nuit, demain matin au plus tard.

Lorsque le mécanicien vit le femme et l'enfant dans ses bras, il soupçonna quelque chose de suspect mais la pièce d'or que venait de lui remettre le Gnome le convainquit d'obéir.

Une voix ensommeillée répondit à sa demande que c'était une fichue heure pour réveiller un honnête fonctionnaire de la Compagnie.

— Le train de choucroute ne peut être formé que dans deux jours, répondit le mécanicien sur ordre de l'ancien acteur. Je ne peux attendre sans griller inutilement mon combustible.

— Vous avez la ligne. Pour le réseau principal à cinq kilomètres vous devrez attendre le feu vert et ça risque d'être long. Il y a du trafic cette nuit et en principe la ligne de Kapousta est fermée.

Mais enfin ils quittèrent le tunnel de la station, roulèrent vers le réseau principal. Comme prévu, ils durent attendre trois heures que le feu vert signale que l'aiguillage pouvait être utilisé durant une courte période. Trois heures terribles où ils attendirent anxieusement les hommes du général que les fils



pouvaient envoyer à leur poursuite. Enfin ce fut le feu vert, très bref ; juste le temps de manipuler l'aiguillage et de s'engager. Le vapeur dut respecter une vitesse élevée pour ne pas être automatiquement dirigé sur une voie d'attente.

— Je n'aurai jamais assez de combustible pour tenir cette allure, gémissait le mécanicien. Nous sommes talonnés par un convoi spécial.

La rage au cœur, le Gnome dut en convenir et le vapeur fut dirigé sur une voie d'attente. Il y roula à petite vitesse, derrière d'autres véhicules privés, de petits convois sans priorité. Ils ne seraient jamais à temps à Stanovoï Voksal pour emprunter le train des wagons-cages.

— Je vais lui acheter une Compagnie, disait le Gnome à Miele en parlant de l'enfant. Cet or est pour lui.

— Une Compagnie ? Mais c'est impossible !

— En Australasie tout est possible ! La Compagnie s'appelle S.N.O.W., mais il est possible que je la rebaptise. A moins que les contrats avec les autres ne m'en empêchent pour pouvoir conserver les options.

Le vapeur put reprendre la voie express avant le lever du jour et le mécanicien passa en traction électrique pour économiser son carburant. Vers dix heures la cité en forme de roue leur apparut.

— Ecoute, dit le Gnome à Miele, il y a une chose que je dois t'avouer.

Et il lui parla du convoi de wagons-cages qui les attendait. Miele se révolta à la pensée que Jdrien allait voir les siens ainsi emprisonnés et traités comme du vil bétail.

— Dès qu'il voit un groupe de Roux, il est fasciné et dialogue avec eux. La présence de ceux-ci va lui faire du mal. Je ne veux pas qu'il en souffre.



— Nous ne pourrons hélas les lui cacher. Il saura qu'ils sont là.

Le vapeur fut autorisé à pénétrer dans la ville et rejoignit son quai d'attache. Le Gnome donna une prime au mécanicien, appela une draisine pour qu'on les conduise sur le quai où le train de la S.N.O.W. devait stationner, c'est-à-dire assez loin du centre et dans la partie réservée aux marchandises dangereuses ou malodorantes. La Sibérienne vendait énormément de fumier d'animaux et des viandes impropres à la consommation, des fourrures non tannées. Tant que ces produits restaient en plein air, le froid empêchait la diffusion de la puanteur. Mais en milieu clos et chauffé, il avait fallu prévoir des docks spéciaux.

Le train de la S.N.O.W. n'était pas encore là et le Gnome installa Miele et l'enfant dans une cabine d'hôtel, se rendit aux nouvelles.

— Le train-cages 1753 est signalé pour demain seulement. A la suite d'une avarie. Ils ont perdu deux wagons-cages et il a fallu un constat et signer pour la caution.

— L'affaire est-elle réglée ?

— Apparemment oui puisque le train est annoncé mais ne jouissant que d'une priorité de marchandises non périssables, il sera évidemment retardé.

Le Gnome demanda si depuis Stanovoï Voksal et en payant ce qui convenait il serait possible de le doter d'une priorité différente.

— Marchandise périssable ? Cela vous reviendrait à cinquante mille taels. Payables sur-le-champ.

— Je reviens, dit le Gnome.

Il alla échanger une pièce d'or dans une banque voisine et rapporta les billets. Le fonctionnaire de la traction fit immédiatement le nécessaire et le train de la S.N.O.W., immobilisé à deux cents kilomètres



de là seulement, fut sur-le-champ admis sur une ligne prioritaire.

— Il sera là au plus tard en fin de journée.

Miele avait mis ce temps à profit pour expliquer à Jrien ce qui allait se passer et le Gnome le trouva très triste, le prit dans ses bras, essaya de l'amuser mais en vain.

— Il nous faudra le conduire directement à notre wagon, murmura-t-il à Miele. Sinon il risque d'attirer l'attention.

— Combien de Roux y a-t-il dans ces cages ?

— Au moins deux mille. La S.N.O.W est spécialisée dans ce genre de transport.

— Ecoute, tu ne comptes pas poursuivre ce trafic ignoble ? Alors explique-le à Jdrien et il sera rassuré, comprendra que tu agis dans d'excellentes intentions.

L'enfant parut en effet moins grave mais lorsqu'ils approchèrent du train qui venait enfin de pénétrer dans le dock voisin, il devint très nerveux, voulut échapper aux bras de Miele qui dut le tenir fermement.

— Dépêchons-nous, dit le Gnome au chef de train qui venait à leur rencontre. Je tiens à vous avertir que je rachète les dettes de la compagnie, que durant une période d'essai de un an je serai donc votre directeur.

— J'en suis très honoré, *gospodine*.

Dans le wagon au luxe défraîchi, l'enfant accepta de se coucher et Miele resta auprès de lui. Les trafiquants de Roux envoyèrent au Gnome une bonne bouteille de vin de fruits mais il refusa de la boire.

— C'est pour vous remercier d'avoir payé la priorité marchandises périssables, *gospodine*. Ils disent que jamais la S.N.O.W. ne leur avait fait une



telle faveur et ils pensent que vous serez un bon directeur.

— Ils ne se trompent pas, fit le Gnome juste assez suffisant pour impressionner l'employé.

Mais ils ignoraient que désormais la S.N.O.W. ne serait plus la complice des trafiquants de leur espèce. C'était une mesure qui serait certainement préjudiciable pour un début mais il ne pouvait mentir à Jdrien.

Un peu plus tard le convoi quitta la ville en direction du sud. Avec sa nouvelle priorité, il passerait sous peu la frontière. Le Gnome avait hâte de se retrouver de l'autre côté. Les fils du général allaient se lancer à leur poursuite si ce n'était déjà pas le cas.

— Il dort enfin, dit Miele, mais je suis certaine qu'il a entretenu des relations mentales avec les Roux des cages.



## CHAPITRE XI

Rapidement on apprit à connaître le Gnome dans la plupart des stations de la Compagnie fédérative australasienne. Il vivait à bord d'un petit train privé avec une femme, on disait que c'était son épouse, et un enfant. Tous les deux apparemment normaux. Lui avec son mètre dix apparaissait toujours dans une sorte de cape en fourrure blanche qui contribuait à le rendre légendaire. On l'appelait de plus en plus le Kid et pour désigner la S.N.O.W., on préférait désormais se servir de ce pseudonyme de KID, ce qui ne déplaisait guère au Gnome. La Compagnie était destinée, lorsqu'elle serait florissante, à devenir la seule propriété de Jdrien, et c'était une bonne chose qu'elle s'appelât désormais la KID.

Lorsque le Gnome avait refusé son premier contrat prévoyant le transport de dix mille Roux depuis l'Africana jusque dans les territoires australasiens, on avait secoué la tête avec pitié dans la plupart des bourses de fret de cette partie du monde. La S.N.O.W. avait toujours transporté les marchandises dont les autres ne voulaient pas et il n'y avait aucune raison que cela change.

— Juste les Roux, affirma sèchement le Gnome.



Je ne suis pas un négrier. Par contre tout le reste m'intéresse.

— Même la merde ? lui demanda quelqu'un.

— Pourquoi pas ? Vous en avez combien de wagons-citernes ? A moins de cent, ça ne m'intéresse pas.

Cela fit rire très fort et peu après la KID obtenait la concession d'une grande ville du sud, Bengali Station sous influence panaméricaine, qui voulait se débarrasser régulièrement de ses effluents d'égouts. Le contrat était si substantiel que le Gnome acheta une flotte de wagons-citernes d'occasion et prit la concession. Chaque quinze jours des convois transportaient les produits de décantation des usines de traitement dans les rizières sous dôme du nord-est où ils servaient d'engrais après un retraitement, et la ville de Bengali Station lui accorda un prêt garanti par le contrat. D'un seul coup il put disposer d'une somme considérable. Il avait déjà remboursé les dettes de la S.N.O.W. mais les anciens propriétaires commençaient à s'intéresser à ce gérant qui accomplissait, malgré son handicap, des miracles et parlaient de devenir ses associés. Bien qu'ils lui reprochaient de ne plus transporter les Roux. Il vendit même les wagons-cages un assez bon prix, acheta du matériel, des stations et trois cents kilomètres de voies dans une zone peu fréquentée où existaient des pêcheries. La nourriture venait de plus en plus de ce genre d'exploitation sur la banquise, la viande demeurant très chère et les protéines végétales devant être importées de Panaméricaine. Il se chargea d'acheter le produit des pêches, de le vendre à condition que les prix n'augmentent pas. Il pensait aménager des wagons-aquariums pour le transport des poissons vivants qui se vendraient comme pro-



duits de luxe, mais il fallait prévoir une dépense folle d'énergie.

Le train privé du KID était de couleur blanche également, avec des bandes d'un or flamboyant. Le Gnome estimait que c'était là le signe de Jdrien. Sa double ethnie. Il faisait repeindre le convoi régulièrement et cela aussi servait son dynamisme commercial.

Miele était en apparence heureuse de cette vie. Le wagon qu'ils habitaient était très confortable, très bien décoré. Le Gnome la laissait agir à sa guise mais avait demandé que l'on lui construise une cheminée dans le salon aux banquettes de cuir blanc. Une cheminée dans laquelle on brûlait du vrai bois extrait des forêts subglaciaires. Les nouveaux riches avaient des cheminées où l'électricité donnait l'illusion des flammes mais l'étonnement des visiteurs était sans bornes en découvrant ces bûches réelles qui flambaient.

Apprenant que la possession de centrales électriques permettait d'obtenir le courant à un taux moins élevé, le Gnome s'intéressa à une petite centrale fonctionnant au méthane dans une toute modeste station en difficulté. C'était une très ancienne cité abritée par une mauvaise verrière que les habitants devaient eux-mêmes dégager de la glace, faute de pouvoir se payer des Roux. Ces gens-là vivaient de l'élevage de porcs et avaient construit eux-mêmes un digesteur de lisier qui fournissait du méthane, lequel alimentait la centrale. Le Gnome acheta la centrale en échange d'une verrière neuve, du moins restaurée, car les éleveurs tenaient à leurs piliers gothiques qui soutenaient l'ensemble. Il fit réparer la centrale qui bientôt put fournir un supplément de courant revendu à la fédération des compagnies. D'où une première et légère ristourne pour le Gnome. Il



préparait l'installation d'autres centrales dans des endroits déserts. Il suffisait d'acheter des effluents et des fumiers dans toute la concession.

Un soir Miele décida que leur situation de couple n'était pas normale et le rejoignit dans sa chambre-cabine. Il était en robe de chambre et sous son regard éberlué elle se dénuda et s'approcha de lui pour dénouer la ceinture de son peignoir. C'était une belle fille, assez ronde, avec des cheveux blonds, un corps peut-être massif mais attirant. Le Gnome d'abord interdit réagit assez vite aux sollicitations tendres et souriantes de Miele qui le forçait à l'amour.

Désormais il modifia complètement ses plans et décida que la KID serait la plus puissante des petites Compagnies pour commencer. On la verrait figurer parmi les douze plus importantes de la Fédération, en attendant qu'elle affronte les grandes Compagnies mondiales. Mais peu de temps après un de ses trains dérailla dans une ville et on dut évacuer celle-ci. Trente wagons-citernes remplis d'acide chlorydrique venaient de laisser échapper leur contenu.

Il n'y eut pas de mort mais l'évacuation de la ville fut une épreuve terrible pour bien des gens et coûta un prix élevé. Les compagnies d'assurances commencèrent à chercher la petite bête et découvrirent que l'un des wagons était réputé endommagé depuis déjà plusieurs semaines. Le Gnome retrouva le rapport du bureau des Contrôles sur son bureau. Il n'y avait plus pensé et les compagnies décidèrent de ne payer que la moitié des dégâts, laissant le reste à sa charge, dix millions de dollars. Il n'avait même pas le centième de cette somme en liquide mais son actif s'était solidement enrichi en quelque temps. Il dut négocier avec l'accord des anciens associés qui gardaient un droit de regard sur la KID. Il vendit des



lignes, des stations, des options, en *Africana* et en *Panaméricaine*. Il réunit cinq millions de dollars et obtint un moratoire pour le reste en cinq ans.

Jdrien faisait d'énormes progrès dans tous les domaines et lorsqu'il s'approchait du Gnome fatigué, il paraissait d'un coup lui ôter sa lassitude. Et en même temps il lui transmettait avec une délicatesse émouvante la tendresse qu'il éprouvait pour son père adoptif. Mais Miele ne partageait pas la quiétude du Gnome.

— Il essaye de me faire penser à Lien Rag, lui disait-elle. Il projette son image en moi mais comme je ne le connaissais pas beaucoup, je ne peux alimenter sa mémoire.

— Il finira par l'oublier.

— Je ne pense pas. Il nous aime, c'est certain, mais il garde pour Lien Rag un amour extraordinaire, ainsi que pour Yeuse mais à un moindre niveau. Cette pauvre Yeuse, tu crois qu'elle vit encore ?

— Je n'ai jamais pu avoir de nouvelles.

— Et les autres, ceux du cabaret ? Ceux que nous avons abandonnés à Kapousta Voksal ? Tu sais il m'arrive d'en rêver la nuit et je vois cette pauvre Inis qui me regarde avec des yeux pleins de reproches. Elle n'était pas responsable, elle, nous aurions dû l'emmener avec nous.

— Il fallait choisir, tranchait le Gnome.

C'était une période noire. Il était pratiquement ruiné, ne pouvait payer le personnel et des mécaniciens, des chefs de station, des aiguilleurs allaient se faire embaucher ailleurs. Il ne lui restait que quinze convois à peu près valables. La concession des effluents de Bengali Station lui fournissait les disponibilités dont il pouvait avoir besoin. Ainsi que la vente des poissons des pêcheries, mais ce n'était pas



encore suffisant. Dans les grandes stations ferroviaires de la fédération australasienne, on ricanait désormais lorsque son train blanc aux rayures d'or entrait en gare. On se moquait dans son dos et même un jour un sous-chef de station le bouscula. Il tomba dans une fosse de vidange avec sa cape blanche et on l'en retira gluant et humilié à mort. Lorsqu'il rejoignit son bord, Miele eut peur de son regard. Il prit un bain, jeta cette cape désormais perdue et s'enferma dans son bureau. Par téléphone il ordonna que le convoi quitte la ville et il donna comme direction les pêcheries. Il avait besoin de réfléchir, de digérer ses échecs de cette dernière humiliation.

— Ecoute, lui dit Miele un soir auprès de la célèbre cheminée. Pourquoi cours-tu ainsi après la fortune et la gloire ? Ce n'est pas uniquement pour Jdrien mais parce que tu veux devenir encore plus riche, encore plus puissant que le père de l'enfant, Lien Rag. Lorsque les journaux parlent de lui, de son super-Métro et surtout de son autre projet encore plus colossal, la nuit tu ne dors plus. C'est stupide. Nous pourrions être heureux si nous menions une vie plus sereine, si tu te contentais de gérer cette petite Compagnie sans de trop grandes ambitions.

Le lendemain le petit train blanc courait à l'autre bout de la Concession, en plein océan Pacifique, sur la banquise réputée la plus dangereuse du monde. Des volcans nombreux s'étaient réveillés à la suite de cette forte pression des glaces sur le sol et le sous-sol, et certains jaillissaient même en pleine solitude glacée, éclairant des milliers de kilomètres carrés à l'entour. Mais l'eau de mer se réchauffait et provoquait des fractures, des crevasses. Certaines lignes disparaissaient à jamais, d'autres se maintenaient par le plus grand des hasards. Désormais on préfé-



rait emprunter la voie du nord ou celle du sud. Le continent Antarctique constituait une assise solide pour l'inlandsis et d'ailleurs connaissait une activité intense.

Miele, épouvantée, découvrit les icebergs, les îles de glace flottantes grandes comme un pays ancien, et des sortes de viaducs naturels qui soutenaient le réseau. Les baleines étaient nombreuses dans cette partie du globe, des baleines marines. Contrairement à celles de l'Atlantique et de la mer de Béring, qui se déplaçaient sur la banquise.

— Je ne dors plus la nuit, dit-elle au Gnome. Je crois toujours entendre des craquements. Nous allons nous engloutir à jamais. Que venons-nous faire dans cette région ?

— Produire de l'énergie. A partir de l'eau de mer réchauffée en profondeur. C'est un vieux procédé mais on ne l'a pas encore exploité. On peut installer les centrales sur des icebergs.

— Tu oublies le traité de N.Y. Jamais ils n'accepteront que tu utilises ce moyen de transport.

— Je les relierai au réseau, je n'irai pas contre l'esprit du traité. Mais pas tout de suite, plus tard.

— Ils t'enverront des avisos, des patrouilleurs détruiront tout.

Il savait qu'elle avait raison mais, sans énergie, il ne pouvait pas construire ces viaducs qu'un système de réfrigération constant maintiendrait solidement.

— Ici l'air est toujours chargé de brumes épaisses. On n'y voit pas à cinq mètres certains jours.

— Ce sont des brouillards de condensation.

Il dut vendre d'autres installations mais tint bon pour les effluents de Bengali Station et cette ville lui octroya un deuxième prêt aussi important que le premier et il put racheter des wagons. Il y avait aussi ce trafic de cadavres que l'on remontait du sol de



l'ancien pays appelé Inde. Au moment de l'ère glaciaire, des millions d'Indiens s'étaient laissés périr de froid par résignation, fatalisme ou toute autre raison, dans des espaces réduits, auprès d'un ancien fleuve. Des aventuriers remontaient des milliers de corps chaque jour. On utilisait ceux-ci de différentes façons. Le Gnome s'en moquait et il conduisit lui-même un convoi de quatre-vingt-dix wagons pour effectuer un transport jusqu'en Africaania. Un ascenseur spécial remontait les corps des profondeurs et les déversait dans les wagons sans toit. Leur rigidité permettait de les aligner pour économiser la place et c'étaient même des Roux qui effectuaient ce travail. Dès qu'un wagon était rempli on l'arrosait d'eau, puis on mettait sur la couche de glace qui se formait immédiatement un produit qui colorait en noir avant de refaire une seconde couche. Des groupes de gens indignés par ces trafics faisaient visiter les trains et au début les wagons sans toit avaient été rapidement découverts avec leur macabre cargaison. Il fallait aussi éviter les grandes stations, ne faire halte que dans des cités réputées pour leur discrétion. Des cités où vivait une faune suspecte et qui exigeaient un péage élevé pour y accéder !

Le Gnome effectua son premier voyage en Africaania avec près de quarante mille corps d'Indiens qu'il livra à une centrale thermique. Un banal four crématoire qui produisait de la chaleur et du courant pour une grosse ville africainienne. Pourquoi pas, pensa-t-il en encaissant sa lettre de change. On disait qu'il restait des centaines de millions de cadavres à enlever. De quoi faire tourner la KID pendant des années.

Il rapporta de la terre végétale pour les serres-rizières de l'Australasienne. Il existait en Africaania les plus grandes mines de cette précieuse denrée et il



en emplit ses wagons. Ce fut une opération qu'il renouvela chaque mois désormais. Mais il n'emmenait pas Miele ni Jdrien avec lui. Il ne parlait jamais de ces transports de cadavres sur longue distance. Il essayait ensuite de les oublier durant le reste du temps, mais n'y parvenait pas toujours.

— Regarde, lui dit Miele un jour. N'est-ce pas merveilleux ?

Elle lui montrait un journal déjà ancien. Il pouvait reconnaître, sur la photographie, Lien Rag et Yeuse qui se souriaient.

— Elle était détenue dans la Concession sibérienne. Ils se sont retrouvés. Lien doit chercher l'enfant. Il a dû déboursier une somme fantastique pour que Yeuse lui soit rendue. Il en fera autant pour Jdrien.

Le Gnome roula le journal en boule et le jeta dans la cheminée du salon. Il le regarda brûler avec un visage sans expression.

— J'y suis attachée aussi, tu sais, mais je pense que nous n'avons pas le droit de le garder. Lien devient tellement puissant qu'il peut nous briser si jamais il apprend où nous sommes.



## CHAPITRE XII

En apparence, c'était un train de marchandises de faible importance, une dizaine de vieux wagons, une motrice électrique mais capable de fonctionner sur les batteries trouvées en grand nombre dans l'un des wagons. Lady Diana faisait visiter le convoi à Lien Rag.

— Nous savions qu'un train servait de laboratoire astronomique à ces fanatiques. La rumeur circulait depuis des mois, mais nous n'avions pas d'autres indications. C'est grâce à la vigilance d'un employé que nous avons enfin découvert cette rame. Il avait remarqué que la consommation de la motrice, alors qu'elle stationnait sur un quai, était aussi élevée qu'en pleine marche. Le mécanicien était en train de recharger ses batteries. Elles assuraient l'autonomie de marche en cas d'ennuis, mais surtout alimentaient les appareils très sophistiqués. Vous allez voir.

L'un des vieux wagons de marchandises servait de lieu de repos pour les Rénovateurs du Soleil découverts à bord.

— Ils étaient huit savants de très bon niveau. Il y avait en plus deux techniciens des ultra-sons, un spécialiste des ordinateurs, trois hommes d'équipage avec le mécanicien. Mais tous affiliés à la secte et



volontaires. Le patron, Mucker, était dans la vie courante conseiller en agriculture et visitait les installations de serres géantes, donnant son avis, ses conseils. Le train lui-même appartenait à un des techniciens, Jaroy, qui prétendait être réparateur itinérant en électronique et d'ailleurs il avait une clientèle que nous allons placer sous surveillance.

La grosse femme se glissait adroitement dans le couloir, passait le soufflet et laissa à Lien le temps d'examiner le laboratoire de spectrographie installé dans l'autre wagon. Il y avait un matériel provenant d'aciéries et d'autres usines adaptées à la recherche astronomique, des télescopes optiques mais surtout électroniques, dont la puissance était capable de donner des clichés des strates de poussières lunaires accumulées autour de la Terre à la suite de l'explosion du satellite, trois cents ans auparavant.

— Un matériel qui peut être déjà évalué à un million de dollars et peut-être suis-je en dessous de la vérité, fit la grosse actionnaire qui visiblement se contenait. Ces salauds commençaient à faire du bon travail d'analyse. Il y a des copies de documents, des photographies, des spectrogrammes inquiétants. Mais nous n'avons pas les originaux. Ils se méfiaient quand même.

— Ce qui signifie que d'autres les gardent quelque part ?

— Exactement. Venez, dans l'autre wagon il y a les installations d'ultra-sons. Des émetteurs de toute nature. Certains uniquement pour étudier la composition des couches atmosphériques. Leur grand problème c'est le vide au-dessus de l'ionosphère, savoir si des couches d'air, même rares, même limitées, existent dans l'exosphère. Pour les ultra-sons, il faut un minimum d'air... Mais il y a aussi un projet de



bombe à implosion à l'état encore vague heureusement. Et dans l'autre wagon...

C'était encore un wagon de marchandises mais à toit coulissant et le plus surprenant était la chose molle qui se balançait entre ses liens. Cela ressemblait à ces têtards d'autrefois avec une grosse tête et une queue infiniment longue enroulée sur le sol du wagon. C'était énorme, flasque.

— Un ballon-sonde avec les réservoirs d'hélium pour le gonfler en quelques minutes. Il y en a d'autres dans les caisses du wagon voisin. Ils ont dû déjà en lancer avec des appareils d'étude. Ces ballons peuvent atteindre les hautes couches de l'atmosphère et transmettre des indications précieuses.

La nacelle était minuscule mais bourrée d'instruments de toute nature. Il aurait fallu les étudier attentivement pour assigner à chacun son utilité.

— Le train circulait toujours dans les zones agricoles les moins polluées, et pour cause. Nous pensons qu'ils ont dû faire des progrès foudroyants.

— Etaient-ils prêts à entreprendre la phase de floculation des poussières lunaires ?

— Nous n'en savons rien. Vous savez que dernièrement il y a eu un étrange phénomène lumineux sur l'ancienne côte ouest à hauteur de la Californie mexicaine, si vous voulez situer exactement l'endroit.

— Une aurore boréale ?

— En quelque sorte, mais plus importante. Les gens ont cru voir une boule lumineuse et certains prétendent que la glace a commencé de fondre en surface, car le phénomène a duré près de quarante-huit heures. On a relevé une température extérieure de huit degrés.

— Au-dessus du zéro ?



— Bien entendu. Huit degrés pendant quarante-huit heures. Il y avait sur place une colonie qui élevait des phoques de mer. Elle avait créé des bassins en pleine mer et pour les garder ouverts malgré les moins trente-cinq extérieurs devait constamment veiller à maintenir la température des conduites de vapeur. Ils avaient disposé des releveurs de température sur une très grande surface et ont pu effectuer des mesures précises. Nous avons racheté la colonie et les gens se sont dispersés. Tous ses membres sont sous surveillance étroite et savent que s'ils parlent ils auront les plus graves ennuis.

— Qu'allez-vous faire de ce train ?

— Le conduire en plein Pacifique et le faire couler par les plus grands fonds.

— Les suspects ?

— Les suspects ? Mais ce sont des coupables. Il n'y a aucun doute et ils ne méritent aucune circonstance atténuante.

Lien Rag soudain cessa d'examiner un appareil enregistreur à bande pour regarder Lady Diana :

— Ils vont passer légalement en jugement ?

— Non. C'est inutile. Le conseil d'administration a pris sa décision très rapidement. Ils n'existent plus.

— Vous plaisantez ? demanda-t-il pâle et anxieux.

— Je ne plaisante jamais. Ils sont tous morts, enfouis dans une crevasse quelque part. Celle-ci est comblée par des rayons lasers à l'heure actuelle.

Toujours la même politique, que ce soit en Transeuropéenne ou en Panaméricaine. Il se souvenait d'une ville, dont un quartier entier, le quartier des bibliothèques, donc de la mémoire collective, avait été ainsi expédié au fond d'une immense crevasse glaciaire.

— Vous êtes ignoble.



— Le jour où la voûte magnifique de Big Tube se fendillera, se mettra à fondre, menacera de s'écrouler, vous ne le penserez pas. Vous êtes un homme de la glace, Lien Rag. Vous traînez encore quelques lambeaux d'idéalisme humanitaire, mais vous savez bien que sans la glace vous n'êtes plus rien. Que feriez-vous dans un monde liquide, un monde qui se noierait ? Au début on pourrait se réfugier sur des icebergs géants, mais ensuite ? Le sol sera boueux pour des siècles, improductifs.

— Il restera les mers.

— Un réchauffement trop rapide tuera la plupart des espèces.

— Elles se sont adaptées à la glace, elles s'adapteront à une eau plus chaude. Les volcans du fond des mers entretiennent d'ailleurs une température qui attire ces espèces menacées.

— Vous ne pourriez vivre sans la glace.

— Et vous sans le chemin de fer.

— Nous sommes donc faits pour nous entendre, dit-elle en se dirigeant vers le sas du convoi.

Elle traversa la passerelle qui menait à son lococar par un tunnel translucide. Lien Rag se retourna vers le train-observatoire. Il y avait à son bord une véritable fortune, ces instruments bricolés avec génie qui donnaient un espoir à toute l'humanité.

Il rejoignit la grosse femme dans le salon où elle préparait deux verres de boisson forte. Elle appelait ça martini d'après certains romans de l'époque préglaciaire.

— De temps en temps la presse, la radio, la télé semblent envisager un retour au Soleil dans les siècles futurs. Vous laissez donc filtrer ce genre d'information ?

— Bien entendu. Il faut entretenir l'espoir lorsque les conditions de vie deviennent mauvaises,



lorsque nous devons baisser le chauffage, réduire le nombre de calories, prendre des mesures sévères. Il faut que les gens y croient, mais sans vraiment le souhaiter. Autrefois on parlait du paradis. Les pauvres, les démunis mettaient toute leur foi dans ce bonheur futur, et les religions connaissaient un succès énorme. Les Néo-Catholiques, les Néo-Réformés, tout ce que vous voulez n'apportent pas la même espérance. Les Rénovateurs du Soleil si.

— Vous pourriez augmenter le chauffage, les calories, les possibilités d'oubli par les distractions nobles... Mais vous ne le faites pas. Tout le profit ne vise qu'à vous donner le meilleur confort. Il y a deux à trois millions de nantis dans cette Concession.

— Ce n'est déjà pas si mal, non ?

— Eux seuls peuvent vivre dans les stations sous dôme, ne pas travailler, se gaver et pour perdre leur graisse fréquenter des clubs aux installations sophistiquées qui donnent à volonté l'illusion des plages anciennes ou des villes d'eau. J'ai calculé qu'avec cet argent vous augmenteriez la ration habituelle de trois cents calories et le chauffage d'un degré pour les malheureux qui dépendent des sociétés de travail intérimaires. C'est-à-dire au moins dix millions de personnes.

— Ne faites pas du social, Lien Rag, cela ne vous convient pas. Lorsque vous aurez réalisé le quart de notre super-projet, le projet Diana, vous verrez le niveau de vie faire un bond prodigieux.

— Vous savez à quel prix ? La mort des deux tiers, des trois quarts peut-être de l'humanité. Il ne restera pas deux cents millions d'êtres humains sur notre planète congelée.

Elle sirotait son martini avec des petites moues de plaisir. Dans le temps elle avait dû avoir une très



belle bouche, mais celle-ci était couturée de rides minuscules.

— Ne me regardez pas ainsi, fit-elle presque suppliante. Je ne le supporte plus.

— Vous avez trop profité de votre richesse, de votre pouvoir, dit-il avec cruauté. On dit que chaque jeune homme que vous vous payez vous coûte une fortune. Vous allez les choisir dans les centres de sélection militaire et vous leur proposez crûment de devenir riches. Est-ce tout ce que vous faites de votre vie ?

— Je ne peux pas m'offrir un Lien Rag malgré mon désir, dit-elle avec ironie. Alors je me résigne à ces stupides garçons dont seul le bas-ventre m'intéresse.

— Vous auriez dû essayer avec un Homme Roux. Elle le regarda avec surprise.

— Est-ce vous qui me le proposez comme s'il s'agissait d'animaux ?

Lien Rag regretta sa légèreté. Et puis il se demanda avec inquiétude si son lent pourrissement social n'allait pas jusqu'à mépriser désormais les Hommes du Froid.

— Est-ce vous qui avez aimé une Femelle Rousse et en avez eu un fils ? Je vous préférerais ainsi, en père traqué prêt à tout pour défendre sa progéniture.

La surprise laissait Lien sans voix, sans jambes. Il était comme un bloc de glace dans une cuvette sous un rayon laser.

— Je suis au courant depuis quelque temps, Lien Rag. Il est vrai que c'était facile.

Elle vida son verre, s'en servit un autre.

— Un sexe d'Homme Roux a paraît-il des particularités extraordinaires. Est-il vrai également qu'une vulve de Femelle Rousse procure les jouissances les plus sublimes ?



Lien Rag se leva lentement et s'approcha d'elle. Les yeux cruels, enfouis comme des diamants dans les orbites gorgées de graisse le défiaient. Il lui jeta le reste de son verre au visage.

— Je ne vous aurais pas cru capable d'un geste pareil... Et j'en suis satisfaite. Je ne vous aurai pas provoqué en vain.

Il aurait voulu faire arrêter le loco-car, descendre n'importe où et se diriger vers la glace la plus pure pour y attendre il ne savait quoi.

— Allons, Lien, ne boudez pas en plus. Je n'ai pas été fâchée de votre aspersion. C'est vraiment un réflexe viril vous savez, presque sexuel.

— Taisez-vous, fit-il écœuré.

— Nous avons du travail à faire ensemble et nous devrions éviter des discussions aussi intimes. Vous m'avez accablée de votre mépris dans un seul regard, souvenez-vous, et j'ai réagi comme une femme humiliée.

— Où se trouve mon fils ? Allez-vous également négocier cet enfant comme vous l'avez fait pour Yeuse ? Il a fallu que je m'engage à fond pour le premier projet pour qu'on la retrouve.

— J'ignore où est l'enfant. Mais je le fais rechercher.

— Faut-il que je vous fasse l'amour pour avoir de ses nouvelles ? Que je vous lèche les pieds, autre chose ?

— Laissez ce sujet-là, dit-elle avec calme. Je ne demanderai rien en échange. C'est comment un enfant de Femme Rousse et d'un père humain ?

Il ne répondit pas. A travers la vitre épaisse, il pouvait voir une énorme scierie qui roulait à vingt kilomètres à l'heure. On déchargeait des troncs d'arbres géants enduits d'un produit spécial les protégeant du gel. Des troncs qui provenaient de



l'ancienne forêt amazonienne et que l'on transformait en particules. Aucune planche ne pouvait résister au froid. Des géants millénaires que les machines broyaient, réduisaient en poussière. Les souffleries expulsaient le surplus, la poussière trop fine pour être utilisée et la glace alentour se paraît d'une sorte de neige temporaire de couleur ocre. Des transporteurs s'amarrèrent au gros complexe en mouvement, des trains de travailleurs temporaires également.

— Le Cabaret Miki a été dispersé. Mais je suis certain que mon fils est vivant, bien vivant.

— Nous le retrouverons, dit-elle. Rien n'est impossible. Vous l'avez vu avec Yeuse.

— Si jamais j'apprends plus tard que vous m'avez caché quelque chose, je ne vous le pardonnerai jamais ! Vous entendez ? Jamais !

— La Sibérie est immense, avec des régions encore sauvages, encore indépendantes du pouvoir central de la Compagnie.

— Ce qui prouve qu'au moins leur système laisse quelques possibilités. Le vôtre transforme tout le monde en esclave a priori et ce n'est qu'ensuite qu'on peut s'affranchir plus ou moins.

Le téléphone sonna et Lady Diana décrocha. Elle écouta avec attention.

— Très bien. Non, pas de consignes particulières. Elle raccrocha, regarda Lien.

— Yeuse a quitté Big Tube, il n'y a pas deux heures. Elle a pris une rame pour l'est. Avec ses quelques bagages. Elle vous a laissé une lettre.

— Où va-t-elle ?

— Elle vous quitte. On pense qu'elle essaiera de rentrer en Transeuropéenne. A-t-elle de l'argent ?

— Je ne sais pas... Nous ne vivons pas assez proches l'un de l'autre pour que...



— Dix millions de dollars, Lien. Cette femme vous a coûté dix millions de dollars, ne l'oubliez pas. Vous vous êtes engagé à les rembourser.

— Et alors ? Je ne vais pas la réduire en esclavage pour qu'elle serve de caution ? Je ne l'ai pas sortie d'un bain sibérien pour la contraindre à un servage conjugal...

— On m'a dit que vous continuiez à coucher avec votre secrétaire Ronie ?

Il se doutait que Yeuse finirait par s'en aller, mais peut-être ne songait-elle pas à la Transeuropéenne. Elle aussi pensait toujours à Jdrien. Elle l'aimait tout autant que lui. Peut-être même de façon plus désintéressée.



## CHAPITRE XIII

Le jour où le Gnome réussit à avoir un rendez-vous avec le Mikado qui possédait l'une des compagnies les plus prospères de la Fédération, il reprit courage dans ses possibilités et se prépara activement pour cette rencontre. Le Mikado était un personnage extraordinaire, d'origine asiatique disait-on, mais qui habitait un palais sur rails qui ressemblait à un tombeau hindou d'autrefois, avec ses personnages fabuleux sculptés dans une matière qui imitait la pierre. A l'intérieur, le Mikado ne quittait guère une pièce en forme de pyramide où il passait sa vie à réfléchir et à fumer une drogue inconnue dans une très longue pipe. On disait qu'il avait un harem de huit femmes, les plus belles de la planète, et que ses enfants étaient élevés dans un collège uniquement réservé à leur usage.

Le palais du Mikado se trouvait à China Voksal lorsque le train blanc de la K.I.D. pénétra dans la grande cité et fut admis à stationner sur le quai privé de l'important propriétaire de chemins de fer.

Le Mikado lui envoya un personnage assez grotesque dans une robe chamarrée, qui ne cessait de s'incliner et de joindre les mains, entortillait ses phrases de tant de précautions oratoires qu'on n'y



comprenait plus rien. Et pour finir, le Gnome comprit qu'il était attendu pour le soir même par le maître.

— L'enfant est agité, dit Miele. Je le trouve même fiévreux. Tu crois que nous pourrions trouver un médecin assez discret pour l'examiner ?

— Dans cette ville, avec de l'or on trouve les gens les plus discrets du monde.

Il vint un jeune médecin qui ne marqua aucune surprise en découvrant la fourrure du ventre et des cuisses de Jdrien.

— Je ne relève qu'une grande excitation. Il n'a pas eu de cauchemars ? N'a pas vu de spectacle trop violent ?

Après avoir prescrit un léger calmant, il quitta le train spécial en emportant une pièce d'or, l'une des dernières données par le général en guise d'héritage. Le Gnome se sentait coupable d'avoir mené de mauvaises affaires et ne se consolait pas d'avoir spolié Jdrien. Il alla voir l'enfant, le trouva chaud mais très éveillé.

Rien n'était exagéré dans la légende du Mikado et le Gnome eut l'impression de parcourir un labyrinthe compliqué avant de pénétrer dans la salle pyramidale au centre du tombeau hindou. Le Mikado était un homme très gros, obèse, avec une tête aux bajoues tremblantes, un crâne rasé sauf une touffe de cheveux sur le sommet. Il devait teindre sa peau pour avoir cette couleur de bronze. Il portait une robe en tissu ancien, une sorte de brocart de soie et fumait une pipe à l'odeur étrange.

Le Gnome s'accroupit devant une table en laque et comme son hôte l'en conviait, commença à piquer la nourriture dans la vingtaine de bols offerts.

— J'ai un gros contrat avec la Panaméricaine, dit soudain le Mikado en langue anglaise, mais il est



hors du commun. On m'a dit que vous aviez toutes les audaces et que vous pouviez transporter n'importe quoi.

— Sauf des Roux, déclara avec force le Gnome. Je ne suis pas un négrier.

— Je ne le suis pas également.

C'était vrai. Le Gnome savait que les convois de ce patron de compagnie ne transportaient jamais d'Hommes du Froid.

— De quoi s'agit-il ?

— D'ouvrir une ligne régulière sur le Sud Pacifique. Même les Panaméricains reculent. Dans l'Atlantique, ils ont surmonté les fontes de glace avec un support réfrigérant, et en certains endroits il y a des viaducs de plusieurs centaines de kilomètres. Mais dans le Sud Pacifique, ce serait une folie. Ils ne veulent plus détourner l'énergie pour ce projet ancien déjà. Ils préfèrent risquer la vie des équipages de cargos ferroviaires.

— Ce serait pour un transport de marchandises ?

— Pour le moment.

— Jusqu'à présent seuls les convois légers continuent à passer.

— Oui, mais la tonne-kilomètre atteint un tarif prohibitif. C'est du dix pour un. Les Panaméricains voudraient que le prix reste à cinq pour un. Il y a du guano sur l'ancienne côte du Pérou et du Chili. Des nitrates qu'ils commencent juste à exploiter et qu'ils veulent vendre dans le monde entier. Nous pouvons devenir les plus enviés des propriétaires de Compagnies, encore faut-il avoir l'audace. Aucun convoi de plus de dix wagons n'a jamais tenté l'aventure. En dix ans il y a eu cinq drames terribles. Dont tout un train de wagons-cages remplis de Roux expédiés par le fond. Le réseau Sud m'appartient désormais. Mais si vous pensez à des convois de petite envergure, il



est inutile de poursuivre notre conversation car jamais vous ne pourrez obtenir des prix compétitifs.

— Je me trouvais sur la banquise il y a quelque temps, dit le Gnome en prenant des petits morceaux de viande inconnue très relevée qu'il trempa dans une sauce de crème aigre pour en atténuer le feu.

— Je le sais et c'est la raison de ce rendez-vous. Je vous ai trouvé très hardi d'emmener là-bas votre famille. Pour ma part je n'ai jamais osé emprunter ce réseau et je fais le détour par le pôle Sud pour me rendre en Panaméricaine, mais c'est un voyage très long et dans le Sud les implantations panaméricaines sont très envahissantes. Si nous ne trouvons pas une solution australasienne, nous nous ferons dévorer par l'ogre panaméricain.

— L'Australasienne n'existe pas, dit le Gnome. Je l'ai cru autrefois, mais je me rends compte qu'il y a une mosaïque de Compagnies.

— Oui, mais nous y gagnons une grande liberté d'entreprise, meilleure que chez les Panaméricains. Disons même une liberté pour tous. Même si nos travailleurs ne sont ni chauffés ni nourris autant que de l'autre côté de la banquise, ils sont libres de leur choix.

— De crever de faim et de froid également, dit le Gnome. Je vous en prie, pas de considérations de ce type. Aucune des Concessions n'offre le bonheur absolu en la matière, mais je ne veux pas me faire bouffer par les Panaméricains.

— Vous avez une contre-proposition ?

— Oui, mais elle nécessiterait des capitaux importants. On peut installer des centrales à énergie sur la banquise, utiliser l'eau chaude des fonds, là où l'activité volcanique est la plus intense.

— On y a songé avant vous. Ce seraient d'énormes centrales et les Panaméricains devien-



draient encore plus intéressés. En ce moment ils cherchent toutes les énergies disponibles pour un énorme projet.

— Le tunnel entre les pôles ?

— Exactement. Ils auront besoin des trois quarts de l'énergie produite actuellement dans le monde. Nous devons en tenir compte, car ils ne renonceront pas à ce projet démentiel. C'est dans leur nature de voir grand pour l'avenir et de ne pas tenir compte des autres.

— Il faudrait donc trouver un passage sur la banquise ? Un endroit résistant pour des convois de quarante, cinquante wagons. Des techniciens, des mécaniciens, tout un personnel assez courageux pour affronter cette aventure ?

Le Gnome était profondément déçu mais le cachait. Il avait espéré une proposition plus raisonnable qui lui aurait permis de remonter son affaire en un temps rapide. Bien entendu le projet de liaison sur banquise le fascinait, mais il était sûr de ne pouvoir l'entreprendre avant des années. La découverte d'un passage serait un travail de prospection durant des mois, avec des échecs, des déceptions et surtout des dangers innombrables.

— Ne vous hâtez pas de prendre une décision rapide, dit soudain le Mikado. Vous êtes atterré par ma proposition mais il doit exister une solution. Je vous observe depuis que vous avez racheté la S.N.O.W., devenue la K.I.D. désormais. Vous me fascinez un peu. Vous commettez des erreurs mais vous avez aussi des idées et des courages. Le transport de ces cadavres que vous dirigez en personne n'est pas du domaine de la facilité. Je crois que nous pourrions faire quelque chose de bien ensemble. Je ne vois pas dans cette mosaïque de



Compagnies, comme vous dites, un autre partenaire possible.

Le Gnome revint dans son train. Miele l'attendait fébrile semblait-il.

— Jdrien n'a cessé de regarder par la fenêtre en direction de cette sinistre construction où habite le Mikado. Exactement comme il le fait quand il aperçoit des Hommes Roux sur les dômes ou les verrières.

Ce n'est que dans la nuit que le Gnome repensa à cette phrase de Miele. Il était rentré tellement obsédé par les propositions du Mikado qu'il n'y avait pas prêté attention. Il se leva, alla voir si Jdrien dormait. Quand il revint se coucher Miele était assise sur sa couche.

— Tu es sûre qu'il était attiré par ce tombeau hindou sur rail ?

— Absolument certaine.

Le Gnome passa dans son bureau pour regarder une carte ferroviaire de la banquise au-dessus de l'océan Pacifique de jadis. Puis il alla chercher une carte ancienne et essaya de comparer. Jusqu'à hauteur des anciennes îles de la société, la banquise s'ancrait solidement sur un chapelet d'archipels, mais ensuite c'était le grand vide, l'incertitude totale, des convois entiers disparus dans les abîmes ainsi que les voies, les stations. Cette traversée inspirait une terreur folle aux plus hardis des aventuriers.

Puis il consulta la liste des autres Compagnies et il se rendit compte qu'avec le Mikado il était le seul à refuser le transport des Roux. Cette vérité le conforta dans une certitude née de l'attitude de Jdrien. Il alla se coucher et rêva d'un train-paquebot qui fendait la banquise de son étrave. Mais dans les rêves les accords de N.Y. Station n'existaient pas et



n'imposaient aucune contrainte. Mais une fois réveillé il resta avec son problème, huit mille kilomètres de banquise à faire franchir à des convois lourds de plusieurs milliers de tonnes et dans un délai assez bref, trois jours maximum, soit plus de cent kilomètres à l'heure. Un problème insoluble et il préférait aller le dire immédiatement au Mikado. Mais sur le quai il eut une surprise désagréable, le tombeau hindou avait disparu durant la nuit. On lui dit que le patron de la Compagnie avait quitté China Voksal en pleine nuit pour une destination inconnue.

— Nous partons, dit-il à Miele. Nous retournons sur la banquise mais encore plus loin.

— Non, dit-elle. Laisse-nous, j'ai trop peur. C'est au-dessus de mes forces. Vraiment au-dessus. Et je ne veux pas que Jdrien coure le moindre risque.

— Je partirai seul si je ne trouve aucun mécanicien pour m'accompagner.

Il utilisa un loco-car assez rapide qu'il avait racheté à une vente publique de matériel ferroviaire, le fit équiper de réservoirs supplémentaires de charbon liquide. Au-delà d'un certain point le courant électrique de traction n'alimentait plus les rails qui n'en recevaient plus qu'un très faible voltage pour conserver la même température. Une isolation plus ou moins parfaite les empêchait de faire fondre la banquise donc de s'enfoncer dans son sein.

Un jour, après une très longue navigation solitaire il atteignit le dernier poste humain à l'aplomb d'une très petite île dont on ne savait plus le nom. La station se nommait un peu pompeusement South Pacific Station, mais ne regroupait que quelques familles de marginaux, certainement recherchés par les sécurité et police des Compagnies. Ils vivaient de pêche et de l'extraction de corail qu'ils revendaient à



des fabricants de bijoux. Ils utilisaient pour le chauffage de la station l'eau captée en profondeur, transformée par une pompe à chaleur en liquide brûlant.

— Il y a deux semaines que personne n'est passé par ici, lui dit le chef de station qui ne se différenciait guère des habitants par sa barbe et son air un peu égaré.

Ils vivaient dans un tel dénuement que le rêve d'une vie meilleure devait les entretenir dans une inertie presque totale.

— Quatre wagons, une loco à charbon liquide. Certainement des trafiquants. Lesquels on l'ignore.

— La voie est toujours réchauffée ?

— D'après mes vérifications, oui.

Il montra une très antique draisine très haute sur roues et fonctionnant à la vapeur.

— Quand j'ai du charbon, je vais faire des vérifications. La dernière fois j'ai effectué mille kilomètres mais ensuite j'ai eu peur. Il y avait des formes sombres sur la voie, peut-être des baleines, peut-être bien autre chose. La voie était en bon état. Je n'ai noté qu'un affaissement d'un mètre sur cette distance. Mais il m'est arrivé d'avoir de l'eau jusqu'au bas des roues. Je n'ai pas supporté ces gerbes d'eau glacée qui fusaient de chaque côté. Nous ne sommes pas préparés à ça, vous comprenez ?

— Il y a des installations humaines ? Je n'ose pas parler de station.

— Certainement. Des pêcheurs, des chasseurs, on en voit quelquefois qui ramènent des wagons-citernes d'huile animale. Il y en a qui disparaissent ou qui osent traverser complètement pour vendre leur récolte de l'autre côté à meilleur prix.

— Quel équipement ont-ils ?



— Des flotteurs sur les côtés. Mais c'est très encombrant, très gênant.

Il quitta South Pacific Station un matin très tôt alors que le jour crépusculaire se levait. C'était très impressionnant que cette banquise qui s'étendait à perte de vue en épousant la rotondité de la terre, très peu bouleversée par des congères, des amas de glace. Il roula à allure constante une partie de la journée, rencontra ses premières flaques d'eau. Malgré le froid très sec de l'air, elles s'étendaient sur des kilomètres mais ne montaient pas sur le ballast. Ce dernier paraissait résister aux variations constantes de la banquise. Les grandes portées de rails et l'élasticité de l'acier autorisaient d'assez fortes oscillations.

Lorsqu'il s'arrêta, ce fut en face d'un aiguillage. Cette rencontre lui parut surnaturelle. Il aurait pensé qu'un groupe humain aurait préféré s'installer près du réseau plutôt que de se relier à lui par une voie unique, mais il existait. Il essaya de distinguer où conduisaient ces deux rails, mais en vain. Les instructions ferroviaires ne précisaient rien.

La nuit il roula en conduite automatique mais très lentement, prêt à bondir si le radar ou l'écho sondeur signalait le moindre obstacle sur sa route. Il ne dormit que quelques heures et se préparait du café lorsqu'il pénétra dans une très ancienne station sans sas.

— Bon sang ! fit-il effrayé.

L'endroit était envahi par des chiens de mer du genre requins. Ils paraissaient utiliser une sorte de puits communiquant avec l'océan pour venir rôder sur les glaces. Ils rampaient comme capables de respirer sans l'intermédiaire des branchies, traversaient les rails et le Gnome ne put en éviter un dont le sang gicla sur le pare-brise. Il se retourna et vit la



meute qui se précipitait. Plus loin il aperçut de vastes igloos en bordure du réseau, des silhouettes menues qui paraissaient appartenir à des enfants enfouis dans les fourrures. L'atmosphère devenait brumeuse, enfumée semblait-il par des formations montant de la différence entre l'eau tiède et l'air ambiant. Il dut ralentir encore et à la nuit crut avoir une hallucination lorsqu'il pénétra dans un igloo immense qui coiffait tout le réseau. Mais il n'y avait en guise de sas qu'une double paroi dans laquelle circulait de l'air plus chaud qui faisait barrage à l'air froid. On avait déjà installé ce système, mais il nécessitait une grosse dépense d'énergie et apparemment les gens qui vivaient là en disposaient.

Il s'arrêta sur un quai de glace, derrière des wagons-citernes et tout de suite, son propre sas ouvert, comprit que c'était un centre de dépeçage de phoques et de baleines. Il y avait une fonderie pour les graisses, des plans inclinés pour tirer les animaux. Un orque était hissé par un treuil à vapeur. L'odeur, l'air étaient irrespirables.

— Salut ! T'es pas grand, toi, dit un gaillard énorme vêtu de peau de bébé phoque, qui le toisait de son mètre quatre-vingts ; un géant désormais.

— D'ailleurs on m'appelle le Gnome. Je dirige une petite Compagnie, anciennement la S.N.O.W. mais on l'appelle la K.I.D. désormais.

— Je vois. Tu viens pour de l'huile ?

— Ça m'intéresse mais j'essaye d'établir une liaison transbanquisienne.

— Tu es fou ou quoi ? Il y a des petits convois qui passent, mais c'est tout. Mon nom est Zarou. Viens avec moi. On va boire une bière chaude avec du sang de requin.

C'était effectivement une bière faite à partir de sang du requin que l'on vendait dans les grandes



cités à un prix fabuleux et qui passait pour donner des forces. Il y avait un wagon-bar à peu près vide pour le moment. Tout le monde travaillait dur.

— On a coincé un grand troupeau de baleines, elles-mêmes harcelées par des orques. On ne chôme pas. Dehors c'est l'attaque continue des chiens de mer et des albatros.

— Des albatros ? Je n'en ai jamais vu.

— Alors ne sors pas sans protéger tes yeux. Ces sales bêtes en ont aveuglé plus d'un. Tu n'es pas grand mais tu as l'air de savoir ce que tu veux. Déjà pour arriver jusqu'ici, Whaler Station. Tu ne connaissais pas ?

— A South Pacific Station on dit que vous êtes des gens fabuleux, mythiques. Je ne pensais pas vous trouver si bien équipés.

— Il a fallu tout amener pièce par pièce. Aucun convoi de plus de cent tonnes ne peut rouler sans risques, mets-toi bien ça dans la tête. Les chaudières mêmes, en pièces, soudées sur place, tout par petits morceaux. Et nous avons consolidé cette base en injectant du réfrigérant. Nuit et jour un réseau de tubes plongent dans la mer, jusqu'à vingt mètres pour conserver l'assise. La moitié de notre production d'huile et de graisse brûle pour notre sécurité et notre chaleur. Mais ça vaut la peine.

Ils burent ensemble de la Squalé Beer. Elle était excellente, fabriquée sur place. Il y avait toute une installation qui fournissait des légumes, des graines.

— Mais après nous c'est la fin du monde, le désert. Nous avons quelquefois tenté la traversée pour vendre notre huile en Panaméricaine. Celui qui réussirait gagnerait six mille kilomètres. C'est-à-dire qu'il encaisserait un bénéfice fabuleux. C'est sérieux, ton histoire de transbanquisien ?



— Très sérieux. Dans l'intention du moins. Mais si je vois que c'est impossible, je devrai m'incliner.

— On a fixé des flotteurs mais c'est encombrant et si par malheur tu croises un autre convoi ? Il n'y paraît pas mais il circule des draisines tout de même, des gars isolés.

— Des gardes-côtes ?

— Non. Ils partent du pôle pour remonter par la voie normale mais ne s'enfoncent jamais très loin. Et aucun navire de guerre important ne peut s'aventurer... Si tu trouves à consolider le réseau, tu vas nous amener la civilisation, les lois, la justice alors qu'ici c'est une terre d'aventure, comprends-tu ?

— Je peux vous amener la richesse. Vous vivez des baleines, pas de rapines ? Alors ?

— Je n'aime pas les polices des Compagnies. Mais je comprends que tu veuilles t'obstiner.

— Alors les flotteurs, zéro ?

— Absolument. Et d'ailleurs il les faudrait quatre fois plus grands pour avoir vraiment une chance.

— Alors un ballast flottant ?

— Ça ne s'est jamais vu.

— Un ballast sur coussins d'air, de grosses traverses pneumatiques qui appuieraient sur des mètres carrés au lieu d'un point précis. Il faut répartir la charge. Faire des sondages, des relevés sur l'épaisseur de la glace. Les volcans ne suivent pas une ligne directement sous le réseau. La fracture s'éloigne vers le nord-est, alors nous pourrions aller vers l'est-sud-est. Nous pourrions utiliser un ballast normal quand l'épaisseur sera de vingt mètres. En dessous, un ballast différent.

Zarou lui envoya une telle claque dans le dos qu'il faillit passer par-dessus le comptoir du bar :

— Tu ne manques pas de culot, Gnome ! Moi ça



ne me plaît pas, Gnome. Je préfère Kid. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Au contraire, dit le Gnome en reprenant son équilibre. Tu dois connaître le réseau, non ?

— Une fois je suis allé jusqu'à Terror Point et je me suis juré de ne jamais y revenir.

— Mais ceux qui transportent l'huile à travers la banquise ? fit le Gnome anxieux.

— Ça n'existe pas. Il y en a qui empruntent le réseau du sud à quelques kilomètres d'ici et contournent par le pôle. Il y a les Panaméricains qui pêchent aussi sur la banquise, mais de leur côté. Mais entre, il y a quatre mille, cinq mille kilomètres infranchissables.

— Avec un réseau de dix voies pourtant.

— Vieux d'un siècle. Les volcans ne s'étaient pas réveillés en si grand nombre et la banquise tenait. Cent mètres d'épaisseurs, oui, Kid, cent mètres, à l'époque.

Il sortit une pipe, la bourra de ce tabac synthétique cultivé en Africana et qui empuantissait l'atmosphère autour du fumeur. Mais à Whaler Station, le dépecage des cétacés soulevait une odeur pire encore.

— Une légende ?

— Voilà, une légende. En dix ans ils y sont allés combien ? On peut les compter sur les doigts de la main. Pas moi. J'ai que huit doigts. Les autres sont restés dans la gueule d'un chien de mer. Je croyais qu'il était mort au bout d'une demi-journée après qu'il ait été pêché, mais il avait encore toute sa hargne. Ils deviennent féroces et je suis sûr que certaines meutes passent vingt-quatre heures sur la banquise sans avoir à replonger dans la mer. Donc tous ceux qui ont tenté la traversée n'y sont pas parvenus. Le réseau doit être coupé quelque part,



cassé, submergé. La banquise peut être fracturée avec l'eau de mer qui passe, pourquoi pas un courant ?

— Personne n'est allé voir depuis peu ?

— Non, personne. Nous on est sur le passage des baleines. Et on ne demande pas autre chose.

— Sur le passage des baleines ? Mais s'il y avait une fracture de la banquise elles feraient un détour ? Ce sont des animaux à l'intelligence formidable, non ?

Zarou ôta son bonnet de fourrure pour gratter sa tignasse. Il était atteint d'une sorte de pelade qui lui laissait par plaques le crâne luisant.

— Intelligentes, oui, mais traditionnelles aussi. Par contre il y a des Roux qui voyagent le long de ce réseau. Mais eux ils ne craignent rien ; ils peuvent nager si la banquise s'interrompt.

— On peut manger ici ?

— Viens. Je t'invite. Moi je ne reprends à la fonderie que ce soir.

La cafétéria était derrière le bar. On ne fit même pas attention au Gnome. Il y avait des hommes de toutes origines dans la station baleinière. Mais pas beaucoup de femmes.

— Juste un wagon-bordel si tu veux, répondit Zarou à la question de celui qu'il appelait le Kid. Mais le soir c'est la ruée et il vaut mieux que tu t'abstiennes. Ils seraient foutus de t'écraser.

— Tu peux me donner des conseils pour le reste du parcours.

— Quoi, je ne t'ai pas découragé ? Ça alors !... Mais tu le caches où, ton culot ? T'as pourtant pas beaucoup de place, dis donc.

Sur une feuille de papier le géant porta quelques indications. Il pouvait encore donner des tuyaux



pour les sept à huit cents kilomètres suivants, mais ensuite il avouait sa totale ignorance.

— Tu ne trouveras personne qui puisse t'en dire plus. Personne. Je suis celui qui est allé le plus à l'est pour intercepter des éléphants de mer qui nous avaient échappé. Non, il n'y a personne d'assez fou pour être allé au-delà.

— Terror Point c'est quoi ?

— C'est peut-être le moment où tu te sens au-delà de ce qui est supportable et que tu te demandes si tu vas retourner en arrière ou continuer. Oui, ça doit être ça, Terror Point. Personne n'a jamais pu en parler vraiment. Tu vas vraiment partir tout seul ?

— A moins que tu ne viennes avec moi ?

— Ne dis pas de choses pareilles, fit Zarou effrayé. La simple pensée me glace le sang dans les veines.



## CHAPITRE XIV

Pendant huit jours elle fréquenta les agences de spectacles et les studios pour finalement avoir une proposition de tournée qui lui convenait en Africa-nia. Elle pensait ainsi se rapprocher de la Transeuro-péenne. Yeuse avait quitté Lien Rag depuis quinze jours bientôt. Elle n'avait que peu d'argent, avait essayé de travailler mais le système des sociétés de travail temporaire la révoltait et une fois dans cet engrenage elle n'aurait aucune chance de se faire engager comme comédienne ou artiste de cabaret.

Elle montra son savoir-faire à plusieurs reprises mais ce qui intéressait les organisateurs de tournées c'était son corps. On ne voulait que des strip-teases mais rien n'empêchait d'y mettre une touche personnelle.

— Si vous voulez jouer cette... comment dites-vous ?

— Marilyn Monroe.

— Oui, libre à vous, mais les gens veulent voir vos fesses et votre sexe avant tout. Ne l'oubliez pas. La tournée quitte Movies Station dans six jours. Un train très luxueux. Vous serez très bien chauffée, nourrie, avec une petite prime de quatre dollars.



Mais dès que vous serez de l'autre côté, en Africa-  
nia, vous toucherez le cachet en totalité.

Elle économisait déjà le voyage. Sa beauté faisait toujours sensation et elle avait récupéré quelques formes après le terrible séjour en Sibérie. Le comportement de Lien Rag l'avait tant bouleversée qu'elle préférait ne plus y penser. Sinon, elle risquait de se laisser aller à un état dépressif ou à l'alcoo-  
lisme.

Elle avait une cabine exiguë mais confortable, et la pensée de quitter le sol panaméricain la laissait indifférente. Elle détestait cette vie, cette dépense d'énergie humaine et d'énergie tout court dans une course frénétique au bien-être. Lien Rag s'était laissé éblouir par son nouveau poste, par le pouvoir que lui concédait avec calcul la grosse Lady Diana. Elle essaierait de l'oublier mais espérait retrouver des traces de Jdrien.

Elle pensait que le Gnome et Miele avaient été libérés eux aussi, ou avaient réussi à regagner la Transeuropéenne, et il lui suffirait, une fois en Africa-  
nia, de contacter une agence officielle de la Compagnie Transeuropéenne pour les retrouver. Le Gnome était un être volontaire, intelligent et habile. Il avait dû conserver sa vie et celle de Jdrien en dépit de tout. Lorsque Jdrien serait retrouvé, que ferait-elle ? Dans ce cas elle prendrait le temps de réfléchir avant de le rendre à son père.

Le train roulait à vitesse élevée et en moins de deux jours traversa la grande banquise atlantique et arriva à Atlantic Station, une ville énorme en forme d'étoile où l'influence panaméricaine était grande. La troupe n'eut qu'une nuit pour récupérer et dès le lendemain quatre représentations étaient données devant un public d'Africaniens. Quatre apparitions d'un quart d'heure chacune, mais c'était éprouvant



que de sentir ces regards braqués sur son ventre et ses fesses. Yeuse habituée à un spectacle tout aussi osé mais plus astucieux, se demandait si elle le supporterait jusqu'au bout.

Au bout d'une semaine, elle continuait sans même y songer. Chaque soir on leur remettait leur cachet et elle put enfin téléphoner en Transeuropéenne. Les relations avec la Compagnie Africainienne étaient bonnes et elle obtint l'agence des spectacles de Grand Star Station. Une certaine Glania qu'elle connaissait assez bien.

— Quoi, vous êtes en vie ? Mais on dit que le Cabaret Miki a été détruit par les Sibériens, les acteurs fusillés.

— On exagère beaucoup... Il doit y avoir d'autres survivants. Ne se sont-ils pas fait réinscrire ?

— Cela m'aurait frappée... Je connaissais tant de gens... Le directeur... Le Gnome... Il était si amusant et si sérieux quand il voulait. On n'avait pas envie de se moquer de sa petite taille.

— C'est exact, dit Yeuse. Je suis désolée que vous n'ayez rien à m'apprendre, mais je vous rappellerai régulièrement.

Elle pensa qu'il était possible que le Gnome ne se soit pas signalé aux autorités. Les gens qui rentraient de captivité étaient très mal considérés et très harcelés par les services de sécurité. Le Gnome pouvait se trouver dans un endroit tranquille avec Miele et Jdrien, sans même savoir que Lien Rag était devenu quelqu'un d'important au sein de la Panaméricaine.

Elle ne disposait que d'un seul jour de repos et en profitait pour parcourir la cité, séjourner dans des bars, faire des achats. Il y avait souvent des articles sur Lien dans les journaux et malgré elle, Yeuse les collectionnait. Parfois elle osait s'avouer qu'elle



restait amoureuse de lui. Mais il n'y avait aucun homme dans sa vie et depuis quelque temps, signe de santé mentale et physique chez elle, elle mourait d'envie de faire l'amour. Mais elle ne rencontrait dans son entourage et surtout pas parmi son public, des hommes susceptibles de la passionner.

Peu à peu elle songeait moins à revenir dans sa Concession d'origine. D'abord elle appréhendait les tracasseries administratives, et ensuite elle savait qu'une fois en Transeuropéenne, il lui serait très difficile d'en sortir. A moins d'appartenir à nouveau à une troupe qui voyagerait hors des frontières.

— Ce qui est chouette chez l'Australasienne c'est la liberté, lui disait souvent une des filles, Sally, une Eurasiennne adorable qui fascinait son public avec son pubis soigneusement épilé. J'ai eu le tort de penser que la Panaméricaine c'était merveilleux, mais chez moi on est plus libre. Pas de minimum calorique ni calorifique prévu, mais tant pis. On est libre de crever de faim. Je me souviens de soirées de rencontres... Et puis il n'y a pas qu'une seule Compagnie omnisciente mais des tas de compagnies et certaines sont dirigées par des familles ou des types souvent sympathiques. Dès que cet engagement se termine, moi je file là-bas. Je mets de côté l'argent du voyage exprès pour ce retour.

— L'Australasie, disait Yeuse vaguement rêveuse... C'est quand même au sud de la Sibérienne et il est possible...

— Possible ? Qu'est-ce qui est possible ?

— Tu sais, ce cabaret capturé par les Sibériens sur le front oriental... Je me demande si je ne pourrais pas avoir des nouvelles en me rendant là-bas.

— Il y a des villes fabuleuses mais China Voksai est encore la plus extraordinaire... Ça grouille, ça brasse le fric, ça vit, ça bouge. Il y a des cabarets



partout, des bordels aussi, mais il suffit de faire gaffe. On est moins harcelé par les policiers... Mais on peut crever de faim sans que personne vienne vous donner à manger...

— Il y fait aussi froid qu'ailleurs ?

— Oui, mais on s'en rend moins compte. Les quais sont différents, plus gais, décorés. Il y a des boutiques qui exhibent des trésors. Des gens en robe brodée, d'autres en costume merveilleux. On peut trouver un travail, le plaquer le lendemain ou être mise à la porte comme ça, parce qu'on ne plaît plus, mais on en trouve un autre facilement. Il y a des boîtes à strip qui n'arrêtent pas. Tu choisis tes passages. Tu peux en prendre quatre ou douze si tu t'en sens le courage. Une fois en une semaine j'ai gagné de quoi vivre pendant six mois.

Yeuse n'osa pas lui confier que ce n'était pas là l'idéal de sa vie, mais Sally était heureuse de son métier, adorait exhiber son corps. Ça la revalorisait, lui donnait envie de vivre. Elle changeait d'amants sans arrêt et au besoin suivait n'importe qui dans une cabine d'hôtel, sur un simple regard, et uniquement pour le plaisir. Elle ne s'attachait à personne, sauf aux filles qu'elle jugeait gentilles, comme Yeuse.

— Tu cherches un gnome ? s'étonna-t-elle un jour que Yeuse lui avait fait quelques confidences. C'est marrant, ça... C'est vrai que certains sont solidement membrés ?

— Ce n'est pas l'intérêt que je lui porte, répondit Yeuse en riant. Mais il a fait si longtemps partie de ma vie d'actrice. Des années. Je crois qu'il est vivant et que je finirai par le retrouver. Je retrouverai le gosse aussi. Parce que dès que Jdrien sera proche de moi il me le fera comprendre.

Sally la regardait avec de grands yeux incompréhensifs.



Les huit cents kilomètres décrits par le dépeceur de baleines furent franchis en une journée, sans ennuis. Le Gnome prenait le temps de faire des mesures de toutes sortes, découvrait que le réseau était plus solide qu'il n'y paraissait, construit pourtant depuis un siècle à l'époque où les volcans ne s'étaient pas encore réveillés dans cette zone. La banquise pouvait soutenir des convois de tonnages moyens qui assureraient une assez bonne rentabilité. Mais surtout ce réseau permettrait d'amener le matériel nécessaire pour construire un autre réseau. Il semblait que vers le sud existât une banquise encore plus épaisse. Il faudrait obtenir des Compagnies garantes des accords de N.Y. Station l'autorisation d'utiliser des traîneaux à chiens pour s'enfoncer dans le no man's land.

Trois fois il aperçut un aiguillage mais donnant accès à une voie filant toujours au sud ce qui confirmait ses suppositions. S'il existait des établissements humains, c'était forcément dans un endroit sûr.

Dans la nuit il s'installa dans une ancienne station baleinière, un igloo informe, immense, haut de vingt mètres et d'un diamètre de cent mètres, soutenu par des ogives grossières. Une sorte de cathédrale aban-



donnée depuis des années. Il n'aperçut ni chiens de mer ni autres animaux inquiétants, dormit un peu.

Le lendemain pendant des heures ce fut un hallucinant cimetière de baleines. Des carcasses entières comme des squelettes d'anciens bateaux, à perte de vue. On n'avait pas chassé les cétacés durant deux siècles environ et ils avaient eu le temps de se reproduire de façon fantastique alors qu'ils n'étaient plus qu'une espèce animale en voie de disparition. Tous les animaux marins qui avaient pu s'adapter s'étaient multipliés, surtout dans les anciens océans Atlantique et Pacifique, utilisant les dépressions de la banquise. On disait que les baleines détruisaient toute formation de glace à grand coup de queue dans ces zones-là, puis qu'elles avaient commencé à ramper sur la banquise pour échapper à leurs prédateurs devenus encore plus nombreux et affamés, les orques, les chiens de mer, les calmars géants. Mais les chiens de mer, les orques s'étaient également adaptés au milieu. En un temps record. Ce qui défiait toutes les lois de l'évolution.

Il ne pensait pas que ces milliers de baleines aient toutes été tuées par l'homme. Peut-être avaient-elles échoué dans la traversée du réseau, large de dix voies. Dans le temps un courant de traction circulait dans les voies et elles avaient pu s'électrocuter. Leurs cadavres congelés avaient fini par attirer l'homme. Puis les prédateurs naturels.

Désormais il avait vu d'immenses albatros qui planaient sur les cimetières de baleines et parfois piquaient sur le loco-car, prenant les hublots de côté pour des yeux, et s'écrasaient le bec contre le verre épais. L'approche du véhicule en levait des vols lourds, blanchâtres et inquiétants.

Il ne cessait d'enregistrer sur bande les épaisseurs



de la banquise, sa solidité, les déformations des rails. Par exemple il dut faire marche arrière pour reprendre une autre voie, celle qu'il suivait depuis Whaler Station, perdit plusieurs heures pour retrouver un aiguillage.

Le lendemain il aperçut des Roux, une dizaine qui dépeçaient un chien de mer qu'ils venaient de trouver certainement. En entendant le loco-car ils s'enfuirent vers le nord et le Gnome comprit qu'il était inutile de s'arrêter pour les attendre. Mais il en vit d'autres qui eurent toujours la même réaction. C'étaient des êtres magnifiques, à l'état pur. Sur le toit des villes ils finissaient par avoir des fourrures jaunâtres, mitées, des maladies dues à la pollution de l'air, mais dans cette immensité ils paraissaient plus grands, leur pelage était vraiment cuivré. Il observa longtemps à la jumelle une femme extraordinaire qui s'était retournée au loin pour regarder l'engin. Une bande plus claire, d'un blond cendré coulait entre ses seins orgueilleux jusqu'à la fourche des cuisses. Un désir violent s'empara de lui douloureux et obsédant. La nuit il rêva qu'il faisait l'amour avec une Femme Rousse.

Le lendemain il découvrait les plus grosses déformations de voies depuis son départ. Il semblait qu'une bête monstrueuse ait voulu briser la banquise et n'y soit pas parvenue. Il y avait une série de bosses hautes de trois, quatre mètres, avec un enchevêtrement de rails tordus dans tous les sens. Sur les dix voies il n'en restait que deux d'utilisables. Ses appareils lui signalèrent qu'il existait pourtant une bonne épaisseur de glace en dessous, mais le bouleversement ne datait pas d'hier. Il manœuvra pour franchir cette zone difficile mais ce fut ainsi le reste de la journée et il ne put parcourir qu'une centaine de kilomètres, dut stopper pour la nuit.



Une nuit de cauchemar avec des craquements mais surtout des sortes de crissements aigus contre les parois du loco-car, comme si des griffes géantes essayaient de le lacérer, d'ouvrir une brèche. Il pensa aux chiens de mer aux dents effrayantes. Il alluma ses phares à plusieurs reprises, ses projecteurs mais n'apercevait qu'un grouillement confus. Il éprouvait un début de terreur qu'il combattait avec du café bouillant, de la vodka, mais se souvenait de ce que lui avait expliqué le baleinier Zarou : Terror Point c'était peut-être le moment où le téméraire engagé sur cette banquise se sentait au-delà de ce qui était humainement supportable et se demandait s'il devait continuer ou s'enfuir.

Il avait espéré le jour en croyant que ces hallucinations cesseraient mais le jour ne vint pas comme d'habitude. Une brume épaisse enserrait le loco-car dans une très fine neige en suspension. Il pensa qu'en roulant il échapperait au phénomène mais bientôt il dut réchauffer les hublots et les vitres pour disperser la gangue de glace qui se formait avec la vitesse. Il roulait au radar à vingt à l'heure, craignant le pire.

La brume s'écarta ensuite mais ne lui laissa qu'une visibilité de cent mètres. Il aperçut des silhouettes d'Hommes Roux, des carcasses de baleines, des chiens de mer qui montraient les dents le long du réseau. Il en écrasa plusieurs mais sans la moindre hésitation. Il y eut aussi le fantôme d'une ancienne station, une verrière en partie écroulée sur les voies du réseau mais que la herse heureusement put dégager. Le Gnome n'aurait jamais accepté de descendre pour le faire. Et puis ce fut la banquise, très plate, uniforme, dans un déchirement de la brume mais la nuit revenait et il devait à nouveau affronter la pire des horreurs.



Il essaya de rouler très lentement pour décourager ces monstres invisibles qui harcelaient le loco-car mais ce fut inutile. Il avait encore plus peur de buter sur un obstacle que le radar n'aurait pas eu le temps de prévoir, un animal soudain en travers des rails. Il but beaucoup de vodka essaya de se boucher les oreilles avec une sorte de cire mais le loco-car était secoué par moments et paraissait vouloir se renverser.

« Je suis en train d'imaginer tout cela. En fait la nuit est tranquille. Glacée mais tranquille. Les animaux, les Roux font un détour pour m'éviter. Le loco-car émet un rayonnement d'infrarouges qui les effraie. Dans ce monde glacé, c'est un rayonnement insolite qui les terrorise. »

Mais sa raison était noyée par le débordement de son imagination sans cesse stimulée. Il aurait dû dans la journée avoir l'audace de descendre pour examiner si le loco-car portait vraiment des traces de griffes ou de dents.

« Je n'aurais jamais dû venir seul. Il faudrait être plusieurs pour lutter contre cette psychose. »

Il lui faudrait parvenir à dormir et il craignait de ne plus jamais se réveiller. Avait-il atteint Terror Point ? Était-il temps pour lui de faire marche arrière et de renoncer ? Il n'avait pas encore parcouru la moitié du trajet. Il en était même loin.

Le jour se leva et il dormait sur sa couchette, pour ne se réveiller que très tard mais reposé. Il n'y avait plus de brume, juste la banquise avec ces rails à perte de vue, devant, derrière et lui dans son loco-car, un point minuscule dans ce monde nu.

Il roula. A bonne vitesse, sans rencontrer de déformations de voies. Mais dans la solitude la plus désespérée. Il n'y avait plus un seul être vivant. Pas d'albatros géants pour se jeter sur son véhicule, plus



de chiens de mer inquiétants, plus d'Hommes Roux en fuite. Il scrutait le bord du ballast dans l'espoir de découvrir un rien, une plume d'oiseau, une touffe de poils cuivrés, un os. Mais ce n'était que la glace, la plus belle, la plus pure, bleutée par endroits, presque verte ailleurs. Parfois elle formait de petites crêtes comme si l'océan avait été gelé en une seconde sans que ses vagues puissent retomber. Des heures de course folle vers un but qui semblait se dérober sans arrêt. Peut-être des milliers de kilomètres ainsi. Il savait qu'il ne pourrait pas tenir, qu'aucun homme ne le pourrait. Si l'on voulait réanimer ce réseau il faudrait créer des stations à distances régulières. Des stations sans autre utilité que leur présence rassurante avec une population qui n'aurait pas autres activités que d'aller et venir sur les quais pour que le personnel des trains, plus tard les voyageurs, oublie la banquise hallucinante. Mais quand les convois auraient disparu à l'un des deux horizons, que feraient ces gens coincés sous dôme ? Combien de temps résisteraient-ils à la terreur ? Faudrait-il les faire surveiller étroitement ? Mais alors ils auraient l'air de déportés, de sacrifiés et leur rôle deviendrait négatif. Il faudrait engager des psychologues qui peut-être trouveraient une solution. Transformer les trains en lieu de séjour agréable, avec des équipes se renouvelant aux pupitres de commande. Un investissement colossal qui dévorerait les bénéfices escomptés. Alors fallait-il renoncer au grand projet ? Devait-il lui, le Gnome, faire demi-tour pour retrouver au plus vite la misérable civilisation qui se terrait dans la chaleur relative des villes-trains, des convois lugubres ?

Une nouvelle nuit durant laquelle il continua de rouler en dormant par périodes, se dressant soudain pour consulter ses cadrans, l'épaisseur de la ban-



quise. La bande enregistreuse avait tout l'air d'une scie monstrueuse. Par moments la banquise n'avait que deux trois mètres d'épaisseur, parfois elle plongeait jusqu'à cent mètres. Tous ces renseignements permettaient de réaliser un nouveau réseau. Les grandes banques des Compagnies financeraient peut-être le projet. Les accords de N.Y. prévoyaient des primes pour la construction de nouvelles voies à la seule condition que ce fût dans un but humanitaire ou économique. Mais la nouvelle association entre le Mikado et le Kid ne serait-elle pas spoliée par ces financiers aux dents longues ?

Les obsessions recommencèrent en pleine journée. Il avait parfois l'impression qu'une silhouette énorme fuyait devant lui à toutes jambes. Une sorte de monstre mi-Homme Roux, mi-chien de mer. Il accélérât et la silhouette paraissait se rapprocher puis en faisait tout autant. Il ralentissait et la forme paraissait se matérialiser sur fond de brume, haute de dix mètres parfois plus. Et puis il découvrit qu'il avait laissé un projecteur arrière allumé et que c'était la projection de l'ombre du loco sur fond opaque qui l'avait ainsi effrayé une partie de la journée. Il coupa le projecteur, mais l'ombre persista, comme une rémanence de l'image. Il essaya de ne plus y prêter attention, mais sans cesse son regard revenait à l'avant.

Une nuit. Pas pire que les autres. L'air sifflait tout autour parce qu'il roulait assez vite, avec fatalisme. Prêt à périr s'il le fallait, mais il ne voulait pas renoncer. La Mikado-Kid serait ou il mourrait. En face de lui il y avait Lien Rag et sa puissance qui montait au zénith. Pour lui disputer Jdrien, il devait au moins l'égaliser sinon le dépasser. Ceux qui établiraient un réseau transpacifique auraient la



gloire, deviendraient les aventuriers les plus fabuleux de cette époque glaciaire.

Il croyait avoir atteint Terror Point, être en train de le traverser indéfiniment. Il ignorait lorsque cesseraient les hallucinations, les effrois. Il n'y avait que la glace, les rails, le ballast. Jamais un signe, jamais une ruine de station. Qui avait pu construire un siècle plus tôt un réseau de cette importance sans le parsemer de stations ? Un fou, un illuminé ? Une œuvre devenue vite inutile une fois minée ? Comme l'ancienne muraille de Chine, par exemple ? Au troisième siècle avant Jésus-Christ, et elle ne servit pratiquement jamais.

Il mangeait sans même s'en rendre compte ne faisant pas de véritables repas. Il puisait au hasard dans ses réserves. Par contre il buvait plus que de coutume et bientôt dut se rendre à l'évidence. Il ne lui restait guère de vodka.

Le jour se levait et il dormait appuyé sur le pupitre de commande. Il entendit vaguement la sonnerie du radar mais tout était prévu et au bout de quinze secondes elle était remplacée par une sirène stridente. Il sursauta et se hâta de la couper, consulta son écran et frissonna. Un obstacle gigantesque approchait. Moins de trente kilomètres sur cette ligne droite à l'infini. Il ne pouvait encore l'apercevoir à travers le pare-brise mais cela ne tarderait pas. Une masse qui ne paraissait pas être de la glace. Ni une baleine échouée. Une ancienne station ? Qui aurait osé la construire dans cette nature démente ? Ceux qui avaient posé les rails avaient dû se hâter de fuir vers l'est, sans prendre le temps de jalonner le réseau. Il fallait avant tout atteindre d'autres hommes, échapper à la terreur. Pourtant ils devaient être des milliers avec un matériel considérable, des



conditions de vie que l'on avait dû essayer de rendre aussi confortables que possible.

Il ralentit au maximum, étudia l'image sur son écran. C'était une masse arrondie au sommet qui pouvait atteindre entre trente et cinquante mètres.

Et puis soudain un détecteur de température donna également l'alerte. A l'extérieur, l'air ambiant se réchauffait brusquement, passait de moins quarante-cinq précédemment à moins trente. Et tous les kilomètres un degré de plus si bien que, bientôt, il n'y eut plus que moins vingt et qu'à cette distance l'aiguille fit des bonds saccadés vers le zéro.

« Si la remontée se poursuit il n'y aura plus de banquise, plus de réseau », pensa-t-il.

Il ralentit encore, puis stoppa. Il y eut soudain un coup de vent brutal qui apportait une neige grise. Le détecteur de la continuité des rails se mit à émettre ses petits bip-bip asthmatiques. Il avait stoppé à temps car le réseau disparaissait totalement à moins d'un kilomètre de là.



## CHAPITRE XVI

Un volcan ! C'était un volcan surgi du fond de la mer. Il avait dû entrer en éruption au cours du siècle dernier et c'était la raison pour laquelle le réseau avait cessé de fonctionner. Mais les archives, les mémoires électroniques n'en avaient pas gardé trace, et les hommes continuaient de penser que le réseau était sans interruption, qu'il existait un Terror Point infranchissable. Mais le Gnome riait et pleurait à la fois. Un volcan. Une source fantastique de chaleur, donc d'énergie. De quoi alimenter le futur réseau de la Mikado-Kid. Non de la Kid-Mikado. Il saurait imposer cette priorité pour son surnom, obtenir toutes les conditions favorables dans l'accord. Mais il cacherait la présence du volcan jusqu'au bout.

Derrière son pare-brise il contemplait l'énorme masse noire qui constituait le sommet du cône qui devait plonger ses racines à des kilomètres en dessous de la banquise. Il n'y avait que ce mufle fumant, même pas rougeoyant. Un volcan qui pouvait se réveiller quelquefois, faire des colères impressionnantes mais qui continuerait de fournir de l'énergie au réseau qui le contournerait à bonne distance.



Le Gnome enfila une combinaison isotherme, quitta le loco-car. Ce fut une drôle d'impression que de marcher sur cette banquise fragile où l'eau surgissait entre les rails. Ceux-ci étaient rompus, noués en un amas informe à cent mètres de là, plongeaient dans l'eau de l'océan. Mais il n'y avait qu'une vingtaine de mètres liquides et puis c'était la peau brunâtre du mufle hérissé de laves figées, d'aspérités rougeâtres entre lesquelles montaient des vapeurs molles. Il restait en extase devant le monstre, marchait sur la banquise pour le contourner lentement. Il faillit même tomber à l'eau. Tout un plan de banquise céda sous son poids et il n'eut que le temps de sauter en arrière.

Longtemps il marcha pour observer la bouche de chaleur le plus près possible et parvenu de l'autre côté constata que le réseau continuait vers l'infiniment blanc. Il suffirait de quelques kilomètres de voies, d'un faible investissement pour ressouder les voies. On produirait une énergie fantastique qui pourrait être conduite sur des milliers de kilomètres pour renforcer les points faibles de la banquise, construire des viaducs réfrigérés, installer des stations ultra-modernes, créer des exploitations agricoles, des pêcheries, des usines. Tout était possible grâce à ce creuset géant où bouillonnaient des milliards de calories, faciles à capter. On possédait une très bonne expérience de la géothermique et les installations seraient rapidement réalisées et de longue durée.

Il savait qu'il avait franchi Terror Point, qu'il pouvait désormais prétendre à un rôle éminent dans la réussite sociale. Lien Rag ne lui ferait plus peur. Il ne pourrait plus lui reprendre Jdrien. Il allait bâtir un empire qui dépasserait tout ce qu'on avait connu depuis le début de l'ère glaciaire. Et son empire



s'élevait sur la glace, pas en dessous. Lien Rag avait-il honte de lui-même pour forger sa gloire au sein des névés ? Lui étalerait au grand jour son domaine.

Il lui fallut toute la journée, et à la fin une énergie surhumaine pour terminer le tour du volcan. Il s'arrêtait souvent pour le regarder, l'examiner, choisissait déjà sur ses flancs les endroits les plus accessibles pour les installations. Peut-être faudrait-il en prévoir une double, une triple et même davantage, sécurité, aller sous l'eau pour récupérer la chaleur du monstre issu des mers. En cas d'éruption, il fallait prévoir large. De même le réseau amorcerait une courbe encore plus large, passerait à cinquante ou cent kilomètres au sud. En cas d'explosion, les voies seraient à l'abri du déferlement des laves en fusion.

A la fin il se traîna jusqu'au loco-car, crut qu'il n'y parviendrait jamais. Son corps n'avait pas la résistance qu'il aurait souhaitée pour son énergie de fer, pour son âme de conquistador. Il en avait toujours souffert, avait fini par accepter son sort mais désormais il crevait de rage. Il devrait se dépenser sans compter pour mener à bien son Œuvre, son grand Œuvre, sacrifier des années, dix peut-être, mais il craignait que son organisme ne supporte pas un effort aussi colossal.

Dans le loco-car il se jeta sur la couchette et ferma les yeux. Il ne dormait pas mais essayait de chasser la fatigue de son corps. Il aurait voulu qu'elle s'écoule comme de la mauvaise sueur de chacun de ses pores. Il resta ainsi deux heures et lorsqu'il se leva la nuit était venue. Une nuit d'autant plus épaisse qu'aucune lumière ne brillait dans le loco-car. Mais lorsqu'il manœuvra les volets extérieurs qu'il avait fermés à cause de la chaleur inconnue alors qu'il se rapprochait du volcan, il découvrit que ce dernier



portait à son sommet une sorte d'étoile rouge, minuscule mais bien réelle. Un peu de magma continuait de s'échapper lentement, peut-être un filet minuscule mais qui le rendait fou de bonheur. Le lendemain il prendrait des photographies, des centaines de photographies, des mesures. Il voulait un dossier aussi complet que possible. Mais il ne le confierait à personne. Sauf au Mikado peut-être. Parce qu'il avait besoin de l'aide financière de ce patron de Compagnie. Avec son argent il bâtirait la centrale géothermique la plus puissante du monde. Il ferait établir un réseau de canalisations calorifugées pour conduire l'eau brûlante jusqu'à des distances qu'il pouvait estimer à mille kilomètres environ. Avec les plus récentes découvertes, cette eau puisée à cent cinquante ou deux cents degrés parviendrait là-bas en n'ayant perdu que la moitié de sa chaleur. Grâce à des pompes à chaleur peu gourmandes en énergie, il remonterait cette température pour relancer l'eau, la vapeur d'eau surchauffée pour mille kilomètres encore. Il pourrait ainsi établir des sous-centrales d'énergie, alimenter les stations, les installations, les colonies humaines. Pour attirer les téméraires, il proposerait déjà l'énergie gratuite, les installations gratuites. Et les gens afflueraient, peupleraient ce désert, en chasseraient les fantômes, la désolation.

Un jour il pourrait peut-être se tourner vers le nord de la banquise, vers une solitude encore plus angoissante, lancer ses réseaux en direction du détroit de Béring avec des embranchements latéraux vers la Panaméricaine, vers la Sibérienne. Il y avait là un nouveau continent à conquérir. Les frontières entre Compagnies étaient mal délimitées, sauf tout en haut, vers le détroit de Béring et en bas vers le pôle. Un continent, un nouveau continent issu de la



glace. Un continent qui puiserait sa nourriture dans la mer, son énergie dans la chaîne des volcans sous-marins.

Il crut avoir rêvé lorsqu'il se réveilla le lendemain à l'aube et se précipita vers le pare-brise pour le contempler. Ce n'était pas un mufle mais une sorte de groin que le vieux sol de la planète pointait comme un défi au-dessus de la glace, un groin qui fumait d'une colère contenue et magnifique.

Le Gnome savait qu'il aurait pu rester des jours en extase devant sa découverte. Mais déjà son esprit cherchait à prévoir les ennuis, les pièges, les attaques, les spoliations qui ne manqueraient pas de se présenter. Il fallait qu'on lui accorde la concession de ce réseau pour une durée raisonnable. Mais à qui appartenait-il ? A l'une des compagnies de la Fédération Australasienne, à la Panaméricaine ? Il ignorait le véritable statut de la banquise du Pacifique. Il y avait certes des zones d'influence mais pas de frontière commune. On avait dû prévoir des zones libres. Celle-ci en faisait-elle partie ? Le volcan n'appartenait pas au monde des glaces. C'était une terre, une des rares terres émergées et sans glace. Elle appartenait donc au premier occupant, c'est-à-dire à lui. Mais il restait méfiant, inquiet comme un découvreur de trésor qui craint que des lois uniques ne le dépouillent avant peu.

Au bout de trois jours il décida qu'il devait repartir et le fit les larmes aux yeux. Tant qu'il le put il ne cessa de fixer le groin sombre qui rapetissait sur la ligne d'horizon, n'était plus qu'un point noir puis s'effaça.

En quatre jours il refit le chemin jusqu'à Whaler Station, y arriva amaigri, le regard halluciné. Il était épuisé mais accentuait son personnage et le baleinier



Zarou s'y laissa prendre et prévint les autres qui ricanaien t :

— Il revient de Terror Point. Il faut le soigner.

Le Kid accepta cette sollicitude bien qu'il trépi- gnât d'impatience mais il se remonta et reprit son voyage. Il roulait sans précipitation et dès qu'il le put il appela Miele.

— Si je croyais en un dieu, je le remercierais, dit- elle. Je te croyais perdu. Il y a bientôt un mois que tu es parti et le Mikado lui-même pense que tu ne reviendras pas, que le réseau de la banquise est désormais inaccessible.

— Ne dis pas que je suis sain et sauf. Je veux avoir le temps de réfléchir.

Le train spécial blanc avec des rayures cuivrées se trouvait toujours à China Voksal sur un quai loué par la Compagnie Kid. Miele avait essayé de super- viser le fonctionnement de la petite société mais avait dû faire confiance au gérant provisoire que le Gnome avait désigné. Ce gérant avait d'ailleurs hâte que le Gnome revienne, car il y avait des ennuis de toute sorte.

Lorsqu'elle vit le Gnome, elle eut l'impression qu'il avait grandi et ce n'était pas seulement à cause de son amaigrissement. Il se redressait avec une nouvelle arrogance comme si désormais le monde entier lui appartenait. Elle ne savait pas encore qu'en pensant ainsi elle était très proche de la certitude du Gnome.



## CHAPITRE XVII

Le Mikado avait encore grossi par contre et ses riches coussins engloutissaient son corps jusqu'à la poitrine dans leur duvet de prix. Il fumait un produit étrange et de temps en temps ses doigts grassouillets prélevaient une douceur dans un des bols à portée de sa main. Le Kid s'inclina à plusieurs reprises avant de s'installer en face de lui et de prendre le verre qu'un serviteur venait de lui préparer. Il y eut un silence avec juste le bruit écœurant de suçotement chez le Mikado.

— Le dossier m'a passionné et catastrophé, dit enfin le vis-à-vis du Gnome. Le réseau sur la banquise est un chef-d'œuvre mais ne pourra pas être utilisé. Vous avez relevé au moins cinquante points où la glace est d'une fragilité extrême. Il y a des fractures, des affaissements, des bouleversements et encore n'avez-vous pu parcourir que la moitié de la distance. C'est pour moi la nouvelle la plus désagréable que j'aie jamais entendue. Nous aurions pu créer une puissante Compagnie si seulement vous aviez ramené d'autres renseignements. Mais je vous fais confiance et je sais que vous n'avez pas exagéré le bilan.

— Vous vous trompez, dit le Kid avec une



insolence tranquille. Non que j'aie exagéré mais je n'ai pas tout dit. Regardez ceci.

Il sortit deux photographies de son porte-documents et se pencha pour les tendre au Mikado qui les saisit d'une main un peu trop avide.

Le Gnome but une partie de son verre, choisit des boulettes enrobées de chocolat mais contenant une pâte douce-amère et poivrée du plus curieux effet. Il crut que ça ne lui plaisait pas mais dès qu'il eut avalé il en reprit et se demanda s'il pourrait résister à la tentation de vider le bol. Il reprit une gorgée de son verre, essaya des sortes de filets de viande, mais eux aussi étaient étranges, d'un goût très sophistiqué qui finissait par forcer la gourmandise.

— Un volcan, soupira enfin le Mikado. Un volcan sur le réseau oublié.

— Oui, dit le Kid. Et j'ai toutes les données, les premières estimations. On peut construire en moins d'un an la plus colossale centrale thermique de la planète. Nous aurons l'énergie pour tout faire et, de là, non seulement recréer un réseau fiable, l'agrandir mais encore des stations, des établissements humains.

Il aurait voulu se taire, se montrer plus sobre mais la passion l'animait et le Mikado le fixait, les yeux à peine ouverts, dans un regard qui ressemblait à celui des chats de jadis que l'on ne trouvait plus que dans quelques zoos.

— Il faut d'abord construire la centrale, dit soudain le Kid. Uniquement la centrale. Nous deux. Avec notre argent. Sans l'aide de personne.

— Le réseau appartient à un consortium. La Panaméricaine en a trente pour cent, le reste appartient aux petites Compagnies. Il se trouve même que je possède pour deux pour cent d'actions sans même me souvenir de l'époque où j'ai pu effectuer cet



achat. Mon ordinateur me l'a révélé. Mais il faut qu'on rachète ces actions avec prudence. Il ne faut pas qu'on sache que vous avez réussi à aller aussi loin. Si jamais le moindre bruit transpire...

— Je jouerai celui qui a cru mourir, qui n'est pas remis de ses émotions et qui préfère se taire que de raconter ses terreurs.

— Très bien, dit le Mikado en reprenant une friandise. Je crois que nous allons pouvoir racheter quarante pour cent des actions. Nous allons former un consortium et créer une société nouvelle. Mais nous ne déposerons pas tout de suite les statuts auprès de l'organisation des accords de N.Y. Station, pour ne pas donner l'éveil.

— Quarante pour cent ?

— Les petites sociétés ne refuseront pas. Mais il ne faudra pas dévoiler le but. Il faudra dépenser trois fois plus pour acheter en bloc d'autres actions qui pour l'instant paraissent fermes comme celles des réseaux du Pôle mais qui s'effondreront dès que nous activerons le réseau de la banquise. Je pense que cent mille, deux cent mille dollars suffiront.

— Je ne peux en mettre la moitié et je veux être majoritaire dans l'affaire.

Le Mikado eut un sourire énigmatique.

— J'ai pris les risques. J'ai réellement failli devenir fou. Cette banquise fantastique, à perte de vue... Vient un moment où il n'y a plus rien, réellement plus rien. De la glace et des rails.

— Vous serez majoritaire pour la centrale.

— Non. Ne croyez pas qu'il suffit de savoir que le volcan existe pour y aller. Il faut encore l'oser et je ne pense pas que vous puissiez trouver un seul homme pour le faire.

— Si, dit le Mikado, il en existe au moins un.

Le Gnome se mit à frissonner comme si à nouveau



il avait des hallucinations et soudain il sut quelle était cette ombre gigantesque qu'il poursuivait à bord de son loco-car sur la banquise. C'était celle de l'homme dont le Mikado allait lui jeter le nom à la figure comme un défi.

— Lien Rag.

— Je l'ai fait avant lui, ça ne l'intéressera pas.

— Pour s'emparer de son fils, il le fera.

— Vous savez ?

— Je sais tout, dit le Mikado.

Et soudain il resta surpris. Le Gnome ne paraissait pas autrement bouleversé et même il souriait.

— Moi aussi je sais beaucoup de choses. Moins que vous mais enfin je connais l'emplacement du volcan, je sais que le réseau peut être exploité. Mais ce que je sais surtout c'est de quelle origine vous êtes, Mikado.

L'homme sursauta et ferma les yeux.

— Mon origine ?

— Vous avez de la fourrure sur la poitrine, sur le ventre ou sur les cuisses ? C'était votre père qui était Roux ou votre mère ?

Le Mikado ne respirait plus et son teint devenait couleur d'ivoire ancien.

— Je ne pensais pas utiliser cette découverte, dit le Gnome d'une voix conciliante, mais en me jetant le nom de Lien Rag au visage vous m'avez provoqué et je me suis défendu. Il n'en sera plus désormais question. Je n'utiliserai jamais ce genre d'arme contre vous mais vous oublierez jusqu'au nom de Lien Rag. Ou plutôt vous le considérez désormais comme notre futur adversaire, notre seul adversaire. Nous allons nous tailler une Concession sur la banquise du Pacifique, la plus énorme des Concessions qui deviendra dans dix, vingt ans, un empire considérable, le plus puissant. A partir du volcan



que j'ai découvert, nous obtiendrons l'énergie nécessaire mais nous devons procéder par étapes et dans le plus grand secret pour ne pas éveiller les convoitises, surtout celles de la Panaméricaine. Parce que tout ce que nous allons faire désormais va la défier. Pire, notre projet aussi colossal que celui que Lien Rag va entreprendre après le Big Tube, sera le concurrent direct de celui de la Panaméricaine. Il faut que vous y réfléchissiez car la lutte sera dure, violente et peut-être sanglante.

FIN